59E ANNÉE OCTOBRE 1952

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Le Manteau de Gogol

ROBERT D'HARCOURT : La Zone de la Peur

BLAISE CENDRARS : Partir

FRANCIS CARCO : Compagnons de la mauvaise Chance (II)

JUAN DE LA COSA : L'Espagne pendant la Guerre

PIEYRE DE MANDIARGUES : Les Corps platoniciens

PIERRE FRÉDÉRIX : Fascination du Mexique

WILLY SPERCO : Des Harems aux Concours de Beauté

ROBERT NACHTWEY : Le Miracle de l'Instinct animal

JEAN MISTLER : Du Nouveau sur Benjamin Constant

DENISE BOURDET : Images de Paris

MARCEL THIÉBAUT : Stendhal posthume

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, PIERRE AUDIAT, JEAN FAYARD, PIERRE DE BOISDEFFRE, GEORGES PILLEMENT, SERGE VEBER

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Le Manteau de Gogol	3
ROBERT D'HARCOURT	La Zone de la Peur	19
BLAISE CENDRARS	Partir	33
FRANCIS CARCO	Compagnons de la mauvaise Chance (II)	42
JUAN DE LA COSA	L'Espagne pendant la Guerre	72
PIEYRE DE MANDIARGUES	Les Corps platoniciens	80
PIERRE FRÉDERIX	Fascination du Mexique	93
WILLY SPERCO	Des Harems aux Concours de Beauté	105
ROBERT NACHTWEY	Le Miracle de l'Instinct animal	121
JEAN MISTLER	Du Nouveau sur Benjamin Constant	133
DENISE BOURDET	Images de Paris	136
MARCEL THIÉBAUT	Stendhal posthume	146
Le Mois à Paris	160	Chronique bibliographique	168

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS publiera prochainement

L'HOMME, MATRICULE RENTABLE par **RÉMY**

ENQUÊTE SUR LE MACHIN par **JACQUES PERRET**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 30

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie . .. . Lires 4.360

Angleterre.. .. .. £ 2/9

Égypte.. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.
Prix de l'abonnement Unesco : Un an : 6 $ 57 — 6 mois : 3 $ 28.

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :
Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buecheistrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.
Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.
Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.
Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.
Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.
Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.
Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.
Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409. Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs • Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

LES
ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE D'OCTOBRE

JACQUES DE LACRETELLE
de l'Académie française
SILBERMANN

•

JACQUES CHASTENET
de l'Institut
SCÈNES ET PORTRAITS
DU SECOND EMPIRE
II. - LES GRANDES AFFAIRES

•

MAURICE CHEVALIER
MA ROUTE
ET MES CHANSONS

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO
303
CONTIENT
4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR
STYLOMINE

La formule SNCF

Train+4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR
A PARIS ET DANS 56 AUTRES VILLES

combine les avantages
du train
sur long parcours
et de la voiture
sur place.

Adressez-vous : à PARIS à TRI.38-32 SNCF en PROVINCE dans les gares

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 juin 1952.

Comparée à la situation au 31 mai dont les chiffres avaient été gonflés par le report de l'échéance de fin de mois, celle au 30 juin présente une diminution de 21.227 millions.

Au Passif, alors que les Comptes de chèques demeurent pratiquement sans changement, les Comptes courants diminuent de 16.650 millions, les Banques et correspondants de 2.427 millions et les Créditeurs divers de 2.230 millions.

En contrepartie, à l'Actif, on constate une réduction de 33.950 millions du Portefeuille-effets compensée partiellement par une augmentation de 3.789 millions de l'Encaisse et de 7.096 millions du poste Comptes courants.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 juin se totalise à 300 milliards 477 millions.

Au Passif, les Comptes de Chèques s'élèvent à 76 milliards et les Comptes Courants à 150 milliards.

A l'Actif, le Portefeuille-Effets s'inscrit à 185 milliards et les Comptes Courants débiteurs atteignent 59 milliards.

YVONNE GAUBERT
5, Rue Jacques-Callot
(Angle Rue de Seine)
ANTIQUITÉS - OBJETS D'ART
BIBELOTS

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

GARNIER - ARNOUL

39, rue de Seine, PARIS (6e) - ODÉ 80.05

Histoire - Spectacles - Paris - Beaux Arts

CATALOGUE SUR DEMANDE

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : 400 Millions de francs
Réserve : 460 Millions de francs

SIÈGE SOCIAL :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :
2, Place de l'Opéra, 2 – PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

AGENCES ET BUREAUX
en France, dans l'Empire Français
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

LE MANTEAU DE GOGOL

par André Maurois

Pouchkine, Gogol, Tolstoï, Dostoïevski, les critiques ont coutume de mettre sur le même rang, préférences personnelles surmontées, ces quatre géants de la littérature russe. A cette liste j'ajoute, pour ma part, Tourgueniev et Tchekhov. Mais tout a commencé par Pouchkine et Gogol. Or on ne peut imaginer deux écrivains plus différents. Pouchkine, libre de répressions, chaleureux, généreux, avait fait sa paix avec la vie ; Gogol, étrange et sombre figure, vécut tourmenté par un drame intérieur. La vie de Gogol, c'est la tragédie de l'homme aux prises avec son génie qui lui révèle une vérité essentielle. Cette vérité, une force irrésistible le pousse à l'exprimer, mais il y a en lui un être faible qui ne peut porter un tel poids. Il y a, en Gogol, un être de chair qui est tout ce que déteste l'esprit de Gogol. D'où un déséquilibre douloureux. Le drame de Gogol, c'est qu'il est un caricaturiste de l'espèce humaine et qu'il ressemble à ses caricatures. « Je ne sais si quelqu'un a aimé Gogol en tant qu'homme, disait Aksakov, c'était impossible. » Il est triste de n'être pas aimé, plus triste encore de ne pas s'aimer. Or tel fut le destin de cet oiseau solitaire, dur et vigilant, de cette âme en apparence morte, qui donna aux vivants ce chef-d'œuvre : *les Ames Mortes*.

Et pourtant il avait, dans son enfance, reçu les promesses d'une vie heureuse. Il était né en Ukraine, terre aux récoltes fabuleuses dont l'humus noir se passait d'engrais ; où une charrue abandonnée dans

Copyright by Revue de Paris 1952

un champ se couvrait, en quelques jours, d'une épaisse végétation ; où coulaient, à la lettre, des ruisseaux de miel tant les abeilles étaient nombreuses. Pays de grandes plaines sur lesquelles ondule un océan de blé doré. Jours lumineux et fleuris, nuits douces sous un ciel merveilleux où semblent engrangés des grains de lumière. « *Connaissez-vous les nuits d'Ukraine?* écrira Gogol en un de ses moments de lyrisme, d'autant plus beaux qu'ils sont contenus et rares, *Oh! vous ne connaissez pas les nuits d'Ukraine? Contemplez-les. Au milieu du ciel, la lune regarde. Nuit divine! Nuit enchanteresse! Soudain tout s'anime, les forêts, les étangs et les steppes. Le trille majestueux du rossignol d'Ukraine tremble dans l'air; il semble que la lune s'arrête au milieu des nuits pour l'entendre...* »

C'est une phrase qui pourrait être de Chateaubriand, rêvant au bord de l'étang de Combourg. Comme Chateaubriand cherchait la Sylphide, Gogol, enfant d'un pays qui avait le goût du merveilleux, guettait les nymphes des fontaines. Toute sa vie, il eut le désir et la terreur de cette blancheur diaphane du corps de la femme, corps d'ondine, transparent, translucide. Le peuple petit-russien aimait les récits légendaires. Des chanteurs ambulants, portant le large pantalon qui plonge dans les bottes de cuir et un bonnet de peau de mouton, les lui chantaient. Des ballades rappelaient les exploits des héros. L'Ukraine ou Petite-Russie, province frontière, avait lutté tantôt contre les Tartares musulmans, tantôt contre les Polonais. Un peuple de contre-offensive nomade, celui des Cosaques Zaporogues, avait défendu le pays. Ces cavaliers héroïques, commandés par leur *ataman*, avaient été les Templiers du Dnieper.

Gogol descendait des Zaporogues. Dans sa famille, on trouvait des soldats et des popes. Ses parents, Vassili Aphanassiévitch Gogol et Marie Ivanovna Kossiarovsky, étaient de petits propriétaires comme on en trouvait alors tant en Russie, point très riches, volés par tous leurs paysans, mais vivant pourtant dans l'abondance par l'inépuisable richesse de la terre. Le père, modeste et doux, avait été au séminaire ; il savait le latin et il écrivait des comédies. La mère, pieuse, naïve, aimante, s'était mariée à quatorze ans. Ils formaient un couple modèle, tendre jusqu'au ridicule, et un peu semblable sans doute au *Ménage d'autrefois* qu'a peint leur fils. Seigneurs peu seigneuriaux d'un pays de Cocagne sur lequel planait une ombre très noire : le servage. Les paysans étaient alors des esclaves que le propriétaire pouvait vendre et acheter. On disait : « Il possède deux cents âmes, mille âmes. » Les parents de Gogol trouvaient cela naturel, n'ayant jamais connu d'autre régime, et ils étaient sans méchanceté. Mais nul n'a le droit de posséder impunément des âmes. Le mot était aussi laid que la chose. Le Diable guettait ce paradis.

Nicolas Vassiliévitch Gogol naquit en 1809. C'était un enfant fragile, mais vif et drôle, un petit Cosaque qui dansait le trépak. Il avait une étrange tête, un nez long et pointu, comme un bec d'oiseau, des yeux fureteurs, des cheveux blonds, un teint pâle. Au gymnase de Niéjine, où il fit ses études, ses camarades avaient peur de lui et l'appelaient « le

nain mystérieux ». Il possédait un don d'imitation ; un esprit mordant ; il parodiait les tics de ses amis et jusqu'à leur tournure d'esprit. Dès l'adolescence, il montra la passion du théâtre et le goût d'écrire. Mais son rêve était « d'avoir un grand destin ». Volontiers prédicant, il affichait le désir de servir, de se rendre utile, d'élever la Russie. Or un grand destin, en ce temps-là, ne se concevait qu'au service de l'État. Il fallait entrer dans le *tchin*, cette hiérarchie administrative à quatorze degrés où l'on commençait par être registrateur de collège, assesseur de collège, pour s'élever jusqu'au titre de Conseiller d'État, ou même plus haut.

Gogol souhaitait passionnément ce mandarinat. Enclin au pathos sentimental, il annonçait avec emphase le bien qu'il ferait. Ses propos et ses lettres furent toujours curieusement exagérés. Parlait-il de sa santé à sa mère ? C'était de manière dramatique ; il se peignait agonisant, sans en croire un mot. Quand, en 1825, son père mourut, Nicolas, âgé de seize ans, dit qu'il allait mettre fin à ses jours et n'en fit rien. A sa mère, il envoya des homélies : « En ce malheur, recourez au Tout-Puissant. » Sa religion n'était que verbale ; toutefois il avait peur de la mort. Les sermons sur l'Enfer l'avaient épouvanté. A la fin de sa vie, il allait être obsédé par la crainte du Jugement Dernier. Dans l'adolescence, sa plus vive terreur était de passer en ce monde sans y laisser de traces. Ambition, mais aussi noblesse de cœur. Désir d'un grand sacrifice. Et toujours cette emphase : « Ma volonté de fer aidant, je compte établir les assises inébranlables de l'édifice grandiose que je projette. » Ce que serait cet édifice, nul ne le savait, pas même lui.

A dix-neuf ans, il partit pour Petersbourg, à la conquête des grades et de la gloire. Le voyage en kibitka, la découverte du monde russe, furent enivrants, mais la capitale le déçut. Il s'y sentit pauvre, isolé, inconnu. Partageant une mansarde avec de jeunes Petits-Russiens, comme lui perdus dans la grande ville, il évoquait le ciel lumineux de l'Ukraine. A distance, sa vie provinciale qu'il avait tant souhaité fuir, lui paraissait idyllique et charmante. Comme il manquait d'argent, il eut l'idée de s'en faire en écrivant. A sa mère, à ses sœurs, il demandait des renseignements précis sur les mœurs, et légendes de l'Ukraine. Son premier livre, publié sous un pseudonyme, était une idylle en vers : *Hans Küchelgarten*. L'insuccès en fut total et Gogol, douloureusement dépité, la brûla.

A la vérité, il ne se croyait pas fait pour être écrivain, mais grand fonctionnaire. L'étrange garçon ! Les femmes l'épouvantaient et il imaginait des beautés altières, amoureuses de lui, divinités mises par Dieu sur sa route pour le sauver de Petersbourg. A sa pauvre mère adorante, il décrivait une femme fatale qu'il lui fallait fuir au plus vite. Cette femme n'existait pas ; toute la lettre n'était que mensonge. Le futur créateur de mythes débutait par la mystification. Désirant quitter la capitale après l'échec de son livre, il inventa un ami riche qui devait l'emmener à Lübeck. C'était, disait-il, le doigt de Dieu qui l'éloignait : « Dieu ne voulait pas qu'il devînt fonctionnaire. » Or l'ami n'existait pas et l'argent

du voyage appartenait à sa mère qui le lui avait envoyé pour payer les intérêts d'une hypothèque sur la propriété. Mais cette invention lui permit d'aller en Allemagne et d'y découvrir un nouvel univers : l'Occident.

Le bienfait d'un voyage, c'est qu'il nous aide, par contraste, à mieux voir notre décor habituel. Revenu à Petersbourg, ayant trouvé une petite place aux Domaines, Gogol observa les *tchinovniks* d'un œil aigu. Il était pauvre et méprisant. Ne possédant qu'un pardessus d'été, « manteau doublé de vent », l'hiver du Nord l'éprouvait durement. Il souffrait de n'avoir pas la cravate, la jaquette à la mode. Balzac, et même Stendhal, eurent de ces faiblesses. Il faut sentir vivement pour décrire les sentiments vifs. L'année 1831 parut donner à son destin une direction nouvelle, plus heureuse. Il fit la connaissance d'Alexandra Ossipovna Rosset, fille de vingt et un ans, brillante et cultivée, enfant chérie de la famille impériale, qui fit entrer cet étrange *khokhol*, comme elle disait, ce Petit-Russien, dans le cercle enchanté de Pouchkine.

Pour imaginer ce qu'était alors Pouchkine en Russie, il faut penser à Byron en Angleterre ou, en France, à Victor Hugo vers 1830. Très cultivé, Pouchkine avait lu non seulement Byron, mais Chénier et les romantiques allemands. Il avait introduit en Russie, avec *Boris Godounow*, le goût du drame historique que Dumas, Hugo et Vigny éveillaient vers le même temps en France. Il traitait avec génie les thèmes romantiques de la Mélancolie et de la Fatalité. Mais, comme les plus grands des romantiques, il était un classique par la perfection de la forme. En tous pays, les excès du romantisme devaient tôt ou tard engendrer un réalisme ; Balzac, Dickens, Gogol répondront à un même besoin. En Pouchkine, les deux principes avaient trouvé un miraculeux équilibre. Le despotisme tzariste choquait Pouchkine ; il avait été vaguement compromis, en 1825, dans le complot décembriste. Cependant le charme personnel de l'empereur Nicolas Ier touchait ce poète qui avait le goût inné de toutes les élégances. Nicolas, lui, admirait Pouchkine et l'accueillait à la cour ; cependant il le faisait surveiller et ne lui permettait pas de voyager. Le Tzar avait quelque générosité naturelle, mais « tout pouvoir corrompt et le pouvoir absolu corrompt absolument ». Cette générosité était tyrannique.

Gogol chez Pouchkine. L'ambition amère chez le triomphe lumineux. Réussite engendre bienveillance : Pouchkine reçut amicalement ce débutant gauche, timide et triste. « Comme Pouchkine est bon! dit Alexandra Rosset, il a tout de suite approuvé le *khokhol* récalcitrant. » Quand Gogol publia un recueil de contes ukrainiens, *Les Veillées du Hameau*, Pouchkine fut enthousiaste : « La voilà, la vraie gaieté, sincère, spontanée, sans grimaces... Et que de poésie par moments, que de sensibilité! » Il est vrai que le livre était charmant. Pour les lecteurs blasés de la capitale, c'était un peu comme les premiers contes provençaux d'Alphonse Daudet pour les Parisiens et dans un genre tout aussi joliment artificiel. Gogol s'était par ces récits réfugié dans son enfance pour fuir

un présent odieux. Ses idylles rustiques avaient la grâce qu'auront, plus tard, celles de George Sand. Les récits de Sand sont attribués à un vieux chanvreur ; ceux de Gogol, à un vieil éleveur d'abeilles. Tout le monde les aima, depuis les typographes qui les composèrent jusqu'à l'Impératrice. Du jour au lendemain, Gogol fut célèbre. « Me voici devenu un libre Cosaque », dit-il.

Ce succès ne lui donna pas la paix de l'âme. Malgré lui, il continuait à regarder l'humanité d'un œil méprisant et sévère. Il avait écrit de délicieuses idylles ; il n'y croyait pas ; il en voyait le creux sonore. Très orgueilleux, il tendait ses filets plus haut ; il voulait « aider les hommes », les délivrer de cette éternelle platitude qu'il observait, impitoyablement, autour de lui. Une obsession s'emparait de son esprit : vaincre le Diable, faire en sorte qu'après avoir lu ses ouvrages, l'homme pût rire du Diable. Le Diable était, pour Gogol, un être réel en qui s'est concentrée la négation de Dieu. Le Diable est « l'inachevé qui se donne pour infini, la négation de toute cime et de toute profondeur, le singe de Dieu. » Le pire mal ne consistait pas, aux yeux de Gogol, dans les graves infractions aux lois morales, mais dans l'absence de tragique : « Le Diable ne porte pas un magnifique costume à la Byron ; je sais qu'il est en veston. »

Ce veston était le sien et il trouvait le Diable en soi. N'était-il pas, lui plus que tout autre, l'inachevé qui se donnait pour l'infini ? L'homme qui rêvait de grandeur et pensait à ses cravates ? Le visage médiocre, le nez pointu qui rêvait d'amours sublimes ? Le menteur qui parlait toujours de vérité ? Aussi, dans ses recueils suivants, *Mirgorod*, *Arabesques*, le ton durcit. Au lieu de la poésie féerique de l'enfance, il peint le monde misérable que découvre l'observateur lucide. *Ménage d'autrefois*, histoire d'un vieux couple campagnard, pourrait être une idylle, mais elle est vue par un peintre sévère et la gourmandise du vieillard, la souffrance du veuf, habitude frustrée et non douleur vraie, apparaissent plus ridicules que pitoyables. *Le Manteau*, admirable conte, (« Nous sommes tous sortis du *Manteau* de Gogol » est un mot « historique » que l'on attribue tantôt à Tourgueniev, tantôt à Dostoïevski, mais qui semble être de père inconnu), le *Manteau* donc, rappelle à la fois le *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert et le père Soupe des *Ronds de Cuir* de Courteline, mais avec plus de profondeur et de pitié. C'est l'aventure d'un pauvre copiste, employé dans un ministère, Akaky Akakievitch, qui rêve pendant des années d'un pardessus neuf, y consacre les économies de toute sa vie et auquel le manteau est volé, dès le premier soir.

Ici Gogol est tout près de l'esthétique de Flaubert. « Le poète doit s'élever d'autant plus haut que l'objet choisi par lui est plus ordinaire. » Seulement Gogol voudrait que l'art fût une réconciliation avec la vie. « Toute véritable œuvre d'art contient en elle quelque chose d'apaisant et de réconfortant... Pendant que nous lisons, l'âme n'a plus besoin de rien, n'a plus envie de rien, nulle indignation ne s'élève en elle contre son prochain et son frère ; elle n'est plus qu'amour et pardon... L'art,

c'est l'introduction de l'ordre et de l'harmonie dans l'âme, et non du trouble et du désordre... » Et aussi : « L'art doit nous mettre sous les yeux toutes les qualités et les vertus de notre peuple... aussi bien que toutes les faiblesses et tous les vices de notre peuple. » Bref il faut trouver la beauté dans la vérité *totale* (et c'est ce que fera plus tard Tolstoï) ; or, encore une fois, la terrible aventure spirituelle de Gogol, c'est que le Diable lui montre, avec une sinistre prédilection, les faiblesses et les vices des hommes. Il aime Homère, Pouchkine, la poésie large et généreuse, et le Diable lui dicte des histoires grimaçantes : *le Nez*, *le Journal d'un Fou*.

L'un des contes fantastiques à la Hoffmann, où Gogol excelle, *le Portrait*, est, sur ce point, révélateur. C'est l'histoire d'un tableau, étonnamment vivant, qui est acquis tour à tour par plusieurs amateurs et qui apporte le malheur, la mort et la ruine partout où on l'accroche. Pourquoi ce portrait est-il maudit ? Parce qu'il a été peint avec la collaboration du Diable et qu'il contient *une part de réalité brute*. Les yeux de cette figure ne sont pas une œuvre d'art ; ils sont vivants. C'est ce qu'ils ne devraient pas être. L'œuvre d'art, pour qu'elle puisse opérer une purification, exige une transposition. Il est remarquable que ce conte de jeunesse peigne, avec tant de profonde exactitude, ce que sera plus tard l'attitude de Gogol devant toute son œuvre. Il n'aimera pas ce qu'il a fait parce qu'il y retrouvera la réalité brute ; il aura, selon lui (non pas selon nous), servi le Démon.

Vers ce temps-là, il fit pourtant une tentative pour décrire de nobles sentiments. Ce fut encore par un appel aux souvenirs d'enfance. Il écrivit, en *Tarass Boulba*, l'épopée des Cosaques Zaporogues, telle que la lui racontait son grand-père. Celui-ci avait en partie vécu cette *Iliade*. Elle était une preuve nouvelle d'un grand talent et contenait de belles scènes. Batailles entre Cosaques et Polonais. Voyage secret du héros à Varsovie, pour assister à l'exécution de son fils. Mort de Tarass Boulba, brûlé vif. Saut en masse des Cosaques dans le fleuve. Mais, jusque sur les lumières épiques de ce poème en prose, passait l'ombre du désenchantement de Gogol. En particulier, le roman d'amour qui traversait le drame était manqué. Que savait Gogol de l'amour ?

Bien plus que pour l'épopée, cet esprit sévère était fait pour la comédie. « Que de rire et que de bile » ! Il pensa quelque temps à une pièce qui eût été une satire des fonctionnaires petersbourgeois. Mais jamais la censure n'en eût permis la représentation. Gogol, découragé, désespéré, se tourna vers Pouchkine qui se montrait pour lui si bienveillant : « Donnez-moi un sujet », supplia-t-il, « et j'écrirai dans l'instant une comédie diaboliquement drôle. Au nom du ciel ! Mon esprit et mon cœur sont également affamés. » Pouchkine était riche de sujets comme de cœur ; il fit don aussitôt à Gogol de celui du *Revizor* (l'Inspecteur général). Thème : les fonctionnaires d'une petite ville sont tous des prévaricateurs. On leur annonce qu'un inspecteur du gouvernement voyage incognito, pour les démasquer.

Or un inconnu vient d'arriver à l'auberge. Terreur. Les voleurs s'efforcent de circonvenir l'inspecteur. Argent, femmes, tous les moyens classiques sont bons. Le jeune voyageur, d'abord surpris, se laisse faire violence, plaisante et entre dans le rôle. Il touche les pots de vin, courtise épouses et filles. Tout se découvre quand paraît le véritable inspecteur, mais l'imposteur a fui.

Du sujet comique offert par Pouchkine, Gogol avait fait une terrible satire de la bassesse, de la vénalité et de la veulerie des *tchinovniks*. Surtout il avait peint dans le personnage central, Khlestakov, un cruel portrait du mystificateur dont il avait parfois lui-même joué le rôle. Khlestakov n'était pas délibérément un imposteur ; il était adroit, « comme il faut » ; il avait un sens mondain de la morale ; il faisait des discours lénifiants et pieux qui ressemblaient à ceux de Gogol à sa mère ; il avait comme son créateur, comme tout artiste, un génie ingénu du mensonge. Il était incapable d'aller jusqu'au bout d'un sentiment ; sa légèreté écœurait et, chez lui, le christianisme même devenait plat. Bref il était, non pas Gogol, mais tel que Gogol, en ses pires moments, se voyait, avec quelque chose de satanique. La scène finale, dit Dmitri Merejkowsky, était un Jugement Dernier. Le véritable inspecteur apparaissait, comme l'Ange à la fin d'un mystère médiéval, cependant que Khlestakov, fantôme démoniaque, était emporté par sa *troïka* dans le vide. Mais le sens mystique était bien caché et la pièce d'une drôlerie irrésistible. « Notre gaieté, avait écrit Gogol, doit être d'autant plus bruyante que notre vieille angoisse s'empare davantage de notre cœur. »

Comment la censure autorisa-t-elle la représentation de cette comédie vitriolique ? Deux raisons. D'abord l'action se passait en province et les grands fonctionnaires de Petersbourg pouvaient se croire hors du coup. Mais aussi l'Empereur avait lu le manuscrit et s'en était beaucoup diverti : « Tout le monde en prend pour son grade, avait dit Nicolas Ier, et moi plus que tous les autres. » Le Tzar ordonna que la pièce fût jouée et la première eut lieu en 1836, à Petersbourg. Elle fit grand bruit. Les écrivains, adversaires d'une administration corrompue, furent enchantés. Les *tchinovniks*, furieux, attaquèrent et firent attaquer Gogol. Il s'en montra douloureusement surpris ; il avait pensé que sa pièce les guérirait de leurs vices. Et d'ailleurs ne s'était-il pas moqué de lui-même plus que de tout autre ? « De qui riez-vous ? C'est de vous-même que vous riez. » Bientôt il se sentit accablé de haines : « Tous sont contre moi : fonctionnaires, policiers, marchands. Tous déchirent ma pièce ; je l'ai prise en horreur. » A la lutte, cet être angoissé préférait la fuite. Ah ! N'être jamais deux jours au même endroit ! « Je voudrais être estafette, courrier, employé de poste... Je vais partir pour l'étranger. L'écrivain comique doit vivre loin de son pays. »

Mais, avant de s'éloigner, il demanda encore à Pouchkine de lui donner le sujet d'un livre auquel il pût travailler en voyage. Et l'inépuisable Pouchkine lui fit don aussitôt d'un étrange et beau sujet qui allait devenir,

pour la Russie, ce que *Don Quichotte* est pour l'Espagne. C'était *les Ames Mortes*. L'idée première avait été suggérée par une escroquerie réelle. A intervalles réguliers de quelques années, tout propriétaire devait faire le recensement de ses « âmes », c'est-à-dire de ses serfs, et il payait l'impôt sur le chiffre déclaré. Si des serfs mouraient entre deux recensements, la taxe continuait à être perçue. Or il existait une caisse centrale, qui prêtait aux propriétaires tant par « âme ». C'était comme un crédit hypothécaire sur les âmes. D'où l'idée de la fraude. Pourquoi ne pas acheter les âmes mortes, que les propriétaires céderaient pour rien afin de ne plus payer l'impôt? On obtiendrait alors, de la caisse centrale, des sommes considérables. Après quoi il n'y aurait plus qu'à disparaître. Escroquerie sublime.

Le thème enchanta Gogol. Il y voyait à la fois le sujet d'un roman picaresque, l'occasion de promener son héros parmi des types russes très divers, et un symbole, car ne sommes-nous pas, presque tous, en un sens différent, des âmes mortes? Avant de quitter Petersbourg, il lut les premiers chapitres à Pouchkine. « Lui qui aimait tant à rire, dit Gogol, devenait de plus en plus sombre à mesure que je lisais et, quand j'eus achevé ma lecture, il dit avec désespoir : « Mon Dieu! comme elle est triste, notre Russie! » Gogol fut stupéfait. Il peignait noir sans le savoir, parce qu'il voyait noir. Emportant la précieuse idée, Gogol partit. Il vit la Suisse, Paris qui l'éblouit sans le séduire, et Rome à laquelle il s'attacha tendrement, à la fois pour sa force et pour sa simplicité. Le petit peuple romain, gai, spontané, sans angoisse, apaisait cette âme tourmentée. Dans ces décors neufs, il travaillait aux *Ames Mortes*.

A Rome, hélas, il avait appris la mort de Pouchkine, tué en duel. « Je ne pouvais recevoir de pire nouvelle. Avec lui, c'est la joie suprême de ma vie qui disparaît. » A la vérité, si l'ami pleurait un ami, l'artiste n'avait plus besoin de Pouchkine, qui lui avait donné l'essence d'un chef-d'œuvre. Pendant deux ans, Gogol, à Rome, écrivit, corrigea, aussi content qu'un homme tel que lui pouvait l'être. Il avait peu d'argent, mais l'Empereur Nicolas, sollicité, lui fit envoyer cinq mille roubles. A distance, Gogol aimait tendrement la Russie et trouvait un vif bonheur à la décrire. Il pensait qu'elle était appelée, malgré ses fautes, à rénover la civilisation occidentale : « L'Italie et la Russie, disait-il, ne sont pas matérialistes. » Lui-même se rapprochait du christianisme : « C'est à Rome seulement que l'on prie. » Il restait attaché à l'Église russe, mais voyait peu de différence entre le rite orthodoxe et le catholicisme romain.

Son travail progressait. Le héros du livre, l'acheteur d'âmes mortes, Tchitchikov, était, une fois encore, une caricature de l'auteur, un Gil Blas sentencieux, exact et négatif. Pas méchant, mais corrompu par la société. Médiocre, tout occupé de son petit dessein et courant la campagne avec son cocher, Sélifane, et ses trois chevaux ; grotesque équipe, qui allait devenir aussi célèbre que Don Quichotte, Sancho Pança et Rossinante. Pouchkine avait conseillé à Gogol d'appeler le livre *poème* plutôt que

roman, et c'était en effet l'Odyssée de Tchitchikov, qui allait de propriétaire en propriétaire, achetant ses âmes et rencontrant d'étranges types humains. Il y avait l'avare, qui discutait âprement sur le prix des âmes mortes et finissait par obtenir deux roubles cinquante par âme ; la femme superstitieuse qu'effrayait l'idée de vendre des morts et qui offrait plutôt à l'acquéreur son miel, son sarrazin ; le joueur qui voulait bien jouer ses âmes mortes, à la rigueur les troquer, mais non les vendre ; et, comme dans le *Revizor*, tous les fonctionnaires de petite ville aplatis devant Tchitchikov parce qu'achetant un si grand nombre de paysans, il devait être bien riche.

La signification ésotérique du livre était fort sombre. Sotte, avide, hypocrite, l'humanité y apparaissait damnée sans rémission possible. Non que Tchitchikov et ses vendeurs fussent des criminels conscients. Mais ils étaient morts à tout bon sentiment. Tchitchikov était *le* propriétaire ou, comme disait Gogol, en style de notaire, l'Acquéreur avec une majuscule, l'homme qui achète des choses inexistantes pour en tirer un profit matériel. On dirait aujourd'hui le Capitaliste. Le confort, l'aisance, voilà le seul rêve de Tchitchikov : « Son royaume est de ce monde... Il faut savoir que Tchitchikov était la personne la plus convenable du monde... » Et voilà bien ce qui est effrayant ; l'humanité ne peut renier Tchitchikov, car elle *est* Tchitchikov. Que fait-elle, sinon accumuler des âmes mortes ? D'où un livre admirable, monstrueux et angoissant. Ce que l'humour de Gogol rappelle le plus, ce n'est pas Lesage, ni Sterne, ni même Cervantès, c'est l'humour de Swift. Même mépris des hommes, même cruauté dans les peintures, même dégoût de l'humanité. Et, ce qui ne doit pas surprendre, chez ces deux hommes de génie, même déficience érotique. La continence engendre à la fois lucidité et fanatisme.

Rome avait été pour Gogol un lieu d'asile. Tout au fond de sa nature ukrainienne, il y avait une joie de vivre païenne, un désir de reprendre contact avec des éléments primitifs. Le petit peuple romain lui en suggérait la possibilité, mais il gardait la nostalgie de la Russie. Nous le trouvons, en 1841, à Moscou, présentant *les Ames Mortes* à la censure. Celle-ci fut choquée. « L'âme est immortelle, dit le Censeur, il n'y a donc pas d'âmes mortes... Et puis, vendre des âmes deux roubles cinquante !... Un prix si bas est une offense à la dignité humaine. » Le censeur de Moscou refusa le visa mais, à Petersbourg, le prince Wiazemsky intervint auprès de l'Empereur et le livre parut. Une fois de plus, Gogol fit contre lui l'unanimité. Occidentaux et slavophiles s'unirent pour le honnir. Tout homme, en le lisant, était épouvanté de son propre néant. Pouchkine lui avait dit, un jour, que nul n'avait à ce point le don d'exprimer la platitude de l'existence. C'était vrai. Or comment *aimer* le peintre de la platitude ? En vain Gogol disait-il à ses ennemis : « Ma dernière œuvre, c'est l'histoire de ma propre âme... Je réunis en moi toutes les saletés possibles, mais à petites doses. » A un ami, il écrivait : « En plus de mes propres défauts, mes personnages possèdent aussi certains traits de mes amis, toi compris. »

Les hommes ont peur de ce comique amer. Il est vrai que tout auteur comique nous fait voir ce qu'il y a de mort dans les âmes ; Bergson dira plus tard : « *ce qu'il y a de mécanique plaqué sur le vivant* », et cela revient au même. Tartuffe et Harpagon sont des âmes mortes, mais Molière leur oppose des soubrettes, des raisonneurs et des amoureux qui réhabilitent la blanche espèce. Dans le monde de Gogol, il n'y a *que* des âmes mortes. Ou ses personnages sont de plats malfaiteurs, ou ils pataugent dans des hallucinations folles, ou ils dorment comme les héros du *Ménage d'autrefois*. « Et ces âmes mortes, c'est vous et moi », nous dit-il. Ces caricatures sont à la fois le journal intime de l'auteur et le portrait du lecteur. La leçon était trop dure pour être aisement supportée. Il faudra le recul du temps pour que le génie de ce Daumier soit reconnu. Gogol vivant payait sa perspicacité. Il avait « vu le cadavre qu'il traînait en lui et, en tant qu'artiste, il s'en était délivré ». En tant qu'homme, il lui restait encore à mener un dur combat.

La dernière partie de la vie de Gogol fut une longue, honnête et vaine recherche d'un salut moral, puis religieux. Car le juge le plus sévère de Gogol, c'était Gogol. Relisant *les Ames Mortes* : « Si quelqu'un, dit-il, eût pu voir les monstres qui, à ma propre surprise, s'étaient échappés de ma plume, il en aurait frémi. » Déjà, dans son roman, il s'était excusé auprès du lecteur d'avoir choisi un héros aussi nul que Tchitchikov :

« Hélas! Tout cela, l'auteur le sait bien et pourtant il ne peut choisir pour héros un homme vertueux. Mais... il se peut que dans cette histoire même, on sente vibrer des cordes inconnues jusqu'ici, qu'on voie apparaître la puissance de l'esprit russe, dont on ne trouverait pas la pareille au monde, l'âme rayonnante d'une beauté divine, pleine de nobles aspirations et brûlant de se dévouer. Et à côté d'eux, tous les gens vertueux des autres nations paraîtront morts, comme un livre est mort à côté de la parole vivante. La richesse morale de la nature russe se manifestera, et l'on verra combien est enraciné dans l'âme slave ce qui n'a fait que glisser sur celle des autres peuples... » [1].

A la fin de la première partie de son roman, il avait inséré une lyrique invocation à la troïka ; Gogol, être de fuite, aimait ce véhicule rapide, si essentiellement russe ; c'est un couplet de bravoure, qui a de grandes beautés.

« Oh! Troïka, oiseau troïka, qui donc t'a inventée? Tu ne pouvais naître que chez un peuple hardi ; sur cette terre qui n'a pas fait les choses à demi, mais s'est étendue comme une tache d'huile sur la moitié du monde, on se fatiguerait les yeux avant d'avoir compté sur combien de verstes!... Et toi, Russie, ne vole-tu pas comme une ardente troïka qu'on ne saurait distancer? Tu passes avec fracas dans un nuage de poussière, laissant tout derrière toi! Le spectateur s'arrête, confondu par ce prodige divin. Ne serait-ce pas la foudre tombée du ciel? Que signifie cette course effrénée, qui inspire l'effroi? Quelle force inconnue recèlent ces chevaux que le monde n'a jamais vus? O coursiers, coursiers sublimes! Quels tourbillons agitent vos crinières? On dirait que votre corps frémissant est tout oreille. En entendant au-dessus d'eux la chanson familière,

1. Texte cité par Boris de Schloezer dans *Gogol* (Plon, Paris, 1932).

ils bombent à l'unisson leur poitrail d'airain et, effleurant à peine la terre de leurs sabots, ne forment plus qu'une ligne tendue qui fend l'air. Ainsi vole la Russie, sous l'inspiration divine... Où cours-tu? Réponds. Pas de réponse. La clochette tinte mélodieusement; l'air bouleversé s'agite et devient vent; tout ce qui se trouve sur terre est dépassé et, avec un regard d'envie, les autres nations s'écartent pour lui livrer passage. » [1]

Quand un satiriste devient lyrique, c'est qu'il entrevoit, au-delà de la satire, autre chose. Ayant écrit sur les âmes mortes un chef-d'œuvre, le Gogol moraliste et prédicant souhaitait partir à la recherche des âmes vivantes. De 1842 à 1848, menant à travers l'Europe une existence errante, il tentera de continuer les aventures de Tchitchikov, mais en y introduisant de nobles caractères, un certain Mourasov qui rappelle, a-t-on dit très justement, le M. Madeleine des *Misérables*, un prince gouverneur qui se montre, comme le Roi au dénouement des comédies de Molière, ennemi de la fraude. En même temps, il écrivait de nombreuses lettres à ses amis russes et s'y défendait : « Le trait essentiel de mon talent, c'est de donner à la vulgarité un relief puissant... »

« Si *les Ames Mortes* ont tant effrayé la Russie, ce n'est pas parce qu'elles découvraient des plaies ou révélaient des maladies internes; ce n'est pas parce qu'elles offraient l'impressionnant spectacle du vice triomphant et de l'innocence opprimée. Non, mes héros ne sont point des scélérats. Il m'eût suffi d'ajouter un trait sympathique à l'un d'entre eux pour que le lecteur s'accommodât de tous; mais la vulgarité de l'ensemble l'a révolté. Mes héros se suivent, l'un plus vulgaire que l'autre et le lecteur, excédé, cherche en vain un épisode réconfortant, un endroit où reprendre haleine. En fermant le livre, il croit sortir d'une cave où l'air manque et revenir à la lumière du jour. On m'eût pardonné de pittoresques scélérats; on ne me pardonne point des pieds plats... » [2].

Gogol affirme qu'il a compris ce danger; il a compris que *le manque* de lumière, dans une œuvre, est angoissant. Il va essayer, dans le second volume, d'apporter la lumière :

« J'aime le bien; je le cherche; il m'enthousiasme. Loin de me complaire, comme mes héros, dans mes turpitudes, je les déteste. J'abhorre les bassesses qui m'éloignent du bien. Je lutte contre elles et, avec l'aide de Dieu, je les vaincrai... Je me suis déjà délivré de beaucoup de mes vilenies en les transmettant à mes héros, en les livrant ainsi à mes propres moqueries, comme aux sarcasmes d'autrui. En arrachant à la vilenie la pittoresque défroque et le masque chevaleresque, dont elle s'affuble chez nous, j'ai commencé à me libérer. Quand je me confesse à Celui qui m'a mis au monde et a voulu que je me corrige de mes défauts, je vois encore beaucoup de vices en moi; mais ce ne sont plus ceux de l'an dernier; de ceux-là, une force sainte m'a aidé à me délivrer... » [3]

Mais il faut être vivant pour peindre des âmes vivantes; on ne les invente pas. Pour éclairer un livre, il faut se faire lumière, il faut devenir

1. Nicolas GOGOL : *les Ames Mortes*, traduction Henri Mongault, tome I, pages 435-437. Bossard, Paris, 1925.
2. *Opus cit.*, tome II, page 463.
3. Nicolas GOGOL : *les Ames mortes*, traduction Henri Mongault, tome II, page 468.

meilleur. En d'autres termes, disait maintenant Gogol, il faut revenir au Christ. En ces années de pénitence, il lit beaucoup les Pères de l'Eglise ; de Bossuet, il étudie *les Elévations sur les Mystères* et *le Traité de la Concupiscence*. Il rêve d'aller en Terre Sainte, à Jérusalem. En Russie, ses amis, qui reçoivent des lettres pathétiques, sont effrayés. « Faites attention », lui écrit Aksakov, « vous marchez sur le tranchant d'une lame ; vous allez tomber dans le mysticisme. » Les critiques l'avertissent qu'il va tuer son art s'il devient un laïque qui joue au Père de l'Eglise : « Et quel laïque ? Un satiriste ! » Mais il croit au contraire travailler pour son art en se faisant digne d'enfanter des personnages plus nobles : « Je n'aime pas mes horreurs ; je me bats avec elles ; je les chasserai et Dieu m'aidera. »

Il revient au rêve de son adolescence : Servir. Faire du bien dans le domaine de l'action. « J'ai toujours pensé que je prendrais une part importante à l'œuvre du bien public et que l'on ne pourrait se passer de moi. » Attitude toute contraire à celle de Pouchkine, qui se disait né « pour les doux sons », c'est-à-dire pour la poésie pure. Gogol ne comprend pas la contemplation sans l'action. Attitude courageuse, mais dangereuse pour l'artiste. Et peut-être pour le saint. Car il y a bien de l'orgueil dans ce désir d'agir sur les hommes. « *Servir* », cela ne veut-il pas dire commander ? Et n'est-ce pas le Diable qui reprend alors possession de Gogol, sous un nouveau déguisement ? En tout cas l'écrivain ne doute plus de sa mission et croit la commencer en publiant un volume d'*Extraits choisis de sa Correspondance*, où apparaît le nouveau Gogol.

L'effet le stupéfia. Il avait cru se faire pardonner les *Ames Mortes*. Les critiques l'attaquèrent plus violemment que jamais. De Herzen à Bielinsky, les libéraux plus ou moins athées, qui l'avaient cru l'un des leurs, étaient irrités de le voir tomber dans le bigotisme. « On l'enterra sous le nom de mystique ; il ne l'était pas du tout. » Le public fut exaspéré par cette attitude prophétique. On dit qu'il avait l'humilité arrogante ; on l'appela *Tartuffe Vassilievitch*. Et pourtant il était sincère, autant qu'il le pouvait être. Il croyait que, par ses livres, il allait créer en lui-même et en tous un royaume des cieux intérieur, que la société serait alors améliorée parce que les hommes seraient meilleurs, que son pays deviendrait un Paradis Terrestre administré par des fonctionnaires vertueux. Mais, aux yeux des lecteurs, ce prêchi-prêcha le déconsidérait. Cela ressemblait de plus en plus aux discours de Khlestakov et de Tchitchikov. « C'était en possédé qu'il combattait le démon. » Bientot il le reconnut : « J'ai encore fait le Khlestakov », dit-il, et il écrivit à sa mère : «Priez pour que le Seigneur miséricordieux chasse loin de moi l'esprit d'assurance, d'aveuglement et d'orgueil. » Beaucoup de ses confrères disaient qu'il était fou. Il reconnaît avec humilité que sa force est dans « les images vivantes », dans les œuvres d'imagination : « Je sens moi-même que je suis beaucoup plus fort ici que dans le raisonnement... S'il s'était agi d'un roman, la critique n'aurait rien eu à m'objecter. »

Il se remit donc aux images, c'est-à-dire à la seconde partie des *Ames Mortes*. C'était là qu'il se proposait de sublimer le réel. Désormais il se refusait à utiliser sa redoutable force comique. Dans les fragments que nous possédons cette force fuse encore parfois, malgré lui. Mais ses âmes mortes avaient été vivantes ; ses âmes sublimes étaient mortes. Contrairement à Tolstoï, à Dostoïevsky, qui firent d'authentiques vivants de Levine et de Pierre Bezoukhow, de Muichkine et d'Alexis Karamazow, Gogol ne pouvait animer que ses prodigieux fantoches. Son génie était celui de l'humoriste et, au fond, il le savait. Deux fois, il brûla ce qu'il avait écrit de cette deuxième partie. « Pourquoi ? Parce que c'était nécessaire », écrit-il. « Pour ressusciter, il faut d'abord mourir. » Mais il recommençait aussitôt. Il voulait maintenant que son roman, comme la Divine Comédie, eût trois parties. La première avait été *l'Enfer*, un peuple de damnés qui ne savent même pas qu'ils le sont ; la seconde devait être *le Purgatoire*, les personnages devenant conscients de leur ignominie ; la troisième, *le Paradis*, c'est-à-dire les hommes régénérés. Hélas ! Pourquoi, chez Dante lui-même, *l'Enfer* est-il, comme œuvre d'art, supérieure au *Paradis* ? Et pourquoi *le Paradis reconquis* n'ajoute-t-il rien à la gloire de Milton ?

En 1847, Gogol entreprend un pèlerinage en Terre Sainte, espérant qu'à Jérusalem, devant le tombeau du Christ, Dieu lui dictera son devoir d'écrivain et d'homme. Mais déjà il prévoit que ce voyage sera vain, car il l'entreprend sans foi et sans amour. Il « se sent froid à l'égard de certaines choses, vis-à-vis desquelles il n'eût jamais voulu se sentir froid ». Il continue de sentir son âme aride, sèche et, en un mot, morte. A ses amis religieux, Alexandra Rosset devenue madame Smirnov, le comte Alexis P. Tolstoï, il avoue qu'au Saint Sépulcre, il s'est senti « un cœur de glace ». Le comte Tolstoï l'avait adressé à son propre directeur de conscience, le père Matvei. Ce n'était pas un bon choix. Ce prêtre était un sectaire, d'esprit étroit, qui condamnait le théâtre et les lettres, le *Revizor* et les *Ames Mortes* ; il ne voyait de salut pour Gogol que dans le jeûne et les mortifications.

Gogol crut retrouver quelque fraîcheur d'âme en rentrant en Ukraine, près de sa mère et de ses sœurs. Mais l'amour de la terre natale était, lui aussi, tari, desséché. La mesquinerie de ce milieu provincial lui parut plus choquante, plus intolérable que jamais. Sombre, préoccupé, il restait inactif et rien ne pouvait l'égayer. A quarante-deux ans, il avait l'air d'un vieillard. Malade ? Il le croyait. Les médecins ne trouvaient aucune lésion organique. Beaucoup pensaient qu'il jouait la comédie, mais « toute sa vie il n'avait fait que mourir. » A Moscou, en 1850, il annonça que *les Ames Mortes* étaient enfin terminées ; ce n'était qu'un nouveau mythe. Tourgueniev, qui l'admirait, le vit alors et fut frappé par l'inquiétude secrète qui se mêlait à ce regard toujours fureteur et perspicace. « Le long nez pointu prêtait à sa physionomie quelque chose de rusé, qui faisait songer à un renard. » Tout en l'écoutant, Tourgueniev pensait : « Quel

être intelligent, étrange et malade! » Gogol avait fait quelques frais pour Tourgueniev, jeune écrivain en pleine vogue ; avec les autres visiteurs, il demeurait silencieux, et bâillait. Beaucoup disaient qu'il était devenu fou ; d'autres que cette folie était encore une mystification.

Le Père Matvei le pressait de renoncer enfin à écrire. Ce Père était un paysan d'une soixantaine d'années, qui avait mené une vie d'ascèse. « D'après moi, disait Gogol, c'est l'homme le plus intelligent que je connaisse. » Il terminait une lettre au Père par ces mots : « Votre obligé d'une reconnaissance éternelle, ici et après la tombe. » Mais il lutta longtemps pour défendre son œuvre : « Ne pas écrire du tout serait pour moi la même chose que ne pas vivre... » Puis, vers la fin de l'année 1851, la mort d'une amie le frappa. Il mit son manuscrit de côté. « Ce n'est plus le moment de s'occuper de tout cela... La vie perdrait toute sa beauté s'il n'y avait pas la mort... Il ne s'agit pas de plaisanterie, ni de philosophie. La terre brûle déjà d'une incompréhensible angoisse... Tout est muet, tout n'est que tombe. Dieu! Vide et effrayant devient ton monde... »

Il se confessa, communia et crut entendre en rêve une voix qui lui parlait de sa mort prochaine. Avec le père Matvei, il eut une entrevue orageuse où ce fanatique le menaça de la damnation éternelle. « Assez! cria Gogol. Laissez-moi! Je n'en puis plus! C'est trop épouvantable... » Il condamna sa porte, ordonna à son petit domestique d'allumer le poêle et y jeta le manuscrit des *Ames Mortes*. L'enfant sentit obscurément qu'un grand crime était commis sous ses yeux. « Pourquoi faites-vous cela? » demanda-t-il. « Tais-toi! dit Gogol, ce n'est pas ton affaire. » Puis il pleura en regardant les cendres. Au comte Tolstoï, il dit :

— Voilà ce que j'ai fait... Comme le Diable est puissant! Voilà à quoi il m'a poussé.

— Mais non, dit le Comte. C'est un bon signe ; c'est que vous vivrez et ferez mieux.

Cette phrase encourageante ranima Gogol.

— Oui, dit-il, tout est là, dans ma tête.

Certains soutiennent que cette mise en scène fut une suprême mystification et que les papiers brûlés par Gogol n'étaient pas son manuscrit. Rien ne confirma cette version. Quoi qu'il en soit, il ne quitta plus son divan et resta immobile, les yeux clos, refusant toute nourriture. « Ne me touchez pas, je vous en prie », murmurait-il. Il reçut l'extrême-onction. « Je n'ai mal nulle part ; qu'on me laisse tranquille. » On ne peut s'empêcher d'observer le contraste entre sa mort et celle de Marcel Proust. Celui-ci travaille jusqu'au dernier soupir et s'accroche à la vie tant que le mot *Fin* n'a pas été écrit. Celui-là détruit son œuvre et meurt avec elle.

Les dernières paroles de Gogol furent : « Une échelle! Vite, une échelle! » Une phrase de sa correspondance explique cette énigme : « Dieu sait! Peut-être l'échelle est-elle déjà prête à nous être lancée du haut des cieux et la main qui nous aidera à la gravir, d'un bond, se tend-elle déjà vers

nous... » Il mourut le 21 février 1852. Son testament disait : « Soyez des âmes vivantes et non des âmes mortes. Il n'y a d'autre porte que celle indiquée par Jésus-Christ. »

Jamais fin ne fut plus mystérieuse. Gogol, les médecins l'affirmèrent, n'était *pas* malade. De quoi mourut-il ? Du désir de mourir. La vie du corps, la vie harmonieuse d'un Pouchkine lui ayant été refusées, l'art avait été sa seule délivrance. S'étant enfermé dans un faux et redoutable dilemme : *ou l'art, ou Dieu*, il s'était senti acculé à un choix mortel. Pourquoi, se sachant perdu, brûla-t-il son manuscrit ? Pour paraître nu devant Dieu ? Ne fut-ce pas le Diable qui, une fois de plus, le tenta et lui fit faire un sacrifice, non d'amour, mais de suprême orgueil ? En vérité, dit Boris de Schloezer, c'est en vain que l'on cherche à terminer cette vie sur un accord parfait. « L'art, avait dit jadis Gogol, devrait être réconciliation avec la vie. » Le récit de la mort de Gogol permet-il au biographe d'opérer cette réconciliation ?

Pour moi, je le crois, car la lecture de l'œuvre et de la vie de Gogol sont loin de me laisser désespéré. Cet écrivain de génie avait quelque chose à dire et il l'a dit. Il a légué à ses héritiers littéraires, à Tourgueniev, à Tolstoï, à Dostoïevski, d'admirables exemples. Nous ne savons si le mot : « Nous sommes tous sortis du *Manteau* de Gogol » a jamais été prononcé, mais nous savons qu'il est vrai. Le malheur de ce grand homme, c'est qu'il n'a jamais su à quel point il s'était bien acquitté de la tâche pour laquelle il était fait. Il a cru devoir à son pays une seconde partie des *Ames Mortes* ; en fait c'était de la première qu'avait besoin la Russie, et c'est elle qui demeure un chef-d'œuvre universel. Il a cru être une âme morte, mais « une âme morte n'eût pas été capable d'une aussi héroïque folie ». Proust a écrit : « On a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien et la seule par où l'on peut entrer et qu'on aurait cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir et elle s'ouvre... »

Gogol avait heurté, sans le savoir, la seule porte qui fût ouverte à sa nature secrète : celle de l'humour le plus noir, coupé, en de rares moments de rémission, d'émouvantes envolées lyriques. Elle s'était ouverte sur des chefs-d'œuvre. Il avait eu, toute sa vie, le sentiment d'un grand devoir à accomplir envers la Russie et il avait cru, à tort, tantôt que ce devoir était de devenir un grand administrateur, tantôt un grand professeur, tantôt un grand saint. Mais son devoir, son seul devoir, était celui de l'artiste qui est de peindre, avec une absolue vérité, avec un courage total, ce qu'il voit. Or, ce devoir, il l'avait rempli. Il avait donné à son pays, et au monde entier, des êtres légendaires plus vivants que les vivants, et cette troïka fantôme dont la clochette résonne à travers les siècles, comme la sonnette « ferrugineuse » interminable, criarde et fraîche de Combray. Eût-il été conscient de cette réussite et de cette pérennité qu'il aurait attendu, en paix avec soi-même, le Revizor suprême. A la fin de cette symphonie, sublime et douloureuse, qu'est presque toujours la vie d'un grand artiste, l'accord parfait n'est pas un accord, toujours irréa-

lisable, entre l'œuvre et la vie, qui sont nécessairement dissonantes, mais un accord entre l'œuvre et le Temps.

La triste renonciation qui, il y a cent ans, mit fin à cette existence inquiète, ne pouvait être, et n'était pas, le dernier mouvement de la symphonie. L'œuvre, loin de périr avec son créateur, s'est alors émancipée. Gogol mourant s'était détourné d'elle ; elle fait aujourd'hui de Gogol un vivant. Ses lecteurs de jadis reconnaissaient en elle la Russie de leur temps. Pour nous, elle est une étape dans l'histoire de la Russie, un relais de la troïka emportée vers l'avenir. « Où cours-tu ? Réponds ! » La clochette tinte mélodieusement ; un *allegro furioso* succède à la marche funèbre. L'homme malheureux et divisé, Nicolas Vassilievitch Gogol, depuis un siècle n'est plus, mais l'artiste, délivré, continue, dans le monde entier, de libérer ses lecteurs.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie Française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

BILL L'ÉLÉPHANT

par J. Williams *(Hachette)*

En 1920, J. H. Williams fut chargé de soigner un groupe d'éléphants de la *Bombay Burma Corporation*. Pendant des années il s'occupa des bêtes de cette compagnie. Les observations qu'il publie sur les mœurs et le caractère des éléphants sont très curieuses et inspirent une vive sympathie pour ces intelligents pachydermes. Certains chapitres où Williams décrit les rapports — fort amicaux — des éléphants et de leurs oozies (cornacs et soigneurs) ont une vigueur qui fait songer à Kipling. Quand la guerre éclata, Williams était à la tête du troupeau d'éléphants de toute la compagnie (plusieurs milliers de bêtes). On le chargea d'organiser les transports lourds avec l'aide de ces animaux. Il conte ces opérations avec humour. L'une d'entre elles est vraiment extraordinaire. Il s'agit d'une retraite avec un immense troupeau d'éléphants, porteur de réfugiés birmans au travers d'un pays de hautes montagnes coupé de précipices. Les Japonais poursuivent la colonne, des avions la survolent. C'est une opération insolite qui peut faire penser à l'Anabase et à Hannibal, mais a aussi un caractère de singularité irréductible.

LES HOTELS-D'AUTEUIL AU PALAIS-ROYAL

par Georges Pillement *(Éditions Bellenand)*

Georges Pillement continue son recensement des richesses artistiques de Paris. Ses « promenades » deviendront comme naguère les enquêtes de Rochegude un des bréviaires des amis de Paris. Parmi les demeures décrites dans ce nouveau livre : l'hôtel de Verrières, 45, rue d'Auteuil (ancien hôtel des célèbres demoiselles de Verrières), la Folie Sainte-James, le château des Ternes (que traverse la rue Demours), l'hôtel de la Vaupalière (85, faubourg Saint-Honoré), l'Elysée, les hôtels de la rue Saint-Florentin et de la place Vendôme. Mais dans tous ces quartiers bien des demeures d'une réelle beauté ont disparu (par exemple : l'hôtel de Marbeuf, 31, faubourg Saint-Honoré, la maison Courman, rue de Surène, etc.) : en publiant des gravures anciennes qui les évoquent Pillement donne corps à nos regrets.

M. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 32.)

LA ZONE DE LA PEUR

par Robert d'Harcourt

Berlin-Ouest. Une rue tranquille, vide de passants, le matin. Un homme sort de chez lui, allume une cigarette et se prépare à se rendre, d'un pas paisible, à ses affaires. Un autre homme, sur le trottoir, l'accoste courtoisement sous un prétexte quelconque, puis, les premiers mots à peine prononcés, se jette sur lui, le bâillonne, le terrasse et, avec l'aide d'un acolyte jusqu'alors caché, le jette comme un paquet dans une auto qui démarre, prend la direction de l'Est et, brûlant tous les obstacles, s'engloutit avec son butin dans la zone soviétique. L'homme qu'elle emporte ne reverra plus le soleil de la liberté.

Résolue dans les bureaux du S.S.D. (*Staatssicherheitsdienst ;* service de sûreté de l'État), étudiée dans tous ses détails d'exécution, l'opération a été menée avec la décision dans la célérité qui assure le succès.

Nous avons rapporté un fait-divers banal, presque quotidien de la vie berlinoise. Il y a dans la presse, pour ce genre de « chroniques », une rubrique stéréotypée, si fréquente dans son atroce concision que l'œil du lecteur la remarque à peine : *Menschenraub* (rapt d'hommes).

Le destin, très exactement fidèle aux lignes générales de la scène que nous venons de décrire, qu'a connu récemment le docteur Linse, a un peu plus fixé l'attention à cause de la qualité du personnage. Qui est le docteur Linse? Un avocat saxon de quarante-huit ans qui unit dans sa personne quelques particularités qui vont jouer contre lui. Il a fui sa ville natale, Chemnitz (zone orientale). Il a un rôle de direction à la « Commission d'Enquête des Juristes amis de la Liberté ». Enfin il en sait beaucoup, il en sait trop sur la vie de la zone dont il s'est évadé, et c'est justement cette expérience, touchant notamment l'industrie d'armement dans la zone Est, qui lui a valu le poste qu'il occupe.

La compétence qui le désigne à la confiance de l'Allemagne occidentale le désigne du même coup à l'attention des Soviets. Celle-ci est souvent malsaine pour celui qui en est l'objet. Voici, dans le cas qui nous occupe, les formes pratiques qu'elle va prendre.

Le docteur Linse a quitté à sept heures et demie sa maison située dans

le tranquille quartier de Lichterfelde, un faubourg de Berlin. Un homme s'est approché de lui, lui a demandé du feu, puis brutalement l'a jeté par terre et, avec l'aide de deux complices jaillis d'un taxi portant un numéro de Berlin-Ouest, l'ont précipité dans la voiture. Un ecclésiastique passe par là, entend des cris de détresse, alerte la police qui en deux minutes est sur les lieux. Une course folle s'engage. Le taxi de l'enlèvement, avant même l'arrivée de la voiture de la police, a été pris en chasse par une courageuse voiture de livraison. Serrés de près, les criminels protègent leur fuite en semant derrière eux des clous spéciaux destinés à crever les pneus de ceux qui les suivent. Gagnés de vitesse, ils font feu : le livreur s'arrête, atteint par les balles. La voiture des malfaiteurs, dans le meilleur style des films américains, poursuit son train endiablé. Elle a pris la direction de Treptow, arrive au poste de démarcation et s'enfonce sans ralentir dans la zone rouge : les barrières ont été levées d'avance pour son passage. Scénario bien réglé et exactement minuté.

Cette fois la chose a fait plus de bruit que de coutume. Dans une séance spéciale, le Sénat de Berlin-Ouest arrête des mesures qui auraient dû être prises depuis longtemps : augmentation notable des effectifs de la police occidentale, dispositifs matériels rendant inforçable, au point d'intersection des deux secteurs, le barrage des quelques trois cents rues berlinoises menant de Berlin-Ouest en Berlin-Est. Un collègue du disparu à la « Commission d'Enquête des Juristes amis de la Liberté », le docteur Theo Friedenau, propose aux sénateurs de compléter ces dispositions par d'autres mesures. Il faut donner à tous les Berlinois occidentaux particulièrement exposés du fait de leur position administrative ou de leur attitude politique la possibilité de se défendre contre des coups de mains, et par conséquent le droit (qui jusqu'ici ne leur a pas été accordé par les Alliés) d'être armés chez eux et dans la rue. Il faut également rendre la préparation lointaine de ces attentats, la mise en place d'un plan d'enlèvement, plus difficile par l'arrestation automatique de tout agent du « Service de Sûreté » soviétique rencontré dans l'enceinte occidentale, quel que puisse être le prétexte donné par lui à sa présence.

TECHNIQUE DU TERRORISME

Tout cela ne contribue point à détendre l'atmosphère. Au vrai, cette atmosphère est depuis longtemps pour le Berlinois celle de l'hypertension continue. Hypertension « compensée » (pour rester dans le langage médical) chez le Berlinois occidental par un magnifique capital de courage et de traditionnelle insouciance : il faut beaucoup de vaillance, quand on est « enfermé dans une souricière », pour rester fidèle au sourire, à la blague sèche qui est un des traits du visage de la ville.

Hypertension aggravée par l'angoisse chez le Berlinois oriental. Ici on vit sinon dans l'état, du moins dans la virtualité de la fuite. Nous n'avons pas oublié ce professeur d'université, depuis passé en Allemagne

libre, nous disant que, bien des mois avant l'heure de l'évasion, les valises, chez lui, étaient toujours prêtes. Dans le cours de l'été dernier le chiffre moyen des « passages » du Berlin de l'Est dans le Berlin de l'Ouest a dépassé le chiffre de mille.

La peur se corse de la rumeur. Des bruits incontrôlables circulent, savamment nourris par la « propagande chuchotée » *(Flüsterpropaganda)* dont le Soviétique sait quel coefficient elle fournira au sourd terrorisme qu'il fait peser sur la ville. Tous les totalitarismes se sont servis de l'inquiétude, plus précisément de l'obscurité, de l'impossibilité de « savoir », de la peur « dans le noir ».

L'Allemand de l'Est vit dans l'habitude de l'insécurité. Nous venons d'employer un mot inexact : l'homme ne prend pas l'*habitude* de la peur. Et ici tout recèle une menace : le téléphone sur votre table, la lettre que vous venez de jeter à la boîte aussi bien que celle que vous apporte le facteur, la demande que vous vous décidez à adresser à l'autorité de police locale pour un déplacement indispensable. Car il faut donner le motif de ce déplacement, et on ne sait jamais ce qui peut sortir de trois lignes imprudemment envoyées à la police.

Cette inquiétude chronique, supportée par l'individu robuste, devient obsession chez l'être de tempérament nerveux plus fragile, il voit l'ennemi partout, toutes les conversations enregistrées, tous les murs cachant des microphones. Comme le national-socialisme, le bolchevisme a tout de suite vu le parti à tirer des chefs d'accusation vagues et des délits mal définis. Les nazis avaient la *Loi de défense contre les insinuations malignes*, le fameux *Heimtückegesetz*. Les Soviets ont la *Loi pour la protection de la Paix* et en tirent le même parti d'utilisation illimitée dans l'arbitraire. Les mêmes filets resservent. Le nom seul a changé. Leur efficacité est d'autant plus grande qu'ici encore la peur irraisonnée entre en jeu avec sa puissance d'amplification. Comment savoir hier si une parole trop prompte ne deviendra pas une « insinuation maligne » contre la nation? Comment savoir aujourd'hui si par un mot imprudent on ne s'est pas rendu coupable « d'attentat à la Paix »?

L'Allemand de l'Ouest a perdu l'habitude de ce qu'il a longtemps appelé lui-même « le regard allemand » (il appelait ainsi le regard circulaire au moyen duquel il était expédient de s'assurer, sous Hitler, qu'il n'y avait aucun écouteur à la ronde, que toutes les fenêtres et toutes les portes étaient bien et dûment fermées). L'Allemand de l'Est l'a gardée.

***

Le régime sait si bien quel allié il a dans la peur qu'il l'alimente par les moyens les plus variés. L'un des plus efficaces (déjà abondamment utilisé par le IIIe Reich ; il faut toujours revenir sur cette identité des méthodes!) est ce que l'on appelle là-bas le *Schauprozess*, le procès spectaculaire. Par le déroulement public d'un procès intenté aux « ennemis

de l'État » et couronné par la proclamation d'exorbitantes sanctions, on espère décourager toutes les tentations futures d'indépendance de pensée et de parole. Le nombre des personnes pouvant assister à l'audience étant naturellement limité, on donnera à celle-ci l'amplification de la presse et du haut-parleur. On fera mieux encore : pour élargir encore le cercle des citoyens conviés au festin de la peur, on prendra sur disques le déroulement des débats. L'auditeur à l'écoute percevra les voix : celle du juge, celle de l'inculpé, celle des témoins. Il entendra tous les sons : une chaise remuée, une femme qui tousse ; il assistera vraiment, sera vraiment dans le prétoire.

La Radio de l'Est a ainsi offert récemment à son public le régal d'un vaste procès intenté devant la première chambre du « Tribunal suprême » à sept Allemands accusés de « crimes contre la sûreté de l'État ». Les directeurs de l'une des principales radios de l'Allemagne de l'Ouest, estimant de leur côté, pour des raisons directement opposées à celles qui avaient inspiré leurs collègues de l'Est, l'émission instructive, l'ont à leur tour reproduite. Des deux côtés on attendait de la peur un effet salubre. La radio orientale voulant montrer à ses auditeurs où menait l'infidélité au régime, la radio occidentale voulant faire connaître aux siens, leur faire physiquement sentir le climat de la zone au destin de laquelle président MM. Pieck, Grotewohl et Ulbricht. Des deux côtés l'effet escompté a été obtenu.

Les inculpés ? Des hommes simples, des subalternes. Fritz Krefeld travaille au « Ministère pour la construction des machines ». Paul Schallon est employé dans une coopérative de laiterie de Stralsund. Le président du Tribunal ? Une femme à la voix sèche, blanche, neutre, une voix d'affaire : Hilde Benjamin. Le délit ? Schallon, le laitier, a le goût des chiffres. Il a commis l'imprudence de se livrer, pour sa satisfaction personnelle et celle de quelques amis curieux, à une estimation des effectifs d'une caserne voisine de celle de la « Police maritime », estimation basée sur les quantités de beurre qu'il apporte tous les matins aux portes de la caserne. Son goût des précisions arithmétiques va lui coûter cher : dix ans de bagne. Le délit, n'est-ce pas ? est clair : espionnage militaire qualifié, sous le masque innocent de mottes de beurre. Le « coupable » avoue tout : l'énormité du crime, la perversité des intentions, d'une voix égale, sans timbre, naturelle. Il remercie pour l'indulgence du verdict. Le président du Tribunal, l'implacable Hilde Benjamin, passe à un autre ; le temps presse : « Au suivant ! » comme chez le coiffeur. La petite voix sèche de la femme talonne les inculpés, sonne sans arrêt, implacable : « *Weiter, weiter* ». Elle formule, après avoir gratifié en passant l'autre Allemagne, celle de Bonn, de l'aimable épithète de « poche de pus » *(Eiterbeule)*, elle formule la conclusion, qui est le principal dans toute l'affaire : « que ce procès serve d'avertissement et de leçon *(Warnung u. Lehre)* à tous ceux qui seraient tentés de manquer de confiance dans notre État. »

COMMENT ÉVITER LE DÉVIATIONNISME?

Avertissement superflu : la confiance ne se décrète pas, mais on crée fort bien la peur. Tous les habitants de la zone soviétique qui y tiennent un bout de rôle, et singulièrement ceux qui y tiennent une plume, vivent dans le tremblement de glisser à leur insu dans le déviationnisme. Celui-ci est protéiforme. Il surgit brusquement aux endroits où on le soupçonnait le moins. Un certain Günter Felkel, poète mineur de la zone orientale, en a fait récemment l'expérience à ses dépens. Il a, à la gloire de la locomotive et des travailleurs du rail, composé un poème qui lui semble en tous points fidèle à l'orthodoxie littéraire du régime, une « cantate des cheminots » à laquelle il a donné le sous-titre *En route pour la liberté*. Il en attend des lauriers. Ce sont des épines qu'il récolte. Son poème recèle, paraît-il, des perversités cachées. C'est ce qu'à sa grande surprise, et assez rudement, il apprend par la voie de l'organe officiel des Soviets en zone orientale, la *Tägliche Rundschau*.

Le rédacteur de la feuille commence par donner un bon point à notre auteur. Il le loue du choix de son sujet et d'avoir compris que le vrai lyrisme ne peut jaillir que de la collaboration entre l'écrivain et le travailleur de l'usine. Le thème est bon, louable « l'enthousiasme » avec lequel il est traité. Mais la ferveur ne suffit pas ; l'exécution ne répond pas aux intentions : cet hymne au travail « contient les plus graves déviations idéologiques ».

Cette condamnation générale est illustrée par une impitoyable critique de détail. Le déviationnisme est montré tapi dans les vers les plus innocents en apparence et traîné au grand jour. Par exemple dans ceux-ci : *Refusez-vous, locomotives, à transporter des armes. Transportez la vie, point la guerre.* « Ces vers, articule sévèrement le critique, prouvent avec évidence que le poète confond la guerre injuste et la guerre juste. C'est aux cheminots de l'Allemagne de l'Ouest qu'il aurait dû nominativement s'adresser pour les adjurer de se refuser au transport des armes de la guerre impérialiste. Prises telles quelles, les lignes que nous venons de citer ne sont qu'une effusion pacifiste plus propre à troubler le lecteur qu'à lui servir. »

Un peu plus loin l'auteur de la « Cantate des cheminots » offrait à son lecteur une fresque simple et généreuse. Deux groupes s'affrontaient : les ouvriers du progrès d'un côté, les hommes du passé, les « rétrogrades » *(die Rückständigen)*, de l'autre. Mais bien vite les barrières éclataient. Incapables de résister à la noblesse des progressistes, les « rétrogrades » tendaient la main et imploraient leur admission : *Collègues, acceptez-nous ! Nous entrons dans vos rangs. Apprenez-nous à penser avec plus d'audace. Des hommes comme vous, voilà ce que nous voulons être*[1] *!* Nous aurions pu penser que cette « nuit du 4 août »

1. Hier unser Handschlag, Kollegen — Nehmet uns auf u. los ? wir reihen uns ein — Lehret uns kühner zu denken — so wie Ihr seid, so wollen wir sein.

désarmerait notre critique. Point du tout! Il juge le morceau ridicule, et coupablement simpliste l'idée qu'on peut convertir le bourgeois, cet ennemi endurci, « en un tournemain ».

Plus loin encore notre poète rêvait pour son cheminot les joies du foyer : *Une coquette maisonnette au mois de mai prochain* et là-dedans, *joyeusement sautant*, le jeune mari, la femme et l'enfant. Ces pures images ne dérident pas notre censeur qui trouve au tableau un goût *d'idylle bourgeoise*.

Le plus grave reste à dire. Le poète n'a-t-il pas eu l'imprudence de placer dans la bouche des « rétrogrades » avant la conversion l'affirmation que les *slogans et les phrases* qu'ils voient sur les murs *ne les changeront pas*. Qu'est-ce à dire? reprend notre critique justement blessé par l'épithète. « Serait-ce par hasard nos mots d'ordre qu'on appelle des slogans et des phrases? » Voilà une maladresse de vocabulaire qui coûtera cher au poète de la locomotive.

***

Nous avons déjà signalé la parenté frappante entre les méthodes de gouvernement du IIIe Reich et celles des Soviets dans la zone rouge d'Allemagne. Elle se marque une fois de plus de façon concrète dans la commune utilisation du surveillant d'immeubles. Sous tous les régimes de police le concierge est investi d'une particulière dignité. Il perd son aspect débonnaire et bonhomme des époques libérales et revêt une dignité nouvelle : le pipelet est devenu l'informateur. Il est au service de l'État.

Sous Hitler, le *Blockwart* (surveillant de blocs d'immeubles) avait pour spéciale mission non seulement de tenir la police au courant des menus faits et gestes de la maison, mais de lui faire connaître la mentalité des locataires. Un minutieux registre était tenu de tous les manquements au devoir du citoyen loyal : omission du salut hitlérien, chuchotements suspects et interrompus de significative manière, bouton du poste de radio trop précipitamment tourné à l'ouverture d'une porte et trahissant l'audition de la B.B.C. Puissant et redouté, le personnage était aussi méprisé et, sous le manteau, persiflé : on l'appelait, par allusion à ses activités de « rapporteur », le « chien de l'office » ou « le terrier de l'escalier » *(Treppenhausterrier)*.

Le Blockwart des quartiers de l'Est berlinois a changé de régime, mais non de fonction. La chronique de la délation continue. Elle est rouge au lieu d'être brune. Hier, sous Hitler, l'un des gibiers favoris du délateur était l'imprudent voisin à l'écoute de la radio anglaise et fermant mal sa porte. Aujourd'hui, c'est l'audition du R.I.A.S. (émission de propagande américaine) qui constitue le crime de « l'ennemi du peuple » *(Volksfeind)*. Il advient que pour le même délit les mêmes Allemands soient condamnés. Walter G., menuisier de son état dans une petite

ville de Saxe, a été gratifié le 14 octobre 1943 par le tribunal du peuple hitlérien de six années de bagne pour avoir écouté la B.B.C. et expédié au camp de Buchenwald. Le 28 juin 1952, dénoncé par une octogénaire zélée voisine de palier, il est condamné à dix ans de travaux forcés par un tribunal de l'Allemagne soviétique et envoyé au camp de concentration de Sachsenhausen. Ce qui a changé, c'est le vocabulaire ou, plus exactement, le sens attribué aux mots. Le mot *Denunziant* (délateur) avait sous Hitler une odeur de honte. Il l'a perdue sous le triumvirat Pieck, Grotewohl, Ulbricht. Ceux qui se voyaient décerner l'étiquette avaient le droit de poursuivre pour atteinte à l'honneur *(Ehrverletzung)* ceux qui l'avaient attribuée. Poursuite qui avait pour effet régulier de rétablir le diffamé dans son honneur et d'envoyer le diffamateur au camp de concentration. Ici, les choses ont changé. Un curieux arrêt, entouré de plus savoureux considérants, a été rendu récemment par le « Tribunal du Peuple » en zone orientale. Un concierge chatouilleux sur son honneur ayant attaqué en justice des voisins qui l'avaient traité de « mouchard » s'est vu débouter de sa plainte et répondre par l'organe officiel de la justice que le mot « délateur » ne pouvait être retenu comme une diffamation, mais devait bien plutôt être tenu pour un titre à la considération, le dénonciateur « ayant l'honneur d'être le gérant des intérêts du peuple » *(Sachwalter der Volksinteressen)*. Les nazis n'avaient pas inventé cela. Ils envoyaient des hommes au four crématoire ; ils n'osaient pas s'en prendre aux mots. Cette espèce de majesté dans le cynisme d'État est nouvelle.

LA JEUNESSE SUPPORT DU RÉGIME

La peur comme moyen de gouvernement reste insuffisante. Elle ne tue pas l'opposition ; silencieuse, celle-ci reste dangereuse. Les dictatures les mieux assises craignent derrière la docilité des masques la fermentation des cœurs. Comme les hommes du IIIe Reich, les hommes du Kremlin savent qu'ils n'obtiendront pas l'adhésion des Allemands d'un certain âge, de ceux qui peuvent « comparer ». Ils abandonnent les pères et tournent leur effort vers les fils. Hitler disait déjà qu'il fallait désespérer de conquérir les Allemands parvenus « à l'âge où l'on ne peut plus s'adapter ». Il ajoutait qu'à « ces imbéciles l'État nouveau avait le devoir de prendre leurs enfants » *(diesen Trotteln müssen ihre Kinder weggenommen werden)*. Ces vues vigoureuses restent celles des dirigeants de la zone orientale.

Ceux-ci consacrent toute leur attention à la conquête de la jeunesse. Par le film, par le sport, par la presse, par les défilés de masses dans une mer d'étendards au milieu du roulement des tambours. La propagande soviétique, centrée sur le visuel, exploite avec méthode le côté grégaire et émotif de la jeunesse, singulièrement de la jeunesse allemande. Ici encore ils mettent exactement leurs pas dans les pas de leurs prédécesseurs nazis. Comme ceux-ci encore ils n'omettent pas de faire

jouer le ressort de la vanité en investissant l'adolescent d'une éminente dignité dans la cité, en lui représentant qu'il est, en même temps que le support du régime, le héraut du monde nouveau destiné à remplacer le monde mort du capitalisme. Tout cela n'est, au vrai, ni nouveau ni réellement spécifique : partout les dictatures confisquent à leur exclusif usage les corps libres et jeunes, l'apothéose de la moisson, le soleil sur la pelouse et annexent « les lendemains qui chantent ». Ce qui dans la zone orientale est spécifique, c'est l'exaltation guerrière, la ferveur *armée* que l'on essaie aujourd'hui de faire naître dans la jeunesse. Bien entendu au titre de réponse, de riposte aux « monstrueux rêves de guerre de l'impérialisme occidental ».

Nous avons sous les yeux un magazine illustré de la zone soviétique, la *Neue Berliner Illustrierte*. On nous présente une jeune Allemande, une fille du Brandebourg, incarnation du style de vie nouveau. De stricts vêtements masculins, le bras tendu vers l'horizon (sans doute dans un exercice de reconnaissance militaire), une carabine au côté. Le visage de proue clair et dur, le regard d'acier jurent avec la grâce bien germanique du prénom que l'on consent à nous faire connaître : cette jeune Walkyrie s'appelle Edeltraud. Un reste de féminité s'est réfugié dans la chevelure dénouée et flottant au vent. Le casque sera pour demain. Il faut ménager les étapes.

La légende sera plus explicite que l'image : *Eh bien oui ! Ce sont les filles qui aujourd'hui apprennent chez nous et à leur tour le métier des armes. Elles servaient déjà les machines, elles veulent maintenant servir la défense du pays. Une fille saine et en état de tenir une arme peut, elle aussi, servir une cause aussi grande, aussi juste.* A ces appels par l'image suivront d'autres appels plus pressants : l'enrôlement succèdera à l'invitation.

Ne croyons pas vaine cette propagande. Écoutons un des plus lucides journalistes d'outre-Rhin. « *On éveille scientifiquement, méthodiquement les instincts de la bête dans de jeunes êtres encore à peine formés. Ce degré de perversité n'avait pas été atteint par les servants du nazisme... Un monde naît avec lequel il n'y aura plus de ponts, un monde tous les jours plus éloigné du nôtre en dépit de toutes les belles affirmations du Bundestag. Vers quels lendemains allons-nous ? Si sept années seulement après la coupure de l'Allemagne, des adolescents des deux sexes, égarés par une propagande de mensonge, séduits par de mauvaises promesses, s'exercent au maniement des armes qu'ils tourneront demain contre leurs propres frères, si nous en sommes là au bout de sept ans, qu'en sera-t-il de l'Allemagne au bout d'une génération ?* »

***

La culture de la haine commence plus tôt. Une bonne propagande prend l'homme dès l'enfance. C'est dès la petite école que se dessine le « monde avec lequel il n'y aura plus de ponts ». Une « jardinière d'en-

fants », dans l'officielle revue pédagogique *Éducation Nouvelle*, nous fait connaître, non sans fierté, le fruit de ses efforts. Elle a devant elle une classe de tout petits auxquels elle a entrepris, à l'occasion de l'anniversaire de Pieck, de commenter la « Loi pour la Protection de la Paix ». « Je leur parle de l'École nouvelle que bâtissent ensemble maîtres et enfants et que de méchants hommes essaient de détruire dès qu'elle est debout. Quels sont ces méchants? Tout de suite mes petits me répondent : les fauteurs de guerre. La petite Karla donne des précisions : « Adenauer possède une usine dans laquelle on fabrique des armes, c'est pour cela qu'il veut la guerre. » Je vois des petits poings se serrer. Wolfgang réclame carrément « qu'on assomme les méchants hommes » *(man solle die bösen Menschen totschlagen)*. »

Notre jardinière d'enfants moscoutaire poursuit. En son nom propre cette fois, et sur le ton sérieux, pédagogique qui convient à sa fonction. Elle nous livre sa conclusion : « Cette expérience m'a prouvé que quand nous savons parler à nos enfants d'une manière adaptée à leur développement, nous arrivons à les intéresser à toutes les questions de notre existence d'adultes. Leur vie à eux a le droit d'ignorer le souci, mais point celui d'être isolée de la réalité. Pour que leur avenir soit clair, il faut que, tout petits, ils prennent leur part de l'avenir que nous leur bâtissons. Gardons-nous de sous-estimer les semences que nous déposons dans le cœur de nos enfants. Elles porteront des fruits qui empêcheront que demain ils tolèrent et à plus forte raison soutiennent les ennemis du progrès. »

Voilà une « jardinière d'enfants » qui comprend son rôle et qu'on ne soupçonnera pas de « déviationnisme »! Elle se conforme avec une fidélité qui lui méritera sans doute de l'avancement aux directives générales formulées par le « Ministère pour l'Éducation du Peuple » en Thuringe. « Nos tout petits de l'école enfantine participent déjà à notre vie politique. En même temps que l'amour pour notre République démocratique on leur inculquera la haine à l'égard des ennemis de notre construction pacifique. La culture du patriotisme démocratique est inséparable de l'amitié pour la grande Union Soviétique. »

Crime contre l'enfant, cette substitution du marxisme-léninisme au monde enchanté de l'enfance, à la légende, au conte! La « jardinière » rouge empoisonne méthodiquement la fleur à peine éclose. La petite Karle, à l'âge où elle devrait s'intéresser au *Petit Chaperon rouge*, montre le poing au méchant Adenauer « qui veut la guerre parce qu'il possède une usine ».

L'éducateur rouge trouve en face de lui, essayant de lui barrer la route, les parents de l'enfant. Faibles barrières timidement défendues. La partie n'est pas égale entre la famille et le tout-puissant appareil de l'État.

Sur le monde des parents élevé dans « la rapacité et l'obscurantisme capitalistes », sur la coupable opacité qu'il oppose à l'esprit nouveau,

voici avec quelle force s'exprime l'organe officiel de « l'Institut central pédagogique allemand » *(Deutsches Pädagogisches Zentralinstitut)* : « Cette génération des parents — parce que le monde dans lequel elle a grandi pensait ainsi mieux assurer ses profits — n'a reçu qu'une instruction absolument déficiente, particulièrement en histoire et en sciences naturelles. Le crime éducatif *(Erziehungsverbrechen)* de la société bourgeoise et capitaliste retombe aujourd'hui encore sur les enfants. La famille sabote ce que l'éducateur essaye de faire à l'école. On devra veiller à ce que le cerveau de l'enfant soit purgé des préjugés et des superstitions, héritage d'une époque historique périmée. »

Nous venons d'entendre l'éducateur rouge déplorer les lacunes de l'Histoire enseignée sous l'ère « bourgeoise et capitaliste ». Quelle est donc l'Histoire nouvelle ? Voici à titre d'exemple comment est « expliqué » l'épanouissement artistique et intellectuel de la Grèce ancienne : « L'esclavage des masses permettait à la classe des exploiteurs *(Ausbeuterklasse)* de s'adonner exclusivement aux occupations de l'esprit. A leur tour la Science et l'Art servaient à maintenir et consolider l'ordre esclavagiste. »

Même simplisme lapidaire quand on arrive au christianisme. Celui-ci a tout juste les honneurs de deux lignes : « La doctrine chrétienne de la rédemption de l'homme condamné à la vallée de larmes de cette terre trouve un bon terrain dans le monde des opprimés et des exploités. »

Marx, repris par Lénine, disait cela mieux quand il appelait la religion « l'opium du peuple ».

RENAISSANCE DU NATIONALISME

Voilà donc dans quel monde sommaire et sectaire va grandir une génération allemande. Le dialogue n'est plus possible entre l'Allemagne de l'Est et celle de l'Ouest : on vit dans des « catégories » différentes. Le fossé moral tous les jours s'approfondit, image du fossé matériel, tous les jours lui aussi plus infranchissable, que les Soviets mettent entre eux et le monde occidental [1].

Cependant l'éducateur moscoutaire sent vaguement la nécessité de fournir à la jeunesse germanique un idéal plus entraînant, plus prenant

1. On sait qu'ils ont récemment établi sur leur frontière pour rendre plus difficiles les passages d'Est en Ouest, cette hémorragie chronique qui est pour le régime rouge une humiliation, un désert large de plusieurs kilomètres, *no man's land* où tout a été rasé, véritable zone de mort où celui qui s'y engage est abattu comme un gibier. Une scène récente donnera une idée de l'atroce rigueur avec laquelle est maintenue l'inaccessibilité de cette enceinte. Dans la localité de Walkenried, située à l'entrée de la zone interdite, un homme, un Westphalien, est debout contre la barrière de la frontière. Sa mère vient de mourir et il entend le son des cloches qui de l'autre côté du rideau de fer, dans le petit village d'Elrich, accompagnent le cortège funèbre se rendant au cimetière. Il exhibe le passeport interzone dont il est détenteur. Le garde soviétique lui refuse le passage. Il adjure, il supplie. La sentinelle rouge est implacable. Aucun passeport n'est valable pour la traversée de la zone maudite. Pas plus celui des chancelleries que celui des larmes d'un fils dont on porte la mère en terre.

que celui de la turbo-génératrice géante et du Plan quinquennal. Il perçoit la critique qui vient de l'autre côté. Il entend les mots, toujours les mêmes, avec lesquels l'Allemand occidental caractérise l'atmosphère de l'Est quand il lui arrive d'y passer une heure ou un jour : *öde, grau*. Ce « gris » uniforme et « désolé », cette espèce de lourdeur morne d'un monde tendu dans l'effort rectiligne, il sent qu'il y a là un danger. Il sent la nécessité de mettre de la couleur dans l'univers de la jeunesse. Cette couleur, il la demandera au passé.

Nous devrons retenir comme l'un des aspects les plus remarquables de l'évolution de la propagande soviétique en Allemagne de l'Est la tentative de revivification du nationalisme germanique au moyen de scènes tirées des annales de ce dernier. L'imagerie d'Épinal des Guerres de Libération est largement exploitée. On exhume les grands ancêtres : Stein, Scharnhorst, Gneisenau, Arndt, Körner. Körner surtout dont les traits se prêtent si bien à la ferveur populaire. Körner, le héros du corps de Lützow tombé dans la fleur de ses vingt ans et dont on remet l'effigie sous les yeux du lecteur sentimental : au-dessus du haut col de l'uniforme brodé, le pur visage adolescent, le regard de flamme, la mèche romantique.

Toute cette apothéose est comme de juste intéressée : l'accent sera mis sur le rôle *russe* dans la délivrance du sol allemand de la souillure ennemie. On cite des passages des gazettes germaniques de 1813 : « Les Russes arrivent, nos libérateurs arrivent » ; le texte d'une proclamation du prince Repnin du 22 octobre 1813, attestant la pureté des intentions moscovites : « Libération de l'Allemagne et établissement d'une paix durable en Europe. » (Texte de la *Leipziger Zeitung*, avec l'orthographe de l'époque) ; de beaux vers enflammés de Körner :

Frisch auf, mein Volk ! Die Flammenzeichen rauchen !
Hell aus dem Norden bricht der Freiheit Licht !

(Debout, mon peuple! Partout fument les signes de flamme!
C'est du Nord que nous vient, brillante, la lumière de la Liberté) ;

une lettre de l'été 1814 de Gneisenau au tsar : *Sans l'admirable esprit de la nation russe, sans sa haine de l'oppression étrangère, le monde civilisé aurait succombé sous le despotisme d'un tyran.* On fait savoir au lecteur que beaucoup de ces textes lumineux dorment inemployés dans les archives de la D.D.R. (*deutsche demokratische Republik*, République démocratique allemande, zone allemande soviétisée) étouffés délibérément par les « falsificateurs de l'Histoire ». Ce sera le rôle prochain des « historiens authentiques » de les faire sortir de la poussière des archives pour les « rendre au peuple » qu'ils éclaireront.

Est-il bien utile d'insister sur les intentions qui président à toutes ces citations ? Les « applications » s'imposent : laissée à elle-même, l'Allemagne est impuissante à secouer ses chaînes ; aujourd'hui comme hier, c'est le rôle de la Russie de la rendre à elle-même.

COMMENT LUTTER?

L'Allemagne de l'autre côté du rideau de fer se laissera-t-elle prendre par cette propagande? C'est peu vraisemblable. Le fil est ici trop gros. Le vrai danger au reste est moins dans la propagande (sur le Russe en général l'Allemand est fixé, son opinion est faite en dépit des monuments élevés à la *Kultura*, sur la mesure de « culture » qu'il est en droit d'attendre de l'Est) que dans l'usure. Nous devons penser à l'énormité, à la continuité de la pression, à la pesée de l'immense Hinterland, à la fatigue, au découragement devant l'inégalité des forces, devant les années qui passent. La délivrance devient un mirage. Les phrases rituelles qui, de l'autre côté, la promettent apparaissent comme des clichés. Trop longtemps subir conduit à accepter.

Lassitude chez l'homme parvenu au versant déclinant de la vie. Égarement chez l'adolescent. Ici est le vrai, le grand péril. L'univers mental de ces tout jeunes (douze à dix-huit ans) ne connaît pas d'autres dimensions que celles du monde rouge. Ne leur demandons pas d'imaginer une autre atmosphère que celle dans laquelle leur vie a baigné à partir de la conscience. Et puis ils sont à l'âge où jouent à plein les prestiges de la vie collective, des défilés de masse, de l'uniforme, de la chemise bleue. Facile proie offerte, que toutes les dictatures s'entendent à exploiter. *Trommeln u. Fanfaren* (tambours et fanfares), c'était hier sous le IIIe Reich le titre d'un film à grand succès. Il pourrait resservir aujourd'hui et retrouver la même faveur. Il suffirait de changer la couleur des chemises.

Gardons-nous de croire tous les jeunes au-delà du rideau de fer gagnés au credo rouge. Les exemples de résistance, souvent héroïques, sont innombrables. Mais il y a une faute à ne pas commettre qui n'est, malheureusement, pas toujours évitée. Nulle erreur n'est plus lourde que de penser conquérir la jeunesse « de l'autre côté » par le spectacle de l'abondance matérielle dans la zone occidentale, par le contraste entre les vitrines étincelantes, l'opulence des étalages alimentaires du Kurfürstendamm et l'aspect général de délabrement et d'indigence du Berlin oriental (très bien marqué récemment par Pierre de Boisdeffre dans un article paru ici même).

L'argument de la prospérité est dangereux. Il risque de faire boomerang. En déclenchant le réflexe du mépris : « Vous êtes des pourris, on vous a « eus » par le ventre. Toute votre abondance est le fruit de l'oppression capitaliste. » En suscitant à la propagande occidentale le plus puissant peut-être de ses adversaires : la dureté dans le refus de la facilité. A la tentation de l'abondance offerte répond la fierté dans l'ascétisme, le refus des chaînes dorées : le loup a vu la marque de la servitude sur le cou du chien trop gras.

Sur le danger de l'argument de l'abondance, il nous semble que G. von Uxkull a écrit dernièrement des choses fort justes :

L'idée de combattre le communisme sur son propre terrain, le terrain de la matière, était une idée logique. De Marx à Staline ses mots d'ordre n'ont-ils pas été : « La prospérité pour tous », « Le caviar pour le peuple »? L'Ouest a pensé que le communisme s'effondrerait partout où la preuve serait administrée par le fait que le standing de vie de l'ouvrier est meilleur dans les pays capitalistes que dans les pays communistes. Or, cette preuve a été fournie sur tous les points d'Europe où il y a eu contact entre les troupes soviétiques et le monde capitaliste (Pays Baltes, Balkans, Autriche, Allemagne), et l'effet attendu ne s'est pas produit. Quelle explication donner? Apparemment celle-ci : que le communisme, en dépit de son épaisse carapace de matérialisme, garde en lui un fond, un noyau d'idéalisme (einen idealistischen Kern) *qui est tout justement le principe de sa force. Tous les doutes sur la doctrine qui au contact de la prospérité occidentale pouvaient s'élever dans le cœur du soldat russe ont toujours été victorieusement combattus par l'argument suivant : « La prospérité que vous voyez, c'est la sueur du peuple pressuré par le capitalisme. Nous autres communistes, ce que nous voulons ce n'est pas la prospérité achetée par l'exploitation des masses, c'est la justice sociale. » Le Russe, dans son fond, reste un frère de Tolstoï.*

***

C'est sur d'autres raisons qu'un niveau d'existence matériellement inférieur que se fonde la répugnance de l'Allemand à la soviétisation. C'est sur tout le style de vie qui le menace et qui lui fait horreur. Une vie inhumaine remplie par l'effort de la bête de somme, où la femme porte le fusil, sert le tracteur, manie la perforeuse mécanique et la bétoneuse, la vie du « pays sans dimanches » ainsi que l'appelle, dans une lettre, un habitant de la zone orientale.

L'Allemand de l'Est perd tous les jours davantage l'illusion de pouvoir se défendre contre une mécanique impitoyable. La loi qui devrait être sa protection est un étau qui se resserre lentement sur lui [1]. Jamais dictature — y compris la dictature nazie — n'a défini avec plus tranquille cynisme la loi comme l'instrument de la volonté d'un parti. Écoutons le docteur Rolf Helm, préposé au département de la Justice dans Berlin-Est : « *Il n'existe pas de justice objective. Les nouveaux juges ont le devoir d'être des hommes de parti. Il faut que nous prenions une bonne fois l'habitude de nous dire qu'un seul droit existe, le droit de la dictature de la classe ouvrière.* »

Cette nuit est un enseignement. L'Allemand de l'Ouest, en regardant du côté de son frère de l'Est, sait ce qui l'attendrait le jour où l'unification de son pays se ferait en partant de Moscou. Konrad Adenauer, après avoir affirmé avec force dans un texte récent à quel point lui paraissaient

1. Un exemple entre cent : un décret tout récent ôte le droit d'être inscrit à une université à tout Allemand né de parents dont l'un réside dans la zone orientale et l'autre dans la zone occidentale. Le divorce est obligatoire si ces parents veulent conserver à leur enfant quelque chance d'avenir.

« incompréhensibles » les craintes toujours renaissantes de l'opinion française touchant la possibilité d'une entente de Bonn avec Pankow, c'est-à-dire avec les « agents de Moscou », Konrad Adenauer n'a fait que formuler une éclatante vérité en écrivant : « Chacun des habitants de notre République fédérale, à l'exception d'une poignée d'agents du Kremlin, sait ce que signifie le régime communiste : la destruction de tout ce qui pour l'Allemand, comme pour le Français, rend la vie digne d'être vécue. Il n'y a plus de place pour les conceptions et les combinaisons politiques de Rapallo. Rapallo est mort *(Rapallo ist tot)*. »

Dans le trouble paysage de l'Allemagne actuelle ne négligeons pas un accent de lumière.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie Française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

« LE DIABLE »

par Alfred NEUMANN
(Calmann-Levy)

ÉNORME pièce de machinerie dont le mécanisme est lent à s'émouvoir : durant tout le premier tiers du volume, c'est l'impression de lourdeur qui domine ; puis peu à peu la puissance de l'ouvrage s'impose — avec son étrange beauté. Car derrière une reconstitution de l'intimité de Louis XI si minutieuse qu'elle pourrait servir de modèle à tous les fabricants de romans historiques, se dessine l'extraordinaire portrait de celui qui fut sans nul doute le personnage le plus curieux du règne : Olivier Nechex, dit le Diable ou le Mauvais. Les lecteurs d'Alfred Neumann n'oublieront plus l'inquiétante figure du barbier de Gand qui, par un phénomène d'ordre presque mystique, s'identifia au roi de France au point de prétendre, pour délivrer son maître, incarner le côté démoniaque de celui-ci.

JACQUES DE RICAUMONT.

LETTRE A LA CHRÉTIENTÉ ⁂ MOURANTE ⁂

par Alphonse de CHATEAUBRIANT *(Grasset)*

CETTE lettre appartient aux écrits que Chateaubriant, exilé et revenu de tout, datait déjà *de l'autre rive*. Après une longue absence, une tragique erreur — l'auteur de *Monsieur des Lourdines* nous revient avec ce testament pathétique, moins un récit qu'un journal, la confession d'une âme épuisée. Le christianisme a cessé d'être pour lui, dans sa retraite bavaroise, une opinion ou une croyance, pour lui apparaître comme l'expérience d'une vie humiliée. « Si le mal du monde est une objection contre Dieu... Dieu ne serait-il pas, plutôt, une objection contre le mal du monde ? » Oui, répond Chateaubriant, après avoir relu l'Apocalypse, et « la pratique de cette vérité dans le cœur de l'homme est la guérison du monde ».

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(Suite de la chronique bibliographique page 92.)

PARTIR

par Blaise Cendrars

Au printemps 1910, j'étais dans ma vingt-troisième année. J'avais passé tout l'hiver à Paris, lisant, fumant, faisant de la musique dans une chambre d'hôtel de la rue Saint-Jacques où je vivais alors, inconnu et très seul, enfermé souvent durant des semaines, sans amis et ne voyant personne, ou, tout au contraire, me dépêchant de finir de manger... et de boire!... un petit héritage qui me venait d'une vieille tante décédée en province, je disparaissais, également pour des semaines, dans les bas-fonds de la capitale que je venais de découvrir et où, avec un désespoir juvénile, fait d'orgueil et de révolte, de plaisir et de dégoût, je me plongeais, obéissant, je m'en rends compte aujourd'hui, à un besoin baudelairien de provocation, d'épate et de débauche.

Au fond, j'étais très fier de fréquenter des mauvais garçons dont plusieurs ont fait école ou sont devenus célèbres à peine quelques années plus tard, comme ce précurseur, aux Ternes, Dédé-l'Anguille, dit aussi « l'Insaisissable », qui fut le premier voleur d'autos et dont je raconterai un jour la carrière libre d'entraves, car je vois toujours de temps à autre celui qui fut également mon premier lecteur et qui, à plus d'un titre encore, a droit à mon amitié, ne serait-ce que pour la confiance qu'il a toujours eue en moi, ou, comme cet ignoble génie du mal, bancroche, simiesque, épileptique, à béquilles, le trop fameux Libertad, ce farouche individualiste qui fut assommé à coups de pot à colle, à la sortie d'une réunion de libres penseurs et de malthusianistes des deux sexes où il n'avait pas cessé d'écumer, d'éructer et d'engueuler les femmes, par un afficheur anarchiste qui en avait marre à la fin, une nuit de pluie, rue du Chevalier-de-la-Barre, dans un recoin de la palissade qui entourait alors le Sacré-Cœur, ou, encore, ces deux adolescents qui furent guillotinés, Garnier, le bref, et Raymond-la-Science, le discoureur, que je rencontrais rue Cujas, au bar des faux-monnayeurs.

Je parie qu'André Gide n'a jamais foutu les pieds dans ce bar qui ne désemplissait pas, sinon, ça s'aurait su dans le milieu et, lui, aurait fait un tout autre bouquin ; Michel Georges-Michel par contre, qui traî-

— La photo de B. Cendrars nous a été communiquée par le studio Doisneau.

naillait souvent par là, a consacré un bon livre, *la Bohême Canaille*[1] aux types les plus pittoresques du Quartier Latin de cette époque, parmi lesquels déambulaient de nombreux intellectuels qui avaient mal tourné et que j'étais curieux de mieux connaître, entre autres, Grande Gueule, ce satané ivrogne, la terreur des putains, chiffonnier et fabricant de pain d'épices, que l'on disait être un ancien prof (son four était rue de la Glacière, dans le même hangar que son dépotoir!), Grande Gueule, le roi immonde du Boul' Mich' (« *Voici l'Empereur, saluez* » criait-il en envahissant la terrasse d'un café et en assénant des coups de canne sur les guéridons pour en chasser les filles qu'il poursuivait de sarcasmes sanglants et de terribles imprécations), et Socrate, moins flambant mais beaucoup plus retors, plus suspect, l'obèse Socrate, le marchand de chiens, que l'on disait avoir été un illustre chirurgien qui avait eu des « histoires » et qui, Dieu sait dans quel chenil infernal de la zone d'Italie (je l'ai souvent pisté de loin mais sans jamais réussir à repérer sa cagna avec quelque certitude dans le dédale des barbelés, des sentes en circonflexes, des talus en dos d'âne, des vieux wagons, des roulottes, des potagers pleins de chardons, des jardinets aboyants, des courettes bordées de vaisselle ébréchée de la cité foraine où il avait élu domicile et se réfugiait pour se livrer à sa besogne inavouable) s'ingéniait à obtenir des croisements de chien et de chat, de singe et de lapin, produits qu'il offrait avec une insistance sadique, un rire obscène et un horrible boniment aux poules de luxe et aux noctambules des Grands Boulevards, posté sous un lampadaire où il se tenait jusqu'au petit jour, en tablier gros bleu de jardinier, la poche, sur son ventre, enflée et grouillante de petits monstres geignards ou glapissants (lui-même, cet insultant personnage à la Gavarni, s'était surnommé « *le roi des chiots* », et il le chuchotait insidieusement quand, touchant son fric, il léchait avec cynisme la main d'une cliente).

Bien entendu, je n'insisterai pas sur quelques jeunes arsouilles en casquette grise, des *Jo*, des *J'te bouffe le nez*, etc., en compagnie de qui je rôdais dans tous les quartiers et m'attardais à boire des « môminettes » villa des Boers, à Belleville, ou rue de la Biche-Blanche, à Grenelle, ni ne veux passer sous silence trois, quatre héroïnes de trottoir : Jeanne-la-Folle, une danseuse du Bal Bullier, aujourd'hui, authentiquement princesse par son mariage ; *Mes Zigues*, trouvée assassinée sur les fortifs ; la grosse Berthe, *Berthe-la-Bouchère*, qui des berges du Point-du-Jour est descendue « faire » les Champs-Élysées, où l'on pouvait la surprendre dans les bosquets dès la fermeture du métro, et cette riante fille, la Renée, *la Renée-de-l'Odéon*, modèle ou figurante quand ça lui chantait, mais le plus souvent sirotant l'apéro *Aux Cinq Coins*, carrefour de Buci, qu'un peintre mondain, un membre très snob du cercle de *l'Épatant*, habitant l'Étoile, rue Lauriston, et vaguement mon parent, voulut épouser un

1. *La Renaissance du Livre*, Paris, 1922.

jour, et pour qui des mecs se taillaient des boutonnières ou se faisaient faire des tatouages indélébiles, et dont personne ne sait plus rien, pas plus rue Saint-André-des-Arts où elle « travaillait », que rue de la Gaîté, où loge encore sa mère, dans un cagibi, au fond de l'impasse, à l'ombre d'un mur humide que dominent le panache de suie, la cheminée de tôle, le drapeau de zinc d'un lavoir et contre lequel son père tient toujours petite échoppe de cordonnier (un bouvreuil se mêle insolemment aux giries des deux vieux quand on entre dans la boutique leur demander des nouvelles de leur fille envolée, évanouie et dont je suis seul peut-être à entendre encore sonner le rire).

Je me croyais très fort de me montrer, de me compromettre dans des tas d'endroits mal famés, de plaisanter, de me prendre du bec, voire de me battre avec toutes sortes de gens, mais comme j'avais déjà pas mal vécu et que j'ai toujours été cabochard, si les bonnes fréquentations m'ennuyaient, les mauvaises que je recherchais — par goût du risque et peut-être aussi, à mon insu, agi, poussé, travaillé par certain prurit littéraire qui commençait à germer en moi et dont je n'avais pas encore appris à me méfier, ou, tout simplement, influencé par mes lectures, comme tout débutant : Rémy de Gourmont et Jean Lorrain, dont j'avais les œuvres complètes en première édition ; et la prose de Verlaine, et les petits poèmes en prose de Baudelaire ; et Restif de La Bretonne, Oscar Wilde, Huysmans que je possédais à fond, et Gérard de Nerval, Villon, Rutebœuf que je savais par cœur ; et Petrus Borel, dit le *Lycanthrope*, et Barbey d'Aurevilly, dit *le Connétable des Lettres*, qui tous deux me laissaient rêveur et insatisfait ; ce bon gros Champfleury, le ventripotent, le débraillé, dont les *Excentriques* me réjouissaient fort ; les élégants, les fins, les nerveux, les très modernes frères Goncourt, auxquels la neurasthénie de Proust m'a souvent fait penser par la suite ; Tallemant des Réaux, le moqueur, le méchant, le vif, le prompt, le suborneur que Cocteau s'entête à ne pas vouloir suivre ou imiter, alors qu'il est à la page et qu'il a comme ce maître chroniqueur du XVIIe siècle l'esprit aiguisé, le mot drôle, le coup d'œil rapide et juste, la phrase enguirlandée, le coup de pied de l'âne, les faux-fuyants, l'entregent, les relations qu'il faut, et la malice, et la férocité pour faire un critiqueur amusé des mœurs, des manies, des habitudes, *des nuits et des ennuis* de ses contemporains et de leur savoir-vivre ou de leur savoir-faire, et que Jean n'a pas l'étoffe, ni le souffle du poète immortel qu'il ambitionne d'être, non pas en battant ses flancs augustes de clown ou en barattant son cœur de star de dix-huit ans comme l'a fait sa vie durant la comtesse Anna, des rives enchanteresses, constellées de jasmins du Bosphore à l'avenue Henri-Martin, jonchée alternativement des fleurs ou des feuilles des marronniers, où elle courut s'enfermer pour retrouver son enfance, après avoir été toute une saison l'égérie de la Société des Nations dans une Genève envoûtée par le mirliton écarlate de Briand-le-Saliveur-aux-Étoiles, le prodigieux connaisseur du corps et du cœur des femmes (ce qui est tout un), Bran-

tôme-le-Réaliste et ce contempteur des grands, Saint-Simon, le Magnifique ; et, pêle-mêle, la *Patrologie* de Migne (ce que je voudrais mieux connaître ta vie, frêle abbé Migne, toi, qui courais pieds nus, l'hiver, au milieu des machines de ton atelier de Montrouge qui imprimaient sans arrêt du grec et du latin chrétiens, et aussi la seule poésie authentique de notre terre ; celle des mystiques : *Je veux chanter une folie nouvelle. C'est la folie du ciel...*), les éditions érudites (mais que l'érudition se démode vite!) du bibliophile Jacob, les réimpressions licencieuses (et quand elles sont illustrées, elles sont d'un ennui, mais d'un ennui...) faites pour le compte de cet avare qui s'y ruina, l'inénarable Isidore Liseux ; — les mauvaises fréquentations que je recherchais ne m'en imposaient pas, et si je m'y complaisais au point de me laisser aller à me tromper sur ma véritable nature, je n'étais dupe ni des gens, ni de leur milieu, ni de leur vie car plus on fraye avec ce monde inquiétant qui grouille dans les bas-fonds d'une grande ville on s'aperçoit que comme partout ailleurs, chez les bourgeois, chez les ouvriers, chez les paysans, chez les riches et chez les pauvres, les vices, les bobards, les vantardises, les pires excentricités et les insubordinations des révoltés, des anarchistes, des bohèmes, des apaches, des voleurs et des assassins, bref des soi-disant affranchis sont encore mœurs et coutumes de conformistes, c'est-à-dire que tous ces individus déracinés forment une classe, une classe qui a ses traditions et ses privilèges, sa morale, son travail, sa loi et, aussi paradoxal que cela puisse paraître, tous les préjugés d'honneur et d'argent les plus étroits qui ont également cours forcé dans les autres classes de la société.

En vérité, moi, qui voulais être libre (indépendant, je l'étais déjà depuis l'âge de quatorze ans), je ne me sentais, cet hiver-là, nulle part à ma place. C'est pourquoi je revenais toujours à mes livres et passais des nuits à lire...

. . . . . .

L'hiver avait été doux, mol et pluvieux.

Comme il y avait eu de bonne heure de nombreuses journées chaudes et détrempées, suivies de quelques belles journées de soleil, dès les premières giboulées de mars les marronniers se mirent à pousser leurs bourgeons et cela sentait le printemps sous les arbres du Luxembourg.

L'absurde vie que je menais, me faisait vivre à rebours ; aussi à peine les grilles ouvertes et avant d'aller me coucher, j'avais coutume d'aller fumer un dernier mauvais cigare ou soigner ma gueule de bois dans les allées de ce jardin, où je faisais un tour en feuilletant les journaux du matin dont je savourais avec une ironie amère, alors qu'autour de moi, derrière la frondaison verdissante, le grand Paris entrait en rumeur et que les gens hâtivement réveillés se bousculaient à leur travail, les manchettes annonçant des crimes, des assassinats, des inondations, des incendies, des menaces de guerre imminente, nouvelles catastrophiques qui rentraient dans le cercle de mes pensées, de mes expériences, de mes lectures habi-

tuelles, en étaient la plus belle, la plus logique illustration et venaient confirmer mon outrance par leur excès et leur dérèglement même.

Mon cigare éteint, je le jetais dans un parterre et je rentrais à l'hôtel, montais me coucher, plein de mépris.

Dans ma chambre j'attrapais un livre de chevet, car j'étais souvent long à m'endormir, ou je ruminais, les rideaux tirés, étendu sur le dos dans le noir, une phrase qui donne sur un abîme, phrase que je cite aujourd'hui pour la dernière fois car elle ne me plonge plus comme naguère dans une sombre jouissance, phrase qui revient comme un *leit-motiv* sous différentes formes et dans différents passages du *Traité de la Peinture* de Léonard de Vinci, ce qui m'avait donné l'idée de la traduire en musique pour la faire retentir dans une grande symphonie cosmique sur le Déluge, dont un autre chapitre du même traité de Léonard m'avait fourni le noyau (*Le Déluge*, sujet qui me hantait et auquel j'ai malgré tout beaucoup travaillé et sur lequel j'ai peiné tout cet hiver-là ; sujet que je croyais avoir abandonné pour toujours quand je suis parti au printemps sans achever ma symphonie ; sujet qui s'est tout à coup emparé de moi, mais sous une toute autre forme, quelque dix ans plus tard, alors que je ne voulais plus entendre parler musique pour avoir perdu ma main droite à la guerre, quand poussé, certaine nuit — c'était à Méréville, le 1er septembre 1917, le jour de mon anniversaire, j'avais trente ans, je vivais dans une grange abandonnée dont j'avais démantibulé la porte pour m'en faire une table à écrire, j'étais plutôt morose, hargneux et plus misanthrope que jamais — quand poussé, certaine nuit, je me mis à écrire comme un inspiré, de la main gauche — j'étais installé à ma table faite d'un battant de porte renversé sur deux vieilles caisses, j'avais le cul sur une botte de foin, une bougie était plantée devant moi dans un litron vide, quand je levais la tête pour écouter le canon du front qui ébranlait au loin la campagne française et qui me parvenait du fond de la nuit comme un grondement souterrain, je voyais les étoiles clignoter dans les toiles d'araignée de ma grange ouverte à tous les vents — je me mis à écrire comme un inspiré, de la main gauche, d'une traite, et sans une rature, et sans avoir à chercher les mots — à l'aube j'étais tout éberlué d'avoir écrit « ça » car je ne me savais pas porter cet embryon en moi — *La Fin du Monde, filmée par l'Ange N.-D.*[1], petit livret qui pourrait être simple divertissement de cinéaste, qui vaut ce qu'il vaut, que l'on a souvent cité comme une des œuvres les plus représentatives de la littérature moderne et dont la présentation typographique lors de sa parution eut une influence déterminante sur l'art typographique officiel en Russie soviétique, mais qui reste pour moi, quand mon bras coupé me fait mal ou quand je suis en proie à des idées noires, sentimentalement attaché

1. Blaise CENDRARS : *La Fin du Monde, filmée par l'Ange N.-D.*, roman, compositions en couleurs de Fernand Léger. 1 vol. in-4° raisin ; Paris, Ed. de la Sirène, 1919.

au souvenir d'un travail heureux, chose si rare dans cet ingrat, dans ce solitaire métier d'écrire qui est maintenant le mien depuis cette nuit mémorable, et le témoignage d'une longue, lente, douloureuse et double cicatrisation, sinon d'une guérison parfaite).

Et voici la phrase-type, le *slogan* de Léonard de Vinci :

359. — *Il ne me paraît pas que les hommes grossiers, de mœurs basses et de peu d'esprit, méritent un si bel organisme, ni une telle variété de rouages que les hommes spéculatifs et de grand esprit. Les premiers ne sont qu'un sac où entre la nourriture et d'où elle sort. On doit les assimiler à un canal pour l'alimentation, car rien ne me prouve qu'ils participent à l'espèce humaine, sinon la voix et la figure ; pour le reste ils sont assez semblables aux bêtes.*

Ou encore :

360. — *Beaucoup ne sont que de véritables canaux pour la nourriture. On devrait les appeler des faiseurs de fumier et des remplisseurs de latrines, car c'est là tout leur office en ce monde. Ils ne mettent en pratique aucune vertu...* et cœtera, et cœtera, et cœtera *susurre la mouche à viande en pondant ses œufs... et il ne reste d'eux que des tinettes pleines*[1].

. . . . . .

Un matin, donc, que j'étais saoûl, vanné et encore plus méprisant que de coutume, en rentrant chez moi, je vis trois roses, d'une belle incarnation et presque irréelles de fraîcheur, reluire dans le parterre circulaire, bordé d'une grille en fer ouvragé, qui entoure le petit bassin rond et le jet d'eau de la place de Médicis et, immédiatement, j'eus la vision d'un tumulte et d'une tourmente qui s'accomplissaient quelque part dans les solitudes du monde, d'un souffle énorme qui ébranle toute la nature, et je fus pris d'une envie, mais d'une folle envie de me sauver, de quitter Paris, de plaquer tout, mes grands travaux et mes petits copains, les livres, la musique, mes louches fréquentations, mes habitudes, les femmes, de ne jamais plus mettre les pieds dans un bastringue, de ne plus boire, de ne plus danser ou me battre avec les vauriennes et les vauriens, de rompre avec les anarchistes, de changer de vie, d'aller ailleurs, n'importe où, loin... seul... d'être seul... d'errer... de me perdre dans les campagnes inondées... de perdre la tête, d'aller voir, de marcher tout droit devant moi.

Ah! quitter Paris, partir!

Aller voir, aller toucher, sentir, être pris, être pris comme je l'avais déjà été une fois dans la toundra sibérienne et une autre fois dans les steppes mongoles par la débâcle printanière. Être là quand les vieux corbeaux rouges, quand les corneilles grises, blanches ou bleues croassent dans les bourrasques du renouveau, tourbillonnent, dérivent, sont emportés dans les nues et célèbrent éperdument leur vol nuptial. Ah! retourner dans ces déserts, y retourner!...

1. Léonard DE VINCI : *Traité de la Peinture*, chap. XII : *De la Figure*, p. 134 ; traduction de Péladan. Ed. Delagrave, 1910.

Être là, enveloppé dans les plis de son manteau qui flotte et qui bat des ailes, quand le printemps arrive en tempête car je sais, moi, pour en avoir été dérouté et pour avoir vu le miracle s'accomplir sous mes yeux, comment sa violence et son ardeur transforment en une semaine de tumultes et de tourbillons un des paysages les plus désespérés du globe, une plaine glacée, figée, immobile, un cloaque de fange, de frimas, de boue en une pente de lumière étourdissante et d'un vert vertigineux, en un mouvant, en un glissant océan d'herbes. On était égaré.

La piste était perdue.

La croûte de neige se disloquait.

Une nuit, les glacons explosent.

Au matin, le rideau des brumes est déchiré et durant deux, trois jours les nuages chassent à courre.

L'eau des lacs et des marais écume. Les tourbières sont remuées, agitées. Les mousses, les lichens, les tiges, les pailles d'hiver qui se cassent, les roseaux que les patins du traîneau coupent, sont arrachés, s'envolent.

On se tasse et l'on regarde.

Les touffes, les fourrés, les broussailles qui moutonnent jusqu'au fin fond de l'horizon se mettent tout à coup en branle, en marche, évoluent, galopent, sont traqués. Dans la lande, sous le ciel bas plein de trous d'azur et du ronflement des toupies de poussière jaune qui se dressent, tournoient, se relèvent, se déplacent, se couchent, se rabattent, les arbres rabougris font le gros dos, s'agenouillent, avant de se mettre à courir dans le vent comme des dromadaires en débandade. Huit jours plus tard, très loin, dans le sud, quand on y arrive, les forêts chinoises, les séculaires, les immuables forêts, on les trouve, elles aussi, toutes troublées, car elles commencent à se contorsionner. Un grand souffle les anime, un frisson les secoue et elles sont pleines d'inquiétude. Elles soupirent. Elles halètent. Elles bâillent. Elles se mettent à gesticuler de la cime et des branches, à s'étirer puissamment, à se tordre, à dénouer leurs anneaux, à dérouler leur queue comme le grand corps d'un dragon qui a longtemps dormi, qui se met à rêver, à se retourner sur sa couche sans bien comprendre encore la cause de cette agitation qui le tire de son sommeil légendaire, qui va le réveiller en sursaut, le dresser tout hérissé, furieux, reniflant, renâclant, bavant, crachant, hurleur quand il aura cru sentir une présence qui l'affolle, deviner une menace qui s'approche, ce qui le rend enragé, un danger dans l'air, ce qui le met hors de lui, prêt à lutter à mort, comme s'il avait la garde d'un mystérieux trésor...

Ah! comme lui, comme les forêts, comme la nature entière perdre la tête dans cette lutte imaginaire avec le vent!... être possédé... perdre la tête dans les nues... se laisser emporter... sinon l'on ne comprendra jamais que toute cette violence, ces rafales qui vous cornent aux oreilles, cet ouragan qui transporte, cette tourmente est le souffle enthousiaste du printemps qui vient, qui saute en se jouant autour du monde, qui l'attaque de partout, qui court, s'éloigne, le pourchasse, l'assiège, bondit sur lui

en traître, s'enfuit, s'échappe, fait volte-face, revient, accourt, s'élance, recule, feint, s'en empare, le prend à bras-le-corps, lui fait un croc-en-jambe et, comme l'Ange lutte avec chaque être vivant qu'il rencontre et lui fait toucher terre pour l'éprouver, le printemps renverse la nature sous lui, la cogne, l'étreint, la caresse, la fait gémir, la violente.

J'enjambai la grille du bassin, je cueillis les fleurs car ces trois roses écloses de la nuit, les premières de l'année, étaient le premier baiser du printemps, une annonce et une promesse — et je me mis à courir, à courir, car je ne pouvais plus rester à Paris.

Je courus jusqu'à mon hôtel. Je montai quatre à quatre l'escalier. Je fis irruption dans ma chambre. J'arrachai les rideaux. Je me mis à fouiller fébrilement dans mon armoire à glace, envoyant dinguer à travers la pièce linge, manuscrits, vêtements, livres tant mon impatience était grande d'aller courir après le printemps, de le rattraper, de le surprendre quelque part, n'importe où mais... loin!

Je devais partir.

. . . . . .

A cette époque on vous payait encore avec des louis d'or. Comme je n'ai jamais su compter, économiser, mettre de l'argent de côté, que cela m'agace de savoir combien je possède, ce que je puis, ce que je ne puis pas dépenser et que j'adore la fantaisie, l'impromptu en cette matière qui d'ordinaire écrase les gens, les fait soucieux et les rend moches, en revenant de chez le notaire où j'avais touché l'héritage de ma tante, j'avais, non pas pour mettre un frein à mon amour de la prodigalité et de la dépense, mais pour voir, tout en laissant la porte ouverte au hasard et à la surprise, si cela durerait ainsi tout de même un petit peu plus longtemps, jeté les pièces d'or par poignées dans mon armoire à glace et au fond de l'alcôve et derrière les meubles du locatis que j'occupais. Je ne savais donc jamais ce que je pouvais avoir au juste ou ce qui me restait, et, durant tout l'hiver, chaque fois que j'avais eu besoin de *coins* je m'étais vu dans l'obligation de chercher mon or éparpillé parmi mes mouchoirs et mes chaussettes, mes chemises et mes papiers. D'ailleurs, en ouvrant un livre, j'avais eu souvent la surprise d'y trouver une pièce de dix ou de vingt francs glissée entre les pages, ce qui généralement me faisait interrompre ma lecture pour aller boire. Mais depuis quelque temps déjà j'avais été contraint d'aller fourrager jusque sous les meubles et de chercher sous les tapis, tant mon petit pécule avait baissé.

Ce matin-là, j'avais beau dénouer mes manuscrits, secouer mes livres l'un après l'autre, tout retourner, tout bouleverser, mettre tout sens dessus dessous, faire valser pyjamas propres, liquettes, caleçons et le linge sale, je n'arrivai pas à rassembler plus de neuf pièces de vingt francs et trois de dix. Je comptais et recomptais les pièces retrouvées, je les faisais couler d'une main dans l'autre, c'était maigre pour aller... loin! Mais c'était bien tout ce que je possédais.

Un dernier tour dans ma chambre, une dernière inspection où je cha-

hutai tout, déclouai les tapis, charriai les meubles, retournai les poches de mes vêtements au fur et à mesure que je les fourrais dans les malles, secouai encore une fois et méthodiquement tous mes livres comme je les empaquetais et les ficelais pour le garde-meuble, et où j'allai chercher jusque dans mon piano et tapai sur tous les fonds de tiroir, ne me fit pas découvrir un fifrelin de plus.

Il me restait deux cent dix francs. C'était tout.

Alors, je courus à la gare prendre un billet.

. . . . . .

J'avais sauté dans le premier omnibus qui passait et cet omnibus m'avait déposé gare du Nord.

Je me précipitai au premier guichet ouvert dans le hall des grandes lignes.

— Donnez-m'en pour cent francs! criai-je à l'employé ahuri.

— Comment?... Vous désirez?...

— Oui, j'en veux pour cent francs!

— Mais... où désirez-vous aller, monsieur? me demanda cet idiot.

— Ça m'est égal, monsieur. Donnez-m'en pour cent balles, aller, simple, en troisième, et, nom de Dieu, en quatrième si vous en avez!...

L'homme de la Compagnie avait une casquette à galons d'argent et des manches de lustrine. C'était un freluquet qui portait un pince-nez de pauvre sur un visage de fouine. Des années plus tard, quand on m'amena Joseph Delteil, j'ai cru que c'était ce pauvre petit employé de la compagnie du Nord qui entrait chez moi et dans mon for intérieur je surnommai séance tenante Delteil le « Petit Commis ».

Quand je m'étais présenté à son guichet, ce saligaud était en train de se curer les dents. C'est donc en me désignant avec son immonde cure-dent une pancarte accrochée à la droite du guichet que l'homme installé derrière le grillage m'avait dit : « Eh bien, alors, si vous ne le savez pas, voyez ce que vous voulez! » et il s'était remis à se fourrager les dents.

La pancarte affichée était un tarif ferroviaire comportant les prix de transport en Ire, IIe et IIIe classes, wagons-lits, taxes de luxe, excédent de bagages, aller simple et aller et retour de Paris à une trentaine de villes à l'étranger, énumérées par ordre alphabétique.

— Alors, bon, donnez-moi un billet, troisième classe, aller simple, pour Saint-Pétersbourg.

J'avais dit Saint-Pétersbourg parce que la ligne imprimée qui portait le nom de cette ville se trouvait juste à hauteur de mon œil.

— Saint-Pétersbourg, aller, troisièmes, quatre-vingt-dix-sept francs soixante-quinze! annonça l'homme.

Je payai, ramassai un franc vingt-cinq de monnaie et courus m'installer dans mon wagon.

J'étais en avance. Le train ne partait que dans une heure. Mais je ne bougeai point du coin que j'avais choisi.

BLAISE CENDRARS

COMPAGNONS DE LA MAUVAISE CHANCE

par Francis Carco

Le lendemain [1], vers minuit, alors que Perrenet guettait derrière ses contrevents qu'un des hommes chargés de lui rapporter des renseignements, se présentât, il entendit quelqu'un passer sous ses fenêtres en martelant le sol d'une jambe de bois. La lune brillait. Perrenet se pencha sur la rue et vit un personnage se diriger du côté de l'hôpital. Il s'aidait d'une béquille qui prêtait à sa silhouette une découpure dont les puissantes épaules décourageaient quiconque aurait eu l'imprudence de lui barrer le chemin. L'intention du barbier n'était pas d'agir pareillement. Néanmoins, il se glissa hors de chez lui et s'abritant le long des haies, suivit l'homme au pilon qui, soudain, prit à droite par le terrain vague.

A cet instant de gros nuages obscurcissant le ciel, Perrenet cessa de

Résumé des précédents chapitres. — *Ce roman (inspiré de la fameuse affaire des Coquillards instruite à Dijon en* 1450*) évoque l'activité d'une bande de faux-monnayeurs qui sévissait en France vers le milieu du XVe siècle. Le centre de rassemblement des* Compagnons de la Coquille *est* l'Écu de France, *le « bourdeau » de Dijon tenu par Jacot-de-la-Mer. C'est là que quelques-uns des membres de la bande, un jour, sont arrêtés : Colin, Godeau, Mugnerac, Guillemin, Bar-sur-Aulbe, Regnault Dambourg, Bonneval. Jacot est également arrêté, mais Tartas, Denysot, Turgis et d'autres compagnons ont échappé à cette rafle. Turgis (qui s'est réfugié à Sens) est l'amant de Colette, une pensionnaire du bourdeau, qui joue un rôle important dans ce roman. Rabustel est le procureur-syndic chargé d'instruire l'affaire. « La Tournote » est la prison de la ville. Jacotte, femme de Jacot-de-la-Mer, dirige le « bourdeau ». Perrenet, un barbier, paraît avoir trahi les Coquillards.*

1. Le lendemain du jour où Michel, un sergent ami de Jacot, a été attaqué dans la nuit par un inconnu près de *l'Écu de France.*

voir le compagnon. Où allait-il dans cette direction ? Peut-être chez Jacot-de-la-Mer ou — pourquoi pas ? — à l'ancien domicile de Turgis en remontant la berge du Suzon jusqu'à la Tour aux Anes, puis la porte Fermerot, la porte Saint-Nicolas.

Retenant son souffle pour mieux entendre, Perrenet resta plus d'un quart d'heure à l'abri d'un buisson de prunelliers et en fut pour sa peine. Un grand silence régnait autour de lui... Le choc sourd du pilon qui avait un moment plus tôt capté son attention, cessa presque aussitôt de se faire entendre. Et pourtant il avait gelé. Il gelait même encore : la terre aurait donc dû résonner du double heurt de la béquille et de la jambe de bois. Mais non. Rien. Pas un bruit, d'aucune sorte. Cela semblait étrange.

On était le vingt-trois octobre. Colette que le Rouquin avait retenue chez Jacotte après le couvre-feu, réintégrait sa chambre en ville. Munie d'une lanterne et d'un laissez-passer en règle signé par le Sergent, elle se trouvait à la hauteur du terrain vague lorsqu'à travers les haies, une voix l'appela par son nom.

— Seigneur, Jésus ! s'exclama-t-elle.

La lanterne faillit lui échapper des mains.

— Colette ! dit la voix sur un ton de commandement qui la glaça jusqu'aux moelles.

— Oui, soupira-t-elle. Que me veux-tu ?

— Éteins d'abord ta camoufle !

Tremblante, elle obéit.

— Et maintenant, viens, reprit la voix sur le même ton de commandement.

Morte de peur la fille se glissa, par un étroit passage ménagé entre les broussailles, à la rencontre de l'homme qui l'avait appelée. Il n'avait plus ni pilon, ni béquille mais un gourdin à l'aide de quoi il tapotait le sol à petits coups feutrés.

— Denysot, fit Colette à voix basse. Ignores-tu qu'on te recherche ?

— Je le sais.

— Il faut t'enfuir.

— Non pas, répliqua-t-il. Tu vas retourner au bourdeau et informer Jacotte qu'elle ait à m'abriter.

— Chez elle ?

— Allez ! Tu connais le chemin. Raconte-lui que ta lanterne s'est éteinte et que tu as peur de rentrer seule ainsi. Le Rouquin t'accompagnera. Jacotte l'y invitera d'elle-même pour n'avoir pas d'ennuis.

— Mais Jacot, Johannès, Guillaume, Mugnerac sont en prison.

— Tant pis pour eux !

— Et tu crois que la patronne...

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr ! affirma Denysot. Je me tiendrai

derrière le mur de la cuisine en attendant qu'on t'ouvre. Sinon...

— Quoi?

— Bah! dit-il, rien.

Puis il se mit à rire tandis que, lanterne basse, Colette se dirigeait à grands pas vers l'*Écu*.

— C'est un fou! pensait-elle. Et elle actionna le marteau de la porte : Jacotte ne voudra rien savoir.

— Qui est là?

— Moi! répondit la fille. Le vent a soufflé ma lumière.

Jacotte fit entrer sa pensionnaire et celle-ci profita que le Rouquin achevait de boire dans la grande salle, pour s'acquitter de sa mission.

— Oui, dit alors Jacotte de son air le plus naturel, Denysot n'a qu'à venir, je le recevrai.

Elle retourna s'asseoir à la table du sergent.

— Cette petite a besoin de toi, lui confia-t-elle. Tu ne refuseras pas de la reconduire jusqu'au carron des Grands et des Petits Champs?

— C'est mon chemin, répondit-il.

Et pour faire preuve de galanterie, il administra sur les fesses de Colette une vigoureuse tape dont la fille ne parut apprécier qu'en raison des circonstances, la flatteuse attention.

IV

Aux approches de novembre, des pluies très abondantes s'abattirent sur la ville tandis que le bourreau secondé par ses aides se livrait — en présence du Procureur-Syndic — aux gentillesses de son état. Enchaînés aux piliers de la chambre des aveux, les compagnons, qui attendaient leur tour de comparaître, assistaient eux aussi aux diverses phases de la question.

— Ne me géhennez plus, j'ai mal! hurlait Colin Lomme, l'hôtelier, tandis qu'on le hissait à la poulie avec des contrepoids énormes attachés aux chevilles.

Tout son corps s'allongea, craqua et s'étira sans que Jean Rabustel en montrât quelque étonnement.

— Que dois-je dire? supplia tout à coup le malheureux. Que désirez-vous que je dise?

Sur un signe du Procureur, les aides cessèrent de manœuvrer le treuil dont les cordes liées aux poignets du patient le soulevaient de terre.

— Tu le sais, répondit Rabustel d'un air froid.

Suspendu dans le vide et la tête rétractée entre les épaules, Colin Lomme eut un râle.

— Les compagnons logeaient en ton hôtel. C'est bien exact? Quels compagnons?

— Tartas, Godeau, Bonneval, Raymonnet.

— A la bonne heure! Et encore?

— Qui?

— Denysot Leclerc, par exemple?

Lomme agita la tête négativement, puis ses forces l'abandonnèrent; il s'évanouit.

— Nous entendrons Godeau, fit alors Rabustel, tandis qu'on détachait Colin.

Godeau se présenta.

— Pourquoi t'a-t-on coupé l'oreille?

— Pour vol.

— Tu appartiens à la Coquille?

— Non, répondit Godeau sans se troubler. Plusieurs que j'allais voir chez Lomme jouaient aux dés et aux marelles et comme ils payaient bien, alors que tant d'autres ne payent pas ou mal, je leur prenais l'argent.

— Entre voleurs pourtant c'est un vieux pacte, dit Rabustel, de ne pas se trahir.

— Je ne suis plus voleur, riposta fièrement Godeau. Et il montra sa cicatrice. Cette oreille coupée m'y a contraint.

— Néanmoins, comme tu viens de le dire, insinua le Procureur, tu leur prenais l'argent.

— Ils m'eussent pris le mien. Jouer n'est pas voler. C'est à la chance.

— Admettons. Mais dis-moi, poursuivit Rabustel. Au cours de ces parties de dés et de marelles interdites par les ordonnances, n'as-tu point rencontré Denysot? Un grand garçon toujours mis avec soin. Il ne regardait pas à la dépense. Tu vois bien qui je veux dire, Denysot qui avait pour maîtresse une fille commune de l'*Écu de France?*

Godeau fit mine de réfléchir. Tout à coup, sur un simple clignement d'œil du Procureur, Bellistet s'empara de lui et le poussa vers la poulie.

— Par les Saints Évangiles! se récria l'homme à l'oreille coupée, j'ignore qui peut être le compagnon dont vous parlez, Messire. A quoi bon me lier? reprocha-t-il ensuite aux aides. Si j'avoue le contraire de ce que je viens de dire, mon témoignage n'a plus de sens.

— Il nous suffit, trancha Rabustel en compulsant plusieurs pièces d'un dossier étalées sur la table. Et il attendit que Godeau se sentît arraché du sol pour lui reposer sa question.

— En veux-tu davantage?

Le supplicié conserva le silence : on le hissa plus haut.

— Je ne l'ai oncques vu! balbutia-t-il d'une voix rauque. Ni chez Lomme ni ailleurs!

Son ancienne cicatrice s'empourpra : du sang lui sortit par la bouche et, durant un instant, Rabustel le nez plongé dans ses papiers, eut l'air de ne plus s'occuper de rien.

— Alors? demanda-t-il soudain. Tu n'aurais rencontré nulle part Denysot? Prends ton temps. C'est très grave.

Godeau ferma les yeux. Son visage se contracta.

— Bah! fit son tourmenteur. Nous ne sommes point pressés. Moi, du moins. Seulement, pourquoi nier quand j'ai là, sous les yeux, la déposition d'un marchand de la ville qui t'a rencontré, le huit septembre de l'an dernier, en compagnie de Denysot?

— C'est faux, balbutia Godeau.

— Voyons! Tu as même essayé avec ce Denysot Leclerc, de l'attirer dans une taverne pour y jouer aux cartes. La déposition est signée. Sais-tu lire? poursuivit Rabustel en montrant le papier.

Godeau poussa un hurlement.

— Non! non!... non! dit-il ensuite sur le point de perdre connaissance. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas...

— Eh bien, descendez-le! signifia Rabustel au bourreau. Mais tenez le prêt pour la prochaine séance. Nous devons en avoir raison. Ce Godeau en sait plus qu'aucun sur Leclerc.

Et tandis que les aides obéissaient à l'ordre, les douze coups de midi frappés par Jaquemart sur le timbre de la grosse horloge Notre-Dame, rappelèrent au Procureur qu'il était l'heure du déjeuner.

***

Durant ce temps, par la lucarne de la chambre de Colette, ce même Denysot regardait en silence tomber la pluie. C'était un garçon d'une trentaine d'années, très brun, très vigoureux et de plaisant abord qui, sous ces apparences, était craint de tous et de toutes. Colette en savait quelque chose : il l'avait une fois mordue si bestialement à l'épaule qu'un morceau de chair était resté entre ses dents. Etait-ce par peur qu'il se comportât envers elle d'aussi galante façon que Jacotte l'avait accueilli sous son toit? Ou pensait-elle pouvoir l'échanger quelque jour contre son gros époux si, par inadvertance, Rabustel ne respectait pas l'engagement de le sauver? Denysot qui prévoyait tout, était trop avisé pour s'être mis dans la gueule du loup : il avait révélé à Jacotte que la cave de l'*Écu de France* contenait en un coin qu'il pouvait désigner, divers outils dont il s'était servi avec Jacot, pour fabriquer de faux écus.

— Mais tu dois les ôter de là! avait répondu la tenancière.

— J'y aviserai dès que l'instant sera propice, s'était borné à répondre Denysot. Pas plus que toi, je n'aurais intérêt à m'y prendre trop vite. Tout dépend de nous seuls. Le temps viendra.

En attendant, la menace que constituait la présence dans sa propre maison d'une trousse de faux-monnayeur, empêcherait Jacotte de le dénoncer si l'idée lui en venait. Qui pouvait se douter que le jeune garçon se cachait à Dijon, tandis qu'on questionnait ses anciens compagnons? Ce n'était point à coup sûr, Rabustel.

Godeau dont il avait repris l'interrogatoire, s'obstinait à nier. On l'avait vu, avec Denysot, proposer de fausses chaînes d'or — ces fameuses « tirasses » comme ils disaient — à de bonnes gens les jours de foire puis leur rafler tout leur argent aux dés. Le Magistrat pouvait prouver — pièces à l'appui — que les deux compères erraient souvent de compagnie par les rues de la ville à la recherche d'un mauvais coup. L'homme à l'oreille coupée jurait, sur cette oreille, qu'il était victime d'une fâcheuse ressemblance avec quelque larron. Pas une fois tandis qu'on le hissait à la poulie, il n'avait avoué que Denysot et lui formassent équipe. Plusieurs syncopes dont les valets de geôle le tiraient à grand renfort de seaux d'eau froide, ne l'avaient encore décidé à reconnaître ses fautes. Il avait beau, dès qu'on le ranimait, voir Bellistet se préparer à une nouvelle torture, il se laissait porter, lier, battre, suspendre sans avouer quoi que ce fût. Vers trois heures de l'après-midi, on le jeta pour mort dans un coin de la salle où Rabustel alla se rendre compte de son état.

Godeau qu'il réveilla du pied ouvrit un œil et gémit :

— Est-ce là votre justice?

— Oui, répondit le Procureur. Et ne crois pas être quitte envers elle pour si peu. Je te ferai, si tu t'obstines, couper ton autre oreille, arracher les ongles, la langue. Pourquoi me défier?

— Pour mon bon droit.

Rabustel se drapant dans les plis verts et noirs de sa robe était retourné à sa table. Il appela, dans l'ordre où les prévenus étaient inscrits :

— Jehan Colin, dit Johannès!

— Qu'y a-t-il? fit celui-ci d'un air abasourdi.

La poigne du bourreau s'abattit sur sa nuque.

— Mais de quoi suis-je coupable? protesta l'ancien religieux. J'ignorais la provenance et la nature des postulats qu'on me reproche d'avoir écoulés, rue du Bourg. Si les marchands s'y sont trompés, comment ne pouvais-je pas me tromper pareillement?

— Tu l'ignorais? dit Rabustel. C'est bon : nous l'allons voir.

Sur son ordre on traîna le patient sous la poulie : les aides lui attachèrent les contrepoids aux pieds avant de dérouler la corde qu'ils nouèrent sur sa poitrine.

— Ce Johannès, rapportait le soir même le Rouquin à Jacotte, il a fait mieux que jaser. Il a juré que les postulats lui avaient été remis par Jacot. C'est un porc! Rabustel, heureusement, n'en a pas cru un traître mot, mais ses déclarations — surtout en ce qui concerne Leclerc — ont été retenues. Il paraît, d'après lui, que Denysot Leclerc fondait, avec l'aide de Jacot, des florins en une cave de la rue Chapelotte où, d'ailleurs, on n'a rien trouvé.

— Que vient donc faire, dans cette histoire, mon gros Jacot? s'alarma son épouse. Cela ne lui ressemble en rien. Il serait mort de peur.

— Voyons! dit le sergent. Cet ancien cordelier du diable nous mettrait tous en cause s'il pensait que cela puisse le tirer d'affaire.

— Et Denysot? s'enquit Jacotte.

Le Rouquin eut un geste vague et répondit comme à regret :

— Nul ne sait où il est. Pour les uns aux carrières des Ducs, pour les autres en un hôtel de Châtillon-sur-Seine ou peut-être encore, ici, en ville. Bien fin qui pourrait le dire! Tout cependant dépend d'une imprudence de sa part... et il est homme à la commettre.

Colette plaça son mot.

— Si vous ne comptez pour l'avoir que sur cette imprudence, dit-elle, vous n'êtes pas au bout de vos peines.

— Oui et non, fit alors remarquer le Rouquin. Et il parut surpris du ton qu'avait eu la fille pour parler de Leclerc. Nous possédons son signalement aux *Singes* et l'ordre nous a été donné de nous saisir de lui en n'importe quel lieu. Une bourse de vingt florins a même été promise et fournie par la ville.

— Des vrais? C'est bien le moins, n'est-ce pas? dit Jacotte avec un petit rire.

Elle n'aimait guère qu'on parlât de Denysot en sa présence, car elle était superstitieuse et croyait qu'à force d'évoquer l'existence d'un être, on l'obligeait à se manifester. Qu'aurait-elle dit si, de la chambre où se tenait Leclerc, la chute d'un siège ou le martèlement de sa jambe de bois eût attiré l'attention du Rouquin? En effet Denysot s'astreignait chaque soir à marcher avec son pilon. Il attendait, bien sûr, le départ du sergent pour accomplir cet exercice mais il fallait toujours plus ou moins redouter avec ce garçon-là, qu'une lubie soudain lui traversât l'esprit. Sa force, la violence de ses impulsions, son courage et la confiance qu'il ne cessait d'avoir dans son étoile, lui faisaient trop souvent mépriser le danger.

— Allons, bonne nuit! dit enfin le sergent que l'observation de Colette et l'accès de rire de Jacotte avaient déconcerté. Dormez bien. Et pensez à la bourse; vingt florins, c'est une somme.

Colette qu'il autorisait, depuis une quinzaine, à coucher à l'*Écu* pour tenir compagnie à Jacotte, débarrassa la table à laquelle ils avaient bu puis elle se dirigea pensive vers l'escalier du fond.

Denysot l'attendait dans sa chambre.

— Johannès, lui apprit aussitôt Colette, a indiqué la cave de la rue Chapelotte.

Jacotte confirma la nouvelle.

— Bah! fit Leclerc.

— N'y as-tu rien laissé qui puisse te nuire? questionna l'épouse de Jacot.

— Non. Rien. Je pensais simplement y déposer divers objets qui se trouvent ailleurs.

— Quels objets? dit Colette.

— Je sais, coupa Jacotte. Après?

— Tête Dieu! grogna Denysot. Il serait bon que je découvre un autre lieu. J'irai donc cette nuit.

— Laisse d'abord que les dires de Johannès aient cessé de les exciter, fit observer avec raison Colette. Tous tant qu'ils sont aux *Singes*, ne pensent qu'à toucher la bourse qu'on leur a promise. Attends donc, plusieurs jours, qu'ils se calment.

Denysot se passa la main sur le visage.

— Et s'ils découvrent que je t'abrite? soupira craintivement Jacotte.

— Ils ne sont pas de taille, s'esclaffa Denysot que cette perspective ne semblait point troubler. Et désignant sous sa tunique une lame qu'il y dissimulait : Qui me cherche me trouve. D'ailleurs, vous entendez? Il pleut à verse. Le temps m'est favorable.

Les deux femmes anxieuses l'escortèrent jusqu'à la rue où, tranquillement il se couvrit de son manteau puis s'enfonça et disparut dans les ténèbres.

— Dieu fasse qu'il n'ait pas à le regretter! soupira Colette.

Jacotte mit le verrou.

— Nous risquons autant que lui! grommela-t-elle. S'il se fait prendre, nous sommes perdues.

Remontées à l'étage, toutes deux se préparaient à regagner leurs chambres quand plusieurs coups frappés précipitamment à la porte de la rue, les emplirent d'épouvante.

Colette prit aussitôt sur elle de dissimuler dans un coffre à balais la béquille et le pilon de Denysot, tout en criant : « Voilà! voilà! » chaque fois que de nouveaux coups se faisaient entendre.

Jacotte avait ouvert une lucarne et penchée sur le noir, tentait de se rendre compte qui pouvaient être, en pleine nuit, ces visiteurs inattendus.

— Carogne! cria l'un d'eux en levant sa lanterne à hauteur du visage. C'est moi, Michel!

— Colette descend, répondit sans émoi Jacotte. Laisse-lui le temps. Colette! appela-t-elle.

— Oui, fit Colette.

Elle tira le verrou, introduisit une clef énorme dans la serrure, la fit tourner. Les gongs grincèrent. Trois hommes d'armes précédés du Rouquin se ruèrent dans la salle.

— Seigneur Dieu, qui vous presse?

— La pluie! gronda Michel. Nous sommes trempés.

— C'est qu'il est tard!

— Tant pis! Nous avons devoir de nous assurer que personne, à part Jacotte et toi, ne se cache céans.

Jacotte qui s'était avancée vers eux, leur désigna les marches de l'escalier et s'effaça pour les laisser passer.

— Qui pensez-vous saisir ? s'informa-t-elle.

— Qui nous savons.

— Vous pouvez fouiller chaque chambre à votre aise, dit la tenancière. Voyez, regardez sous les lits, vérifiez le contenu des arches, montez jusqu'au grenier, sur les toits.

La perquisition commença. Pièce par pièce en tous recoins, derrière les portes, les rideaux, Michel et deux de ses hommes se livrèrent méthodiquement aux recherches dont ils étaient chargés. Cela leur prit plus d'une heure sans procurer de résultat.

— On nous aura mal renseignés, grogna le Rouquin. Mais qu'y puis-je ? Maître Jehan Rabustel a, lui-même, exigé que nous lui ramenions quiconque se trouverait ici. L'ordre vient de haut. Je n'ai pas à le discuter.

Le troisième homme qui avait exploré la cuisine en sortit, goguenard, avec une tranche de lard et un morceau de pain.

— N'as-tu pas soif, non plus ? lui demanda Jacotte pour masquer son dépit.

— Si fait. Toujours !

Elle indiqua la porte de la cave.

— Tire au tonneau de droite, dit-elle : c'est du Beaune !

Le bougre n'attendit point qu'on l'invitât une seconde fois. Jacotte lui tendit un gobelet.

— Bernard ! s'informa d'une des chambres le Rouquin. Où es-tu ?

— Il est en bas en train de boire, lui apprit de sa voix la plus suave Jacotte qui savait à quoi s'en tenir sur les intentions du sergent.

— Et qu'a-t-il découvert ?

— Du bon !

Le Rouquin fit signe à ses hommes qui fourrageaient à l'intérieur d'une dernière arche et, tous les trois, du même pas, se dirigèrent vers la cuisine.

— Colette va vous porter du vin, dit Jacotte qui les aurait avec délices vus s'étouffer. Ne partez point sans en vider un pot.

— J'y vais ! s'empressa de répondre la fille.

Elle courut à la cave et en remonta serrée de près par Bernard qui tentait de la lutiner.

— Lâche-moi, glouton ! Je dois servir tes camarades ! riposta-t-elle pour que le Rouquin intervînt.

— Bernard ! cria celui-ci, furieux sans y paraître de ne pas avoir accompli sa mission, comme il l'aurait souhaité. Entends-tu ?

Le sergent pensait à la bourse offerte par la ville à qui s'emparerait de Denysot.

— En route ! ordonna-t-il.

Un dernier gobelet suivi d'un bruyant clappement de langue à l'adresse de Jacotte afin de la remercier. Et tous les quatre franchirent la porte qui se referma derrière eux. La pluie tombait toujours. Dans la nuit,

le long du rempart, Jacotte, par le judas, les regarda lentement s'éloigner.

— Que le feu d'enfer vous réduise en cendres, dit-elle entre les dents.

Colette lui fit alors observer :

— Denysot, heureusement, ne s'est pas présenté pendant qu'ils étaient là!

— Et lui aussi! que le même feu le brûle! gronda Jacotte. J'en serais au moins délivrée.

***

Or la nuit s'acheva sans que Denysot reparût. S'était-il laissé prendre ou avait-il jugé plus sage de s'enfuir de Dijon? Colette ne savait que penser. La présence de ce garçon lui avait, en partie, fait oublier Turgis. Soudain des scrupules l'assaillirent à l'idée que ce même Turgis pouvait être en prison par sa faute alors qu'elle tremblait pour son premier amant. C'était lui qui l'avait, en septembre de l'année précédente, obligée à quitter Paris où déjà une certaine affaire de fausse-monnaie l'avait mis dans l'obligation de changer d'air. Colette était alors éprise de Denysot mais, à peine arrivée en lieu sûr, il l'avait présentée à Jacot-de-la-Mer et contrainte à reprendre chez lui le métier de ribaude qu'elle avait exercé jusqu'ici dans la ville du roi Charles, en un bourdeau de la rue des Nonnains d'Hyères. Par la suite, Denysot ne s'était plus soucié d'elle que pour réclamer de l'argent. Puis Colette avait fait un soir, la connaissance de Turgis qui, étant de Paris, lui aussi, la venait voir pour évoquer le cabaret de *la Pomme de Pin* où, tout jeune, il avait aidé son père à servir des ivrognes. Comme Denysot, pourtant, Turgis se trouvait être « orfèvre » et Colette s'y était résignée car elle savait quel sens il fallait attribuer à ce terme en langage parisien. Ni l'un ni l'autre de ses amants ne faisaient devant elle allusion aux risques de la profession mais la fille en savait plus long qu'ils ne le supposaient sur la façon de transformer un vase d'argent en gros blancs d'une valeur de douze deniers pièce. Le cissoire, par exemple, ainsi que l'enclumeau, le marteau, le soufflet découverts à l'hôtel de Turgis, Colette n'ignorait pas à quel usage le jeune garçon les employait : le cissoire servait à découper des rondelles dans les flancs d'un ciboire puis celles-ci dûment chauffées et rendues malléables, recevaient l'empreinte des coins que l'orfèvre leur imprimait à petits coups de son marteau. Le malheur, cependant, voulait que ces coins reproduisissent l'effigie du roi Charles ou celle du très puissant et redouté duc de Bourgogne et qu'en raison du droit divin que ces hauts personnages exerçaient sur leurs sujets, on déclarât sacrilège tout acte qui, d'aucune façon, leur pouvait porter préjudice.

Ce n'était pas la première fois que la pensionnaire de Jacot aurait vu de faux monnayeurs exécutés en place publique, et le souvenir qu'elle en conservait, l'emplissait d'une telle horreur qu'il lui était impossible de ne point prendre parti pour les suppliciés. Le bourreau leur liait les

bras le long du corps. Il entravait ensuite les jambes à l'aide de la même corde puis les faisant avancer, par petits sauts grotesques s'ils n'avaient été odieux, les soulevait sur son épaule afin de les précipiter tout vifs et hurlant de terreur dans la cuve. Colette avait connu, rue des Nonnains, un homme qui avait assisté, place de Grève, à ce spectacle. Il en tremblait encore d'effroi. En effet, un des patients qu'on avait dû mal ficeler était remonté à la surface de l'huile où le bourreau, s'armant d'une barre de fer, l'avait aussitôt replongé. Des femmes priaient, se trouvaient mal. Les hommes détournaient la tête. Aucun pourtant n'aurait cédé sa place sous quelque prétexte que ce fût. Ils regardaient les aides traîner les condamnés sur le plateau qu'occupait le bourreau ainsi qu'un charlatan sur des tréteaux de foire. Puis les destins s'accomplissaient. Vêtu de rouge, l'exécuteur des hautes œuvres s'y employait avec toute la vigueur et la cruauté désirables. Ni les cris, les supplications, les injures que proféraient ses victimes, ni la résistance qu'elles lui opposaient parfois, dans une lutte vaine, n'avaient raison de lui. On contait bien qu'à Langres un carnassier, par trop ignoble, avait eu la tête tranchée à la place d'une femme qu'il avait engrossée dans son cachot ; mais c'était par manière de consolation qu'on colportait cette fable. Et Colette repoussait toute idée de consolation.

— As-tu fini de pleurer ? lui cria de sa chambre Jacotte qu'elle empêchait de dormir.

Colette se leva, poussa les contrevents. Il ne faisait point encore jour ; la cloche « Marguerite » se mit à battre à Notre-Dame. Dans l'encadrement de la fenêtre, la masse obscure du rempart se confondait avec la nuit. Pour ne plus penser à personne, la fille descendit au bûcher, prépara le feu de la cuisine puis revint dans la cour puiser de l'eau et remonta machinalement mettre sa chambre en ordre. L'absence de Denysot l'accablait. Pourtant il était naturel que n'ayant pas cru bon de regagner de nuit *l'Écu de France*, il évitât de s'y présenter de jour.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenue qu'il ne rentrerait pas ? demandait-elle un peu plus tard à la patronne.

— Peut-être n'a-t-il pas pu, rétorqua cette dernière. C'est égal, il pourra se vanter de t'avoir procuré plus de tourment que de plaisir. Voilà les hommes ! Ils ne pensent qu'à eux. Et s'il est pris, ajouta-t-elle, on nous prendra. Tu verras alors ce que valent les gaffres ; Michel tout le premier.

— Il ne s'est point gêné, cette nuit, pour nous l'apprendre.

— Comme les autres, fit Jacotte. Une ordure !

— Je préfère les autres, dit Colette en s'essuyant les yeux.

Malheureusement, ces « autres » ne fréquentaient plus la maison. Rabustel en avait coffré le plus grand nombre. Quant à ceux qui s'étaient tirés indemnes de l'aventure, ils auraient accompli trois fois le tour des Grands Champs plutôt que de courir le risque d'y être rencontrés. Ni Tartas toujours galant envers les dames, ni Turgis n'avaient donné de

leurs nouvelles. Et, comble de disgrâce, Denysot dont l'absence était grosse de menaces, se terrait on ne savait où.

— Attends jusqu'à ce soir, conclut Jacotte. S'il ne revient pas, nous aviserons alors de la conduite à tenir. Lui-même y veillera. Tout imprudent qu'il soit, il est de bon conseil.

— Je sais, oui, dit Colette. Mais il y a cette maudite bourse de cinquante florins et j'ai peur.

— Quoi? C'est de lui plutôt qu'on aurait peur.

Et comme sa pensionnaire ne semblait pas autrement rassurée :

— Raisonne-toi, fit-elle. Michel nous renseignera. Je connais la manière. Le vin lui plaît, je ne le lui marchanderai pas.

— Ce Michel, dit Colette avec une soudaine révolte, je le hais!

— C'est lui faire trop d'honneur. Ce qu'il cherche uniquement, c'est boire et s'envoyer mes femmes gratis.

— Ça, reconnut amèrement la fille qui avait dû plusieurs fois se soumettre au désir du Rouquin, il s'y connaît.

Entre Hutin, qui la payait et Michel qui ne la payait pas, Colette n'aurait su dire lequel des deux lui inspirait le plus de répugnance. L'un et l'autre lui étaient odieux. Aussi lorsque le chaussetier vint la demander dans le courant de l'après-midi, elle le reçut de telle façon qu'il en parut mortifié.

— Comment, fit-il, de quoi t'ai-je fait tort?

— De rien, répondit-elle.

Il tira d'une poche où il l'avait nouée dans son mouchoir, une petite bague en or et, galamment, la lui passa au doigt.

— D'où la tiens-tu? s'enquit la fille.

Hutin la regarda sans comprendre.

— Mais, dit-il, d'un marchand.

— Méfie-toi. Que cette bague soit fausse ou qu'elle ait été dérobée, ils t'arrêteront.

En même temps elle riait et le pauvre homme ne savait quelle contenance choisir quand Jacotte s'approcha de leur table.

— Voyez-moi quel présent! fit Colette.

— Oui, dit Jacotte.

Elle prit la bague, l'examina, la soupesa puis sans un mot la rendit à sa pensionnaire.

— Eh quoi! s'exclama le chaussetier. Elle ne serait pas bonne?

— Si, bien sûr, elle est bonne, dit Colette. Seulement avec toutes ces histoires de fausse monnaie et de « tirasses » dont il est question à la Tournote, mieux vaut se renseigner.

Un homme qui ne venait que pour la troisième fois, peut-être, à *l'Écu de France* et s'y abîmait d'un air sournois dans la contemplation des femmes, alla s'asseoir à une table et commanda du vin.

— N'invites-tu pas une des fillettes? lui proposa Jacotte.

Il refusa d'un grognement. Sous l'apparence et la mine cafarde d'un

religieux qui se serait trompé d'adresse, on devinait qu'il avait l'habitude des femmes et des bourdeaux. Sa façon d'éconduire la patronne venait de le prouver. Il était, en dépit de la saison, chaussé de sandales de cuir qui laissaient voir ses doigts de pieds. Une corde lui serrait la taille et sa casaque déteinte qui, vraisemblablement avait été coupée dans une robe de bure, ne conservait de son ancienne couleur qu'un pisseux reflet roux.

— C'est un denier, lui dit Jacotte en apportant à boire.

L'inconnu qui serrait plusieurs pièces dans le creux de la main, en fit tomber une sur la table.

— Et combien pour la chambre? s'informa-t-il.

— Trois, dit la tenancière. Tu montes?

— Quand celle-ci sera libre, répondit le curieux personnage en désignant Colette.

Colette l'entendit et sourit puis, entraînant le chaussetier, elle s'achemina vers l'escalier. Dans la chambre, Hutin qui avait également entendu leur voisin de table, se ravisa.

— Si la bague ne te plaît pas, dit-il, autant la rendre.

— Non, répliqua la fille. Tu me l'as donnée. Je la garde.

Le chaussetier ferma la porte à la clavure.

— Ne crois pas ça, fit-il. Soudain ne se maîtrisant plus, il se jeta sur Colette.

— Rends-moi mon bien! hurlait-il. Sinon, j'irai quérir un sergent et nous verrons...

La fille dont il tordait le poignet pour l'obliger à restituer la bague qu'elle voulait conserver, se contracta et poussa les hauts cris.

— Colette! s'informa tout à coup Jacotte qui avait gravi les degrés quatre à quatre, que se passe-t-il? Allons, ouvre!

Elle frappa plusieurs coups à la porte.

— C'est à cause de la bague! finit par répondre la fille. Il me l'a baillée tout à l'heure et le voilà qui maintenant la veut reprendre. Nenni! Elle est à moi.

La porte s'ouvrit.

— L'as-tu donnée ou non, cette bague? s'enquit sévèrement Jacotte.

— Oui, dit le chaussetier.

Colette qui avait poussé le battant et le maintenait entrouvert, haussa dédaigneusement les épaules.

— Mieux eût valu pour moi n'avoir jamais l'idée de faire un tel cadeau, gémit le chaussetier. Je sais pourtant qui me l'a vendue. J'en ai fait l'achat dernièrement à une sorte de béquillard muni d'une jambe de bois.

Les deux femmes échangèrent un regard puis Colette, retirant l'anneau, le lança violemment par terre.

— Tu me rendras aussi les trois deniers de la chambre, dit le chaussetier qui avait ramassé la bague sur le plancher.

Jacotte lui fit descendre les marches plus vite qu'elle-même ne venait de les gravir et, le guidant jusqu'à la sortie, le projeta d'une bourrade au dehors.

— Hé! là! dit l'homme qui avait tout à l'heure refusé d'inviter une fillette.

— Colette! cria Jacotte. Descends pas! Quelqu'un monte!

L'inconnu, rapidement, escalada les degrés.

— C'est donc toi! dit la fille encore toute frémissante à l'idée que le chaussetier avait failli la mener plus loin que ne le valait son présent. Qui es-tu?

Au lieu de répondre l'homme referma la porte.

— Trois deniers pour la chambre, jugea prudent de lui bien faire entendre Colette. Et trois deniers pour moi : c'est le prix.

L'homme puisa dans une bourse qu'il portait sous sa casaque les piécettes qu'on lui demandait et les jeta sur le lit où Colette les prit et les fit disparaître à l'intérieur d'un coffre. Puis, comme elle se préparait à retirer sa robe :

— Reste comme tu es, dit l'inconnu.

Le soir tombait. Par la fenêtre donnant sur le rempart, la dentelure des créneaux se détachait sur un ciel bas où des vols d'oiseaux noirs tournoyaient.

— N'allume pas! dit-il encore d'une voix brève.

Colette savait qu'il la saisirait entre ses bras, la soulèverait, la porterait sur le lit, puis s'étendrait auprès d'elle, délacerait son corsage et la caresserait longuement de ses mains brûlantes. Elle savait également qu'en le laissant faire aussi longtemps qu'il le voudrait, elle pourrait ensuite lui soutirer quelques deniers de plus.

Au-dessus du rempart, les corneilles tournoyaient dans la clarté crépusculaire et Colette, les suivant des yeux, se sentait peu à peu gagnée par un vertige dont elle connaissait trop la cause pour ne point s'y abandonner.

— Qui es-tu? dit-elle brusquement.

L'homme hésita puis il finit par dire :

— Personne!

Et l'expression de son visage se crispa davantage.

— Comment, personne? C'est pas un nom.

— Je n'en ai pas, expliqua-t-il. Tout jeune, on m'appelait comme ça... Personne... ce qui signifiait, sans doute : fils de personne...

Il hocha tristement la tête.

— Seulement si tu veux le savoir, reprit-il après s'être consulté, moi, je me suis donné un nom... un nom à moi : Pétrus.

— Alors, viens, dit Colette.

Rabattu par une saute de vent le volet de la fenêtre grinça :

— On n'y voit plus! constata fiévreusement dans l'ombre une voix qu'elle ne connaissait pas.

— Non, rien... Plus rien!... dit-elle.

V

— Je suis venu par le Morimont, dit Pétrus, le lendemain. Les charpentiers n'y chôment pas.

— Ni le bourreau, fit observer Colette. Si ce que l'on raconte est vrai, il n'épargnerait ni son temps ni sa peine.

Pétrus eut un sourire.

— Tu peux t'en rapporter à lui, dit-il. Bellistet connaît son état.

— C'est un monstre. Je l'ai vu rompre des compagnons comme s'il y prenait son plaisir.

— N'en doute pas, il le prend.

La fille poussa la porte de sa chambre et tandis que d'en bas Jacotte criait : « Sois pas longue! J'ai trois clients pour toi! » l'homme aux sandales de cuir tirait de sa poche un mystérieux paquet de la grosseur du poing et le dissimulait sous le lit.

Du sommet du rempart, l'homme de guet dont le regard plongeait à l'intérieur de *l'Écu de France*, fit de son avant-bras un geste qu'il souligna d'une mimique de dégoût...

— Il aimerait mieux être ici, au chaud, que dehors à la pluie, dit Colette.

— Les souffrances ne déplaisent pas à tout le monde, dit Pétrus. Les supplices non plus. Sais-tu que sous les gibets, croît une plante dont le pouvoir est merveilleux. N'en as-tu jamais ouï parler?

Colette qu'il saisit par la taille et guida vers le lit, se trouva, tout à coup, privée de volonté. Elle s'était pourtant promis d'exiger le même prix que la veille mais un trouble s'était emparé de ses sens et elle en éprouvait tant de satisfaction qu'elle attira Pétrus sur son lit.

— Est-ce là, cette plante? demanda peu après Colette en riant d'aise.

Une sorte de jubilation, qu'elle n'avait encore éprouvé de sa vie, l'emplissait de béatitude.

— Ne pense qu'à ton plaisir, dit Pétrus, bouche contre oreille et ne t'y dérobe pas!

— Colette! criait Jacotte. On te demande. Presse-toi!

Il y avait près d'une heure que la patronne lui avait adressé cet avertissement mais Colette n'en tenait aucun compte.

— Eh! bien, Colette! cria Jacotte.

Pétrus s'était dégagé. La fille le vit se pencher sous le lit et en ramener le paquet qu'il y avait, à son insu, placé. Un linge souillé de taches brunes l'entourait. Pétrus déplia le linge avec la précaution qu'on aurait apportée à dépouiller une relique de ses bandelettes.

— N'y touche pas surtout! murmura-t-il d'une voix chargée d'appréhension. La plante que je vais te montrer, pourrait t'être contraire, si tu ne la respectes pas.

Il la plaça sur les draps et attendit l'effet qu'elle allait provoquer.

— Je l'ai moi-même tirée de terre au Morimont, expliqua-t-il. Tu vois? Le linge qui la couvre est, selon la coutume, taillé dans un suaire.

— Ote-moi cette horreur du lit! dit Colette.

— Regarde mieux, insista l'homme. Elle avait quand je l'ai trouvée, la forme d'un petit corps humain et j'ai dû la nourrir de sang pour qu'elle se développe.

— Non. J'ai peur! Enlève-la! supplia Colette.

— Ne crains rien. Elle ne te fera aucun mal. Vois plutôt comme elle rit!

— Elle ne rit pas. C'est le diable!

— Et après?

Horrifiée par la présence de cette plante, Colette la prit du bout des doigts et la jeta sur le plancher où tous deux l'entendirent se plaindre faiblement.

— Qu'as-tu fait! lamenta Pétrus en ramassant le petit corps. Je t'avais prévenue.

Colette loin de regretter son acte, répondit tranquillement :

— Une autre fois, je la lancerai pas la fenêtre!

— Mais tais-toi! dit Pétrus. Tu n'es pas folle? Elle saigne!

Et désignant, sur le parquet, une flaque rouge, il s'agenouilla pour l'effacer ; la flaque ne disparut pas.

— Mauvais présage! dit-il laconiquement.

***

Ce soir-là, vers trois heures, le bruit se répandit en ville que Turgis venait d'être arrêté non pas à Sens d'où il avait pu fuir, mais dans la région d'Auxerre et que déjà, le Procureur-Syndic l'avait fait réclamer comme relevant de sa juridiction. Michel confirma la nouvelle. Turgis devait être ramené sous escorte à Dijon et le procès qui, sans lui, menaçait de n'avoir aucun lustre, allait prendre l'ampleur que Rabustel s'était promis de lui donner. Or contre toute attente, loin d'éprouver un remords à l'idée que ce serait sa faute, si le faux-monnayeur subissait la torture, Colette ne pensait qu'à la flaque de sang qui souillait le plancher de sa chambre. Un sang noir.

— Mauvais présage! avait grogné Pétrus.

Il ne croyait pas si bien dire. D'autre part, comment expliquer qu'une racine pût ainsi se plaindre et saigner? Colette ne rêvait pas. Elle n'était pas le jouet d'une hallucination ; l'effroi mêlé de dégoût qu'elle avait ressenti, le lui prouvait. Et cette peur grandissait à mesure que la prédiction paraissait s'accomplir.

— Où donc es-tu? Colette! lui reprocha soudain Jacotte. Reviens à toi!

— Mais, dit Colette qui dut prendre sur elle de chasser ses pensées, je suis là ; j'écoute.

Elle mentait. Quoique présente à l'entretien de Jacotte et du sergent, ce n'était point avec eux qu'elle se trouvait, mais sous le gibet de Morimont.

Des racontars qu'elle avait entendus jadis rue des Nonnains au sujet de cette plante, lui rappelèrent que c'était à minuit, en se gardant d'avoir le vent de face, qu'il convenait de procéder à son extraction. Une vieille femme soupçonnée de sorcellerie et qu'on avait d'ailleurs enterrée vive en Grève, avait même précisé qu'elle avait dû décrire à l'aide d'une épée, trois cercles autour de la plante avant de l'arracher du sol, en se tournant vers le couchant. Sans qu'elle eût alors cru le moindre mot de ces effarantes confidences, Colette avait pourtant noté que la plante poussait un cri au moment de l'arrachement.

La vieille vendait des onguents qu'elle obtenait d'un mélange de graisse de pendu, de sang de chauve-souris, de cervelle de chat noir et d'une poudre tirée de la plante elle-même, après l'avoir soigneusement concassée et broyée. Selon ses dires, l'onguent ainsi confectionné pouvait servir à délivrer les possédés ou encore, en utilisant ses pouvoirs bénéfiques, à découvrir l'emplacement de trésors enfouis en certains lieux sous terre ou dans la masse des murs les plus épais.

— Voyons, reprit Jacotte en obligeant Colette à la regarder dans les yeux. Tu n'es pas responsable de l'arrestation de Turgis. On ne l'a pas pris à Sens, n'est-ce pas ? Mais à Auxerre.

— Et à Auxerre, poursuivit le sergent, il a failli nous échapper. Figure-toi qu'on avait perdu sa trace. C'est chez une fillette qu'on l'a eu : elle était de la police.

Colette baissa la tête affirmativement.

— Sans doute *à la Grosse Cuve ?* Je connais la maison, dit Jacotte. Tu parles d'une souricière !

— Mais bien sûr, approuva Michel qui pourtant n'osa pas ajouter : « Comme partout ! » et se croisa les bras d'un air plein d'importance.

Un silence équivoque fit suite à ces propos.

— Oui, dit alors Colette.

L'image de la vieille femme qui vendait des onguents lui revint à la mémoire. En même temps, le nom de la plante s'inscrivit en grosses lettres noires, funèbres, devant ses yeux.

— Je sais, murmura-t-elle tout bas. Je sais : la mandragore !

— Que dis-tu ? fit Jacotte.

— Non, rien, mais à présent pour moi, tout s'explique. Je suis punie.

Jacotte prise d'un subit attendrissement, la pressa contre sa poitrine et dit après l'avoir tenue un moment dans ses bras :

— Va, maintenant. Monte dans ta chambre et dors. Tâche de dormir. Je rangerai moi-même la salle et la cuisine. A demain !.

— Bonne nuit ! souhaita le Rouquin. Ou plutôt, je veux dire : aussi bonne que possible. Et ne t'en fais pas : c'est la vie !

***

— Mais dis-moi, s'informait tout aussitôt Jacotte après le départ de Colette, quand penses-tu que Turgis soit ramené d'Auxerre?

— Au plus tard, après-demain, répondit le sergent. L'ennui pour Rabustel serait qu'il fournisse la preuve de son état de clerc et se réclame de l'official de Sens. On a donc dû prévoir qu'il supporterait mal le voyage.

— J'entends bien, fit Jacotte. Tu veux dire qu'il arrivera ici aux trois quarts mort?

Michel eut un gros rire.

— Non pas! protesta-t-il. Voyons! Et il se versa un plein gobelet de vin. La route est longue et les fers un peu trop lourds peut-être; tout dépend de la façon dont il s'en accommodera. Turgis est jeune. Il n'ignore pas que Messire Rabustel se réserve le plaisir de le questionner. Par conséquent il tiendra jusqu'à l'épuisement de ses forces.

— Je le plains! dit Jacotte.

Le sergent vida son gobelet et s'essuya les lèvres.

— Pesonne n'obligeait Turgis à fondre de la fausse monnaie, insinua-t-il avec une hypocrite douceur. Il a joué, il a perdu.

— Évidemment.

— Faut qu'il paye, conclut le Rouquin.

Le surlendemain, à la tombée de la nuit, l'escorte qui ramenait l'amant de Colette, fit son entrée en ville par la porte Guillaume puis s'engagea dans la rue du même nom, obliqua sur la droite par la rue du Bourg, arriva finalement à la *Maison-aux-Singes* dont les prisons se trouvaient en retrait sur une cour. Le cavalier qui commandait l'escorte s'avança sous le porche et, tandis que le lourd vantail de bois hérissé de gros clous s'ouvrait, opéra demi-tour et barra le passage à la foule qui depuis le début de l'après-midi s'était massée aux abords même de la mairie et voulait assister à la prise de possession par Rabustel du prisonnier.

Celui-ci qu'on avait lié trop étroitement par les poignets et les chevilles semblait évanoui mais la souffrance qu'il ressentit au moment qu'on le souleva pour l'obliger à descendre de cheval, fut si atroce qu'il poussa un grand cri. Depuis près de trois jours qu'il était enferré et ligoté tout de son long sur sa monture, les cordes que l'on dénouait, l'une après l'autre, s'étaient si cruellement implantées dans ses chairs que le sang en gicla. Avant d'être écroué, le malheureux dut pourtant reconnaître qu'il se nommait bien Christophe Turgis, qu'il était né à Paris et qu'il s'était livré dans la ville de Dijon, à la fabrication de postulats et de florins.

Jacotte, par conséquent, ne s'était pas trompée quand elle avait dit au Rouquin que le jeune garçon serait aux trois quarts mort lorsqu'on le ramènerait. En effet les quelques gorgées d'eau qu'on lui fit absorber de force dans son cachot, ne parvinrent pas à le ranimer. Un des aides

du bourreau qui l'avait autrefois connu chez Perrenet, eut beau tenter de lui faire prendre un peu de soupe froide dont l'odeur aigre provoquait la nausée, Turgis ne cessa de se plaindre toute la nuit et il fallut qu'à l'aube on le portât auprès du feu des cuisines où, revenant à lui progressivement, il se prit à pleurer.

Un compagnon qu'on avait tourmenté la veille, se trouvait également étendu près des flammes mais ne présentait plus aucun signe de vie. Turgis ne le reconnut pas. Ce visage tuméfié dont les paupières semblaient avoir été fendues au fil d'une lame entre les chairs noirâtres et boursouflées, ne lui rappelait rien. L'homme n'avait qu'une oreille. Ses mains brûlées, n'avaient plus d'ongles et ses bras disloqués par la pratique trop prolongée de la poulie, gisaient autour de lui comme s'ils n'eussent point été les siens. Cependant à mesure que Turgis reprenait ses esprits, il crut comprendre que son voisin était Godeau et il l'appela d'une voix faible.

— Laisse-le en paix, dit alors un geôlier que ce spectacle n'étonnait plus. Il a droit qu'on le respecte.

— C'est sa faute, maugréa — la bouche pleine du pain qu'il était en train de mastiquer — le gardien de Godeau. Ça l'a bien avancé de tenir tête à Rabustel! Un nom, un simple nom ou deux peut-être, il se tirait d'affaire.

— Rabustel l'a mal pris.

— Oui, bien sûr. Je dis comme toi, acquiesça le geôlier, mais il faut faire la part des choses. Si tu crois qu'il n'y a pas de quoi perdre la tête quand un type s'obstine à nier.

— Évidemment, mais tu m'empêcheras pas de penser que Rabustel l'a mal pris. Ainsi quand il l'a menacé d'y ajuster les grésillons, l'autre s'est presque dégonflé. Je le sais. C'est moi qui les lui ai placés et allumés, les grésillons. Ses mains tremblaient entre les miennes. Aurait suffi que le vieux s'en aperçoive. C'était gagné. Trop tard! Pour un peu c'était moi qui prenais, sous prétexte que je n'allais pas assez vite.

Le geôlier avala son morceau de pain.

— On peut pourtant pas se faire gehenner pour eux autres, dit-il.

Turgis ferma les yeux pour ne plus voir le corps supplicié de Godeau, sur les dalles, mais il aurait surtout voulu ne plus entendre les réflexions qu'échangeaient les deux hommes.

Le jour naissait. Des bruits vagues résonnaient ça et là dans la prison.

— Tu es de service? demanda le geôlier.

— Non. C'est Lenoir qui prend ma suite.

— Un dur, Lenoir!

— Plutôt!

— Moi, maintenant, va falloir que je signale le décès et que je charge mon gars sur la charrette.

La porte des cuisines s'ouvrit et livra passage à une brute athlétique dont les énormes poings eussent assommé un bœuf.

— Vas-y doucement, il tient pas debout! lui apprit le sergent qu'il venait remplacer. C'est Turgis, l'homme à Colette de *l'Écu de France*.

— Connais pas!

Turgis ouvrit les yeux.

— Allez, ouste! ordonna Lenoir en décochant un premier coup de pied dans les tibias du jeune garçon. Tu les écouterais tous, tant qu'ils sont, ils pourraient point se mouvoir. Et tu vas voir qu'ils peuvent.

— Mais non, c'est impossible! gémit le malheureux.

Ses jambes s'étaient remises à saigner.

— Fais gaffe, dit le sergent. J'ai la consigne de pas trop l'esquinter. Ordre de Rabustel.

— Et lui donc, il s'gêne? répliqua Lenoir qui désigna Godeau. T'as qu'à voir son travail.

Néanmoins, pour ne point attirer sur lui les foudres du Procureur, il fit mine d'aider Turgis à se lever mais celui-ci n'était, visiblement, pas en état de se tenir debout et, malgré les efforts de la brute, il retomba sur les dalles avec un hurlement.

— C'est bon, je vas te porter. Minute! maugréa Lenoir en l'empoignant à bras le corps. Mais ne gueule plus, tête Dieu! Gueule plus! Ou j'te vas faire crier, cette fois, pour quelque chose.

***

Quand il revint à lui, très tard, dans la cellule où on l'avait traîné, Turgis ne parvint qu'avec peine à reconstituer la longue suite d'horreurs par lesquelles il avait passé. Il faisait froid. A l'intérieur de la prison, un silence de mort régnait. Turgis en était oppressé mais en même temps il lui semblait entendre comme un bruit de sanglots dont il n'arrivait pas à déceler la provenance. Quelqu'un, à cet instant, frappa plusieurs coups à sa porte et la voix du geôlier de ronde lui enjoignit brutalement de se taire.

— Mon Dieu, fit-il dans un accès de désespoir, c'était moi!

Les fers qu'on lui avait laissés s'étaient comme incrustés dans ses chairs tuméfiées et le déchiraient abominablement. Quelque position qu'il essayât de prendre pour atténuer ses souffrances, celles-ci n'en étaient que plus aiguës et plus cruelles. Il se souvint, soudain, que Rabustel ne s'était nullement opposé à ce qu'il fît appel, en qualité de clerc, au Tribunal ecclésiastique.

— La justice t'y autorise avait-il répondu. Si tu es vraiment clerc, adresse une demande à l'Official de Sens. Notre mère l'Église aura à en connaître. Pour moi, ne l'oublie pas, je reste chargé de l'information.

Bien que n'ignorant pas de quoi le Procureur était capable, pour l'avoir constaté sur le corps mutilé de Godeau, Turgis lui avait remis sa supplique. Mais à titre d'informateur Rabustel avait fait appeler Bellistet et celui-ci était entré brusquement dans la danse. Entre ses mains, Turgis,

en dépit de ses cris et de ses dénégations, s'était senti arraché du sol et hissé vigoureusement sous la voûte de la salle où, sans manifester la moindre compassion, le Procureur-Syndic l'avait interrogé.

— Indique-nous seulement l'endroit où gîte Leclerc et ce sera tout, lui avait-il promis. Mais réfléchis avant de répondre. Je ferai vérifier tes dires et si tu mens...

Pour donner plus de précision à la menace du magistrat, Bellistet s'était mis à la besogne et Turgis avait cru que son corps allait soudain se déchirer.

— Grâce! hurla-t-il. A moi! Au secours!

Il avait eu plusieurs syncopes dont il était revenu à grand renfort de seaux d'eau glacée que les aides du bourreau lui avaient jetés à la figure et chaque fois qu'il les recevait, il suppliait qu'on le laissât mourir car la question recommençait.

— Je jure ne rien savoir de Denysot Leclerc, avait-il eu pourtant la force d'articuler... Et bien que ce fût vrai, Bellistet tirait un peu plus sur les cordes.

— Ne jure pas! avait dit Rabustel.

C'était à lui plus qu'au bourreau peut-être que les suppliciés vouaient une haine farouche car ainsi que l'avait fait remarquer un des geôliers, ce matin même, le Procureur s'y prenait mal pour obtenir certains aveux. Sa cruauté le rendait redoutable. Pour peu qu'un prévenu ne voulût point parler, il le faisait gehenner de telle sorte qu'il rendait l'âme avant d'avoir souvent fourni la moindre indication. Si Turgis, par exemple, ne s'était point réclamé de l'Évêque, son cas eût été vite réglé.

La porte du cachot s'ouvrit. Un homme qui balançait à ras du sol une lanterne fumeuse s'approcha de Turgis.

— J'ai mission, dit-il, de te remettre ceci.

Et, lui jetant une couverture dont le poids sur ses jambes lui arracha un gémissement, il leva sa lanterne et contempla le prisonnier.

— Qui t'envoie? s'informa celui-ci.

— C'est l'habitude, marmonna l'homme. Puisque l'on t'a placé dans le quartier des condamnés à mort, les dons qui nous parviennent doivent être répartis entre tous.

— Des dons de qui?

— Nul ne le sait.

— Et toi donc, qui es-tu?

Le lanternier se retira. Pour un premier contact avec Turgis, il jugea préférable de ne point répondre.

VI

« *L'information, commencée le troisième jour d'octobre mil quatre cent cinquante et cinq, par moi, Jehan Rabustel, clerc-procureur de la ville et commune de Dijon* », allait son train. De tous les prévenus, seul Godeau,

pour n'avoir point trahi les compagnons, était mort ; les autres avaient fini par reconnaître les vols, escroqueries, effractions ou crimes qui leur étaient reprochés. Sur une liste dressée par Rabustel d'après les renseignements obtenus au cours des interrogatoires, figuraient plus de soixante et dix noms en marge desquels le terrible procureur devait noter plus tard de sa main : Loys *esteveur* (pendu) — Régnier de Montigny (mort et pendu), Ondinet, cordouannier (mort), Jehan le sourd (pendu), Regnault le Bourguignon (pendu), un nommé Rosay (pendu), le petit Anthoine (mort), Jehan d'Écosse (mort). D'autres seigneurs de moindre importance avaient été bannis mais plusieurs s'étaient laissé reprendre comme par exemple le petit Espagnol, à Tours et Valentin à Grenoble où ils avaient été, cette fois, promptement exécutés. Turgis, porté sur cette liste devait également périr de mort violente. « *Bouly comme faulx monnayer* », dut mentionner, non sans plaisir, Rabustel en regard de son nom. En effet c'est avec une rigueur implacable que le cher homme s'était acharné contre l'amant de Colette et celle-ci n'avait plus d'espoir de le sauver quand Pétrus lui apprit qu'il l'avait vu à la Tournote, un soir, où par ordre du chef de poste il lui avait remis une couverture.

— Que faisais-tu à la prison ? s'informa naïvement la fille.

— C'est mon état, répondit-il. Je suis aux condamnés à mort : mon emploi consiste à partager entre eux les offrandes qui nous parviennent.

Colette le contempla d'un air stupéfait.

— Il t'a parlé ?

— Il m'a demandé qui j'étais, dit Pétrus.

— Et alors ?

— Nous n'avons pas le droit de nous entretenir avec les prisonniers.

Colette n'insista pas.

— Sais-tu, confia-t-elle pourtant prise d'une subite exaltation, que c'est mon tort d'avoir révélé que Turgis s'était enfui à Sens ?

Pétrus hocha la tête d'un air de doute.

— On t'aura fait parler de force, dit-il.

— Pas même ! La peur d'être liée sur les tréteaux et d'avoir à subir la question a suffi. Je ne suis rien, je ne vaux rien.

— Qui peut prétendre s'il se taira ou non quand Bellistet s'en mêle, interrompit Pétrus pour apaiser les scrupules de Colette. D'ailleurs où qu'il se soit caché, Turgis n'aurait pas évité d'être pris. Perrenet le barbier l'a donné le matin même de son départ. Tu n'as donc fait que confirmer ses dires.

Ils s'étaient attablés dans la grande salle : Pétrus appela la patronne et commanda du vin.

— Tu ne montes pas ? lui demanda-t-elle en emplissant les gobelets.

— Non, dit Colette.

— En ce cas, répondit Jacotte, dépêche-toi de boire, Hutin t'attend.

— Oui, bien sûr, accepta Pétrus.

Il sécha son gobelet, régla la dépense et s'en fut, peu après, d'une démarche pesante vers la sortie.

Jacotte qui le suivait des yeux, dit alors à sa pensionnaire :

— Vite! ne perdons pas de temps!

Puis comme le chaussetier se dirigeait directement vers l'escalier, elle ajouta, le désignant du doigt :

— Pour la chambre, c'est payé!

Il y avait beaucoup de monde à l'*Écu de France* et tout ce monde buvait, guettait et convoitait les filles. Falèque elle-même était très demandée. Artisans, commerçants et marchands qui d'ordinaire ne fréquentaient l'établissement qu'à l'approche du soir, s'y rendaient sans vergogne en plein jour. Tous brûlaient d'une ardeur que la présence de l'échafaud au Morimont provoquait dans la population. On savait que le procès allait s'ouvrir sous peu et l'idée des supplices que Bellistet infligerait aux fabricants de fausse-monnaie, enflammait l'imagination de ceux qui, dans le nombre, avaient été victimes de leur crédulité. Les femmes surtout, loin de s'en prendre à elles, pardonnaient mal à Johannès de les avoir flouées. Elles eussent souhaité qu'on leur permît de le lacérer de leurs ongles avant de le plonger, tout vif, dans l'huile bouillante.

L'énorme cuve de bronze qu'on installait à cette fin en avant de la plate-forme les emplissait d'une répugnante excitation.

— Ah! clamaient-elles en examinant néanmoins de très près, blancs liards et deniers qui leur passaient entre les doigts, grâce à messire Rabustel nous n'aurons plus, de longtemps, à nous méfier d'un chacun.

Chaque matin, après le marché, vieilles, pucelles, ménagères s'attroupaient aux abords de la place et se félicitaient de l'avancement des travaux. Des planches qu'on ajustait et qu'on clouait à grands coups de marteau répandaient dans l'air vif des odeurs de sous-bois, de sapin. Le Suzon, grossi par les pluies, roulait à pleins bords des eaux troubles dont le cours décrivait une courbe, avant de s'engouffrer sous le pont de la Porte d'Ouche. Cette courbe épousait la partie sud de la place où la plate-forme se dressait peu à peu sur de robustes madriers. Ainsi les condamnés, dans l'oppressant silence qui précéderait leur exécution, entendraient pour la dernière fois le clapotement de l'eau le long des berges et son crissement d'écluse contre les pilotis de la porte qu'emprunterait la charrette sur laquelle le bourreau entasserait les corps des suppliciés afin d'aller les exposer au gibet de la route de Beaune.

Dans cette direction, des vignes se superposaient, à travers une brume laiteuse, sur les flancs d'un coteau.

— Ainsi, disaient à leurs voisins des gens d'expérience, tout sera bien qui finira de la sorte. Car c'est au moment des vendanges, voilà deux ans, que les beaux enfants qu'on va châtier se sont introduits dans la ville.

Le nom de Rabustel était sur toutes les lèvres. On ne le prononçait qu'avec une déférence proche de l'idolâtrie. Sans lui, Dijon aurait été pris d'assaut et peut-être mis à sac comme au temps de l'écorcherie.

C'était du moins ce que croyaient les gens. En l'absence du duc Philippe III dit le Bon, qui guerroyait aux Flandres, le Procureur-syndic avait habilement répandu cette nouvelle, d'ailleurs incontrôlable, et l'exploitait pour sa plus grande réputation. Nul ne mettant en doute la nécessité des proclamations qu'il ordonnait qu'on fît à cri public, afin de réprimer certains agissements, il en résultait une effervescence dont Rabustel au moment du procès, entendait se servir pour avoir les mains libres et forcer, au besoin, la conscience toujours quelque peu timorée de Monseigneur Jacques Bonne, le maire, qui présiderait les débats.

C'était pourtant partie gagnée. Faux-monnayeurs, recéleurs, ruffians, tricheurs, et vagabonds convaincus d'appartenir à la bande des Coquillards qui infestaient le duché, le tribunal n'avait qu'à distribuer les peines prévues selon le cas. Il ne faisait aucun doute que Colin dit Johannès, Guillaume Viande creuse, ancien sergent du prévost des maréchaux, et Philippe de Marigny, dit le Grand Mugnerac, seraient, comme il se doit, bouillis et leurs corps exposés aux portes de la ville. Les autres compagnons périraient par la corde ou seraient censément éloignés de la ville afin de n'inspirer aucune suspicion à ceux qu'on voulait prendre en les attirant, tôt ou tard, dans quelque guet-apens.

Le bruit courut alors que le procès avait été reporté à une date ultérieure afin de laisser le temps à Rabustel d'interroger Turgis et d'arrêter d'autres comparses dont la tête, comme celle de Leclerc par exemple, avait été mise à prix. La neige fit son apparition au début de décembre. Il y avait ainsi plus de deux mois que le coup de filet opéré chez Jacot-de-la-Mer, s'était produit et Rabustel qui avait présenté l'appel de Turgis à l'Official de Sens pour qu'il l'acheminât sur celui de Paris, ne se résignait pas à l'idée que le jeune garçon pût lui échapper.

Cependant, sous la neige qui l'avait recouverte, la plate-forme du Morimont restait inemployée. Des équipes d'hommes de peine embauchés pour la circonstance, n'avaient guère fait que la balayer et procéder à l'allumage des feux puis s'étaient retirés sans fournir d'explication. Sur l'ordre de Bellistet, on avait enlevé les cordes des potences pour les graisser au suif, de peur qu'elles ne fussent gelées lorsqu'il aurait à s'en servir. Et la vue de ce plateau désert et de ses bois de justice aussi peu redoutables qu'un préau sans agrès, avait fini par décevoir les gens.

C'est alors que Pétrus entretint Colette d'un projet et le lui exposa par le détail. Sur le parquet la tache de sang n'était plus aussi rouge.

— Le mauvais présage va cesser, dit-il, après l'avoir longuement examinée. Turgis que j'ai vu ce matin est mieux, ou — si tu veux — moins mal.

— Dieu fasse!

— Il souffre encore, mais cette tache en train de disparaître nous prouve que le sort lui devient favorable.

Colette joignit les mains.

— Tu crois donc qu'il existe un rapport entre la mandragore et lui? demanda-t-elle.

Il y avait toujours beaucoup de monde, chez Jacot, mais en dépit de la tenancière qui jugeait préjudiciable aux intérêts de la maison que le couple occupât la chambre plus d'une heure, ni Pétrus ni Colette n'avaient cure de ses récriminations.

— Vois plutôt, disait ce dernier en dépliant la toile qui entourait le petit être qu'il exhibait d'une poche.

La fille s'approcha et constata, non sans une secrète allégresse, que la plaie qu'elle lui avait faite, en la jetant par terre, s'était cicatrisée.

Le projet de Pétrus n'avait rien qui pût paraître stupéfiant. Il consistait dans le transfert réclamé par Turgis de la geôle de Dijon dans une prison de l'Archevêché de Sens; pendant le parcours, on attaquerait l'escorte sur la route.

— J'aurai des hommes pour faire le coup, affirma froidement Pétrus. Mais il manque l'essentiel. Cela coûte.

— Combien d'hommes?

— Cinq.

— Et tu seras du nombre?

— Je les mènerai. Cinq et moi. C'est le moins qu'on doive être pour réussir, répondit-il avec une soudaine assurance. Il y a des risques.

La fille qu'il n'avait pas jusqu'ici préparée à un pareil esprit de décision, le considéra sans répondre. Le souvenir de Perrenet quand elle était allée chez lui, avec son amant et Tartas, l'effleura d'un soupçon mais elle se ressaisit.

— Il convient donc que je trouve la somme, dit-elle.

— Rien ne presse. Toutefois, exposa tranquillement Pétrus, comme nous irons à pied pour te coûter moins cher, il faut prévoir le temps de nous embusquer assez loin de Dijon. Passé la ville d'Auxerre, les bois sont nombreux jusqu'à Sens.

Puis comme il réemmaillotait dans sa toile le petit être qu'il avait laissé sur le lit, elle s'informa :

— Quel est son nom? J'aimerais le savoir.

Pétrus la fixa dans les yeux :

— Nicolas : répondit-il avec une bouffonne gravité.

***

Le procès s'ouvrit à la date prévue par Rabustel et dura jusqu'au 11 décembre. Turgis ne comparut point devant le tribunal sous prétexte qu'on le tenait à la disposition de la justice ecclésiastique toujours si attachée à ses prérogatives. Pétrus, qui servait d'intermédiaire avec Colette, avait rapporté à celle-ci que le faux-monnayeur s'était fait faire une tonsure à Sens pour bénéficier, s'il était pris, du privilège de clerc.

— Ah! le beau clerc, songea la fille qui savait que son amant ne possédait aucune lettre de confirmation.

Mais elle se garda d'en rien dire de peur que Pétrus n'exigeât d'être payé plus cher. Déjà deux anciens de la bande qui avaient échappé, comme Denysot Leclerc, aux recherches du Procureur et qui se cachaient à Dijon, s'étaient mis d'accord sur le prix de leurs services. Ils se nommaient Bancroche et Durax et vivaient en plein centre de la ville dans une cave où personne n'aurait supposé qu'ils pussent s'être réfugiés. L'un et l'autre fréquentaient chez Jacot au temps que les compagnons y menaient généreuse vie. C'était deux spécialistes de l'agression qu'ils pratiquaient à main armée sur les grands chemins. Perrenet Le Fournier ne les avait pas — et pour cause — dénoncés à Rabustel par crainte qu'ils fissent allusion, si on les confrontait avec lui, aux nombreuses dépouilles qu'il leur achetait, même si certaines présentaient quelques taches de sang. Ni Bancroche, ni Durax n'étaient — pour parler leur jargon — des *gascâtres :* c'est-à-dire des apprentis mais des maîtres. Colette les avait vus plus d'une fois à l'*Écu de France* en compagnie de Christophe qui les fournissait de chaînes d'or. C'était donc là de bonnes recrues et la fille s'efforça de chasser le pénible souvenir qu'elle avait éprouvé, en présence de Pétrus quand il s'était offert pour diriger l'attaque de l'escorte de Turgis.

Restait toutefois à se procurer l'argent nécessaire à la rémunération de la petite troupe car la fille, en dépit des économies qu'elle avait dans un coffre, était loin de compte pour financer l'opération.

— Outre vous trois, s'informa-t-elle un jour, qui serez-vous?

— J'embaucherai les autres à Sens, répondit aussitôt Pétrus. Huon me les procurera.

— Et quand vous mettrez-vous en route?

— Dès que la demande de Turgis obtiendra l'agrément de l'Archevêque. Ce ne saurait tarder.

Un secret récemment découvert rappela soudain à Colette que Jacot avait, en cachette de sa femme, enfoui dans sa cave un sac très lourd qui devait contenir des ciboires et des chandeliers d'argent provenant de l'Église Saint-Vorle : un grand type en soutane les avait ramenés, sur un âne, de Châtillon-sur-Seine. A la vue de Colette en train de tirer du vin, Jacot avait dissimulé le sac derrière lui d'abord puis derrière des tonneaux vides où la fille, par la suite, s'était vainement employée à le retrouver. Or, le jour qu'il traînait son sac, Jacot n'était remonté dans la salle qu'après avoir roulé plusieurs barriques sous les voûtes et empilé dans un coin des paniers et des caisses où, depuis plus d'un an, personne ne s'était avisé de prétendre qu'ils eussent besoin d'être rangés.

Désormais, malgré son gros ventre, Jacot dès qu'on lui faisait signe bondissait au vin. Le trou qu'il avait dû creuser dans le sable pour y enfouir son sac se trouvait vraisemblablement dans l'angle, sous les paniers, mais Colette, se sentant surveillée, chaque fois qu'elle descendait

à la cave, avait fini par renoncer à percer ce mystère quand un certain après-midi elle s'était entendu appeler par la patronne pour déménager paniers et caisses puis les charger sur une charrette à bras.

— Il aura dû changer de place ses chandeliers, se dit la fille.

En effet, elle eût beau tâter du pied le sable, elle ne sentit nulle part qu'il recouvrît le moindre objet.

— Est-il vrai, demanda-t-elle finalement à Pétrus, que ta racine de mandragore est capable d'indiquer l'emplacement d'un trésor?

— Où ça, donc?

— Où je crois qu'il se trouve.

Les yeux de Pétrus étincelèrent.

— Nous irons ensemble, proposa-t-il. Je te montrerai la façon.

— Non, dit Colette, tu ne peux pas venir.

Elle parla d'autre chose.

— Mais, interrompit l'autre, pourquoi ne puis-je t'accompagner?

— C'est impossible. A deux, nous serions éconduits. Et pourtant...

— Un trésor! dit Pétrus d'une voix altérée. Il faut y aller sans attendre.

***

Jehan Colin, dit Johannès, cordelier apostat, Guillemin Viande-Creuse, Mugnerac, convaincus de participation à la fabrication de fausse monnaie avaient écouté la sentence que Monseigneur Jacques Bonne venait de leur signifier, puis on les avait détachés du pilier central de la salle des jugements et emportés à demi-morts sur des brancards. Le maire avait ensuite donné lecture du verdict et malgré l'état pitoyable dans lequel se trouvaient les condamnés, une sourde rumeur d'approbation s'était élevée sous les voûtes. Rabustel triomphait. Il se tenait debout au banc de l'accusation. La vue des malheureux qu'il avait contribué, non sans peine, à convaincre de leurs crimes, ne lui causait aucune pitié. C'était son rôle d'empêcher que pareils scélérats reproduisissent impunément l'effigie du très haut Prince et redouté Seigneur Duc de Bourgogne, sur de faux florins. Ces trois coquins, au moins, ne recommenceraient plus. Quant à ceux que leur mauvaise chance inciterait à suivre la même voie, l'exemple du supplice à quoi ils s'exposaient, les contraindrait à réfléchir.

Le soir tombait. Rabustel ordonna qu'on allumât les torches puis, toujours insensible à l'énoncé des peines dont les autres compagnons étaient frappés, attendit que les gardes eussent fait évacuer la salle pour aller présenter à Monseigneur le maire ses congratulations. Des relents, une chaleur de bétail, de fumier humain, imprégnaient l'atmosphère et tandis qu'au dehors les gens regagnaient leur logis, la neige à gros flocons tourbillonnait dans l'air glacé.

Cette nuit-là, Pétrus qui déjà se voyait en possession de grandes richesses, s'arrêta devant le cachot de Turgis.

— Eh! bien? demanda-t-il après avoir ouvert et refermé la porte. Tu dormais?

— J'ai trop froid, répondit Turgis. Ma couverture a glissé.

Pétrus la replaça sur les épaules du prisonnier qui, toujours enchaîné, poussa un gémissement.

— Et mon appel? fit-il d'une voix dolente.

— Rien encore. Je ne sais rien, dit Pétrus qui, posant sa lanterne entre eux, s'assit à même les dalles. Mais sois sans crainte, il est parti.

— J'ai mal! gémit encore le prisonnier.

Pétrus fut sur le point de lui faire part de son projet mais, à la réflexion, il jugea préférable de n'en pas souffler mot de peur que le jeune garçon ne se trahît sans le vouloir, avant qu'on le dirigeât sur Paris. Ce trésor, cependant, Colette était-elle seule à en connaître l'existence?

— Écoute, reprit Pétrus. N'a-t-on jamais fait allusion devant toi à un magot dont nous pourrions nous emparer?

— Quel magot?

— Je te le demande.

— Non, répondit Turgis. Je ne crois pas.

— Et Colette?

— Colette non plus.

Ses yeux se vrillèrent dans ceux du gardien de nuit.

— Ah! je croyais, expliqua celui-ci, il me semblait que Colette était au courant.

Turgis détourna son regard.

— On partagerait, proposa l'autre.

En même temps il pressait anxieusement Nicolas au creux d'une main afin de le consulter.

— Cherche bien, dit encore le gardien. Il s'agit d'un magot... ou peut-être d'un trésor.

Mais l'homuncule restant inerte, il y eut un silence. Pétrus ramassa sa lanterne.

— Allez! Tant pis! fit-il. A demain! D'ici là, réfléchis à ce que je t'ai dit.

Le lendemain, Pétrus n'alla pas voir Turgis car il n'était question, dans la prison, que des condamnations à mort des compagnons dont les lamentations s'échappaient tragiquement sous les portes. Des rondes succédaient aux rondes. Le Tourier-chef lui-même les organisait à travers les couloirs et lorsqu'un malheureux appelait désespérément au secours ou tout à coup poussait des hurlements, il faisait ouvrir les cellules et calmait les plus frénétiques en ordonnant qu'on les aspergeât d'eau.

Le gros Jacot et Bar-sur-Aulbe contre qui la Cour n'avait requis aucune peine grave, écoutaient en se tenant cois les cris des camarades qu'ils s'étaient employés à dénoncer pour avoir la vie sauve. Leurs noms leur arrivaient mêlés à de sauvages imprécations. Jacot se bouchait les

oreilles ; il suait de peur. Ce gros homme astucieux et toujours empressé auprès de ses clients, manquait de caractère au point que Bar-sur-Aulbe ne pouvait, par instants, s'empêcher de l'injurier grossièrement sans que l'adipeux personnage fît d'ailleurs mine de s'en formaliser.

De son cachot Turgis — tout enchaîné qu'il fût — remerciait le ciel d'avoir échappé jusqu'ici au sort dont il se savait menacé. La proposition de Pétrus n'était pas étrangère à cet état d'esprit. Si Colette, réellement, connaissait l'existence d'un trésor, la part qui lui en reviendrait servirait — il n'en doutait pas — à soudoyer un ou plusieurs de ses gardiens qui l'aideraient à fuir. Parmi ceux-ci, Pétrus, naturellement, toucherait la plus grosse somme puisqu'il avait, le premier, offert de partager. Mais comment s'évader de la Tournote? Ne convenait-il pas plutôt d'attendre d'être sur les routes pour que des compagnons assaillent le convoi? Cette idée ne le quitta plus. Il se revit entre Auxerre et Sens, en une région propice à l'agression dans des bois très touffus où lui-même et les cavaliers fournis par Rabustel ne pouvaient s'engager qu'à la suite l'un de l'autre tant le chemin se resserrait.

Le pays avait nom Flavelles. On passait l'Yonne à sa sortie d'Auxerre puis le Serein à Seigneley. La route montait.

— Mais cela ne sera possible, estima tout à coup Turgis, que si nous parvenons à mettre la main sur le magot.

— Il convient donc, grogna Pétrus, que Colette me révèle son emplacement.

— Elle a refusé?

— C'est à dire qu'elle y veut aller seule. Néanmoins le magot appartient à quelqu'un et ce quelqu'un doit veiller à ce qu'on ne l'en dépouille pas. Si par malheur Colette était surprise au moment de s'en emparer, elle payerait cher son imprudence.

Turgis ne put que l'approuver.

— Tu lui diras de ma part, fit-il alors mais sans grande conviction, que c'est folie pour une femme de s'exposer à de tels risques.

Pétrus se retira. Son ombre, projetée sur les murs par la flamme de la lanterne, vacillait démesurément. Un silence écrasant succédait à l'agitation, aux clameurs de la veille. Tout semblait endormi dans la prison. Néanmoins, comme il s'apprêtait à descendre l'escalier qui menait de l'étage des condamnés à mort au poste de garde, Pétrus entendit, à travers la porte du cachot de Johannès, une voix lugubre qui psalmodiait des litanies.

C'était le religieux apostat qui, prosterné sur les dalles, priait.

***

Si Colette n'avait pas eu peur de Denysot, elle aurait appris à Pétrus que son premier amant était de retour chez Jacot et qu'il se terrait dans la cave. Les gaffres avaient dû lui mener la vie dure car il portait à la

figure une vilaine estafilade dont il se gardait d'ailleurs de révéler la provenance. Vers cinq heures du matin, Colette qui l'avait entendu frapper à la porte était descendue lui ouvrir puis elle avait lavé sa plaie sans exiger d'explication.

Par une sorte de forfanterie ou plutôt d'inconscience, qui était dans sa nature, Denysot n'avait pu s'empêcher d'assister au procès.

— Ah! les porcs! grommela-t-il, tandis que la fille le soignait. Tu ne peux pas savoir dans quel état, les trois, ils les ont mis! On devrait pas avoir le droit de se comporter ainsi envers des hommes.

— J'en ai honte! dit Colette. C'est ignoble.

— Et ce n'est pas tout, reprit Denysot. A présent qu'ils sont bons pour l'huile bouillante, les mômeries vont commencer. Je parie que Rabustel autorisera les *ras*, dans les églises, à organiser des prières. J'en voudrais pas, moi, de leurs patenôtres, si j'étais fait. Qu'est-ce que tu crois, après? Qu'ils vont au ciel? J'en voudrais pas non plus de leur ciel. Je préfère crever.

Il montra sa blessure.

— Tu ne devrais pas rester ici, lui conseilla timidement Colette. Jacot va revenir.

Denysot haussa les épaules.

— Ah! c'est toi! Tu t'es donc décidé! s'exclama Jacotte qui surgit tout à coup, telle une apparition, en haut des marches de l'escalier. Nous ne t'attendions plus.

— Il faut se faire à tout, répondit-il, goguenard.

— Oui. Tu dis vrai. A tout.

— Même au plaisir de me retrouver?

— Pourquoi pas? fit Jacotte.

Colette alla rincer à la cuisine le bassin qu'elle avait empli d'un coquemar d'eau tiède pour nettoyer la plaie de Leclerc. Elle redoutait le pire. Pourtant lorsqu'elle revint, il lui parut que la mauvaise humeur de la tenancière s'était de beaucoup radoucie.

En effet Denysot avait pris place, à côté d'elle, devant une table.

— Apporte à boire, dit Jacotte. Nous trinquerons.

Colette descendit à la cave.

— Et manger, non? s'exclama Denysot, quand la fille eut empli les gobelets. J'ai faim.

FRANCIS CARCO

(La fin dans la prochaine livraison.)

L'ESPAGNE PENDANT LA GUERRE

par JUAN DE LA COSA

L'état d'esprit de l'opinion espagnole est aujourd'hui peu connu en France. Un intéressant volume de M. Juan de la Cosa, España ante al Mundo, *a été récemment publié qui nous éclaire sur les réactions actuelles d'une très grande partie de la nation espagnole. Ne nous le dissimulons pas : il s'agit d'une assez grande déception. Les Espagnols estiment (nous ne jugeons pas leur réaction ; nous la faisons connaître) qu'en restant neutres ils ont rendu pendant la guerre un grand service à la cause alliée. Que cette neutralité ait eu, d'ailleurs, pour but de sauvegarder avant tout les intérêts de leur pays, ils ne le dissimulent pas ; mais, enfin, le fait est là, disent-ils, et la politique adoptée par l'Espagne à cette époque tragique a eu pour la cause alliée d'heureuses conséquences. Pourtant, depuis lors, l'Espagne a été « mise en quarantaine » ; après lui avoir fait pendant la guerre de substantielles promesses (qu'elle ne demandait pas) on a instauré contre elle un véritable blocus politique, économique et diplomatique — qui s'est traduit pour de nombreuses classes sociales par de réelles souffrances matérielles. Les Espagnols s'étonnent, aujourd'hui, de voir les alliés aider les Allemands qui furent leurs ennemis, alors qu'ils ont placé le peuple espagnol dans une situation économique difficile et qui fut même parfois presque tragique, oubliant que l'Espagne, elle, était restée strictement neutre. La réaction des Espagnols n'est pas limitée du reste à des considérations matérielles. Ils estiment que l'attitude prise à l'égard de leur pays par certains hommes politiques et journalistes alliés a été injurieuse : ils se jugent avant tout blessés dans leur honneur. Sous l'influence de Moscou, estiment-ils, une campagne a été organisée contre l'Espagne tendant à l'isoler et à la retrancher de la vie internationale. On n'a pas tenu compte des engagements pris à son égard et l'on n'a pas été loin de la trahir.*

Les pages que nous avons extraites du livre de Juan de la Cosa permettront de comprendre ce point de vue et de connaître l'opinion de la majorité des Espagnols sur la politique de leur pays pendant la dernière guerre et sur les suites qu'elle a comportées.

La question militaire est liée à ces réflexions. A l'heure où l'Europe occidentale s'organise avec l'idée de se défendre contre une agression russe, les Espagnols

jugent qu'il est illogique et injuste de laisser à l'écart leur armée, une des plus nombreuses de l'Europe — une armée qui précisément se considère comme ayant à lutter avant tout contre le péril soviétique. Telle est la thèse de M. de la Cosa et de nombreux milieux politiques espagnols. Nous reproduisons les documents cités par l'auteur sous la forme même où il les a présentés. Quand il s'agit de textes anglais, n'ayant pas l'original entre les mains, c'est à la traduction espagnole que nous nous sommes référés (N.D.L.R.).

En novembre 1940 Hitler avait dû renoncer à envahir les îles britanniques. Pour continuer la guerre (il faut se souvenir qu'à cette époque l'Angleterre restait seule à lutter contre l'Axe), Hitler fixa alors ses directives en vue de la « conquête de Gibraltar ». Ces directives figurent dans l'*Instruction confidentielle* n° 18 du Führer, parue sous le titre d'*Information* 444 *P.S.* dans les documents de Nuremberg ; elles prévoient quatre phases distinctes pour la réussite de cette opération :

1° Rassemblement du matériel indispensable à proximité des Pyrénées et reconnaissance du terrain ;

2° Attaque aérienne par surprise en partant des aérodromes français et simultanément entrée en Espagne des troupes motorisées allemandes ;

3° Attaque de Gibraltar et en cas de réaction anglaise, occupation éventuelle du Portugal (Opération « Isabella ») ;

4° Occupation du Maroc, avec fermeture rigoureuse du détroit. Dans l'avenir, l'occupation des Canaries et du cap Vert est prévue.

Donc, pour cette opération (« Felix » dans les projets de l'État-Major allemand), le consentement de l'Espagne était indispensable. Et il faut reconnaître qu'aucun pays ne parut jamais avoir une meilleure occasion de s'agréger au parti vainqueur et de profiter à moindres frais de la situation. L'Angleterre et la France nous avaient témoigné de l'hostilité pendant la guerre civile ; en aidant les « rouges », ces deux pays avaient prolongé la lutte et augmenté le nombre des victimes. Par contre, l'Allemagne nous avait donné son aide et gagné ainsi notre sympathie. En sens contraire, il faut dire que le partage de la Pologne par l'Allemagne et la Russie avait été sévèrement jugé par le peuple espagnol. Au total, nous avions surtout des motifs de ressentiment ; l'occasion était unique et tentante, pour nous, de prendre une revanche alors que la France se trouvait envahie et que la Grande-Bretagne n'avait d'autre souci qu'armer la « Home-Guard » et poser des barbelés le long des côtes de la Manche!

Mais le général Franco avait dit et redit que « le plus grand crime que puisse commettre un chef d'État est de faire la guerre, à moins que ce ne soit pour son pays une question de vie ou de mort. »

Ainsi résista-t-il aux pressions aussi bien espagnoles qu'étrangères qui s'exercèrent alors sur lui avec force. Mais on ne peut oublier, d'autre part, qu'à ce moment une armée qui venait en quelques semaines de vaincre l'Europe se trouvait aux portes de l'Espagne. Malgré cette menace, la neutralité qui avait été déclarée le 4 septembre 1939 fut maintenue. Mais

des difficultés de toutes sortes allaient surgir. Pour pouvoir persévérer dans cette politique, le Caudillo dut faire preuve d'une rare habileté et témoigner tour à tour de beaucoup de diplomatie et de fermeté. L'entrevue d'Hendaye ne donna aucun résultat positif et n'aboutit à aucune décision nette. L'*intervention* restait subordonnée à une série de conditions que l'Espagne restait libre d'apprécier. Le 12 décembre, l'ambassadeur d'Allemagne à Madrid, Von Stohrer, communique à Ribbentrop : *Franco déclare impossible l'entrée en guerre de l'Espagne pour la date envisagée ;* cette date était le 10 janvier 1941. Elle avait été fixée par Hitler lorsqu'il avait mis sur pied l'opération « Felix ». Le Führer ajourna donc l'opération *sine die*.

Mussolini proposa alors la fermeture du Détroit de Sicile, Hitler lui répondit : « *La fermeture du Détroit de Sicile par nos forces aériennes ne serait qu'une mince compensation à l'obligation où nous sommes de renoncer à la conquête de Gibraltar. Nous avions fait de tels préparatifs que le succès était assuré. Une fois en possession de Gibraltar nous aurions pu nous installer en Afrique avec des forces importantes et en finir une fois pour toutes avec le chantage de Weygand. Si l'Italie pouvait encore décider Franco à entrer en guerre, ce serait un immense succès pour notre cause.* » Et dans une autre note adressée à Mussolini, Hitler insiste à nouveau : « *Duce, si vous pouviez utiliser vos relations personnelles avec Franco pour obtenir qu'il modifie son point de vue, vous auriez rendu un immense service à la coalition.* »

L'intervention de Mussolini fut également inefficace. Aussi, le 6 février 1941, Hitler envoie-t-il une nouvelle note au Caudillo, l'accusant *d'avoir perdu deux mois et d'avoir laissé passer l'occasion de conquérir Gibraltar. Et cela parce qu'il ne s'était pas résolu à entrer en guerre le* 10 *janvier* 1941. Vingt jours plus tard (la note est datée du 26 février), le Caudillo répondra pour expliquer son attitude en invoquant l'imprécision du protocole d'Hendaye où aucune décision précise n'avait été prise. A partir de ce moment, Hitler renoncera à l'idée de conquérir Gibraltar et tournera ses regards vers l'Est. Ce sera le début d'une politique nouvelle qui absorbera toutes ses pensées et son énergie. On trouvera confirmation de tous ces faits dans la vaste documentation rassemblée lors du procès de Nuremberg. Elle démontre clairement que si l'Espagne n'est pas entrée en guerre, c'est grâce à la ferme résolution du Caudillo ; sans lui, l'armée allemande franchissait les Pyrénées. Il apparaît donc d'une façon évidente que la décision du Généralissime fut pratiquement d'une utilité capitale pour la cause alliée.

Il serait indigne de notre part de présenter l'attitude de l'Espagne lors de ces événements comme ayant été inspirée par le désir de venir en aide aux Alliés.

Bien que nous soyons actuellement l'objet d'une flagrante injustice, précisément de la part de ceux qui bénéficièrent le plus de notre attitude, nous nous devons d'ajouter que ce n'est pas pour servir les intérêts britanniques qu'a été prise la décision espagnole. Le Caudillo pensa seulement

aux intérêts supérieurs de l'Espagne et sa vision des événements fut beaucoup plus clairvoyante que celle des autres chefs d'État.

La grande astuce de l'U.R.S.S. fut de pousser les États non communistes à pratiquer, en luttant entre eux, une politique qui devait les épuiser. En s'alliant d'abord avec l'Allemagne, l'U.R.S.S. rendit possible la guerre générale ; d'autre part, en s'abstenant d'attaquer le Japon, la Russie a permis à ce pays de se lancer au moment voulu sur Pearl Harbour.

L'opération « Felix » offrait à l'Espagne le moyen de rentrer en possession de Gibraltar, dont elle avait été dépouillée en 1704. Mais cette opération n'aurait fait que prolonger et intensifier la guerre que se faisaient les pays non communistes. C'était le but poursuivi par l'U.R.S.S. et qu'il fallait éviter à tout prix.

L'Allemagne aurait pu, il est vrai, violer par la force notre neutralité comme elle le fit pour la Hollande, le Danemark et la Suède (qui laissa même le Reich ravitailler son front de Norvège au travers de son territoire). Mais Hitler n'ignorait pas que nous étions résolus à nous défendre contre toute agression et que nous lutterions de toutes nos forces pour notre indépendance. Aussi n'osa-t-il pas en venir à l'attaque. Et de ce fait, l'avance allemande en Europe occidentale fut arrêtée.

Il serait vain de se demander si Hitler respecta la neutralité espagnole par sympathie, par romantisme ou par simple déférence pour les droits d'un peuple libre. On a plutôt des raisons de croire, d'ailleurs, qu'aucune de ces raisons-là ne fut prise en considération.

Étant donné la situation créée par la prise de position de l'Espagne, si Hitler jugea préférable pour lui de s'arrêter aux Pyrénées c'est qu'il ne voulait pas répéter l'erreur stratégique de Napoléon en 1808. D'autre part, pour une puissance continentale qui, ayant la suprématie des forces militaires terrestres, est en guerre avec une puissance maritime maîtresse des mers, il est toujours dangereux d'envahir une péninsule (plus particulièrement la péninsule ibérique, du fait de sa situation géographique). Ceci est un principe de stratégie élémentaire dont n'importe quelle puissance militaire se trouvant dans la situation de l'Allemagne en 1940 devra tenir compte.

La Grande-Bretagne, cela est certain, bénéficia de la neutralité espagnole (Churchill le reconnaît dans ses mémoires) et la flotte britannique put, grâce à elle, agir en Méditerranée. L'entrée en guerre de l'Espagne aux côtés de l'Allemagne eût au contraire paralysé Gibraltar et provoqué la fermeture du détroit. Aussi l'Espagne reçut-elle d'officieuses propositions tendant à lui promettre de substantiels avantages après la guerre si elle persévérait dans sa neutralité...

Le 4 juillet 1940 l'ambassadeur d'Espagne à Londres télégraphiait : « Ce matin j'ai fait une visite au sous-secrétaire des Affaires étrangères. Il m'a dit : *Le Gouvernement anglais espère que nous continuerons à entretenir de bonnes relations avec lui ; s'étant rendu compte de ses erreurs passées dans la politique suivie à l'égard de l'Espagne, il est disposé à reconsidérer*

dans l'avenir tous nos problèmes et toutes nos aspirations, y compris Gibraltar. A son avis, l'existence d'une Espagne forte et indépendante de toute influence étrangère intéresse tous les pays, même l'Allemagne, mais avant tout l'Angleterre. »

Le 14 septembre 1940, le duc d'Albe dictait la note suivante : « *Je confirme la communication que je vous ai faite dans une précédente dépêche. Le ministre des Colonies m'a pris à part et m'a dit (à titre personnel et non comme ministre) que ces derniers jours il avait conseillé, à plusieurs reprises, au président du Conseil des ministres (avec qui il est très lié), de faire adopter par l'Angleterre une politique tendant à pousser l'Espagne à occuper le Maroc français. J'ai répondu que puisque nous parlions à titre personnel, je faisais remarquer qu'on ne devait pas oublier le cas de Gibraltar.* »

Le mois suivant (octobre 1940), Churchill, alors Premier Ministre, déclarait publiquement à la Chambre des Communes : « *Il est loin de notre pensée de vouloir par notre blocus causer un préjudice quelconque à l'Espagne du point de vue économique. Notre unique désir est que l'Espagne ne se prête pas au ravitaillement de nos mortels ennemis. Ceci établi, il n'existe aucun problème que nous ne serions disposés à examiner avec le désir sincère de favoriser les intérêts et la renaissance de l'Espagne, car nous ne voulons pas attiser les braises de l'incendie qui faisait rage il y a peu de temps encore. Comme aux jours de la guerre de l'Indépendance, les intérêts et la politique de la Grande-Bretagne se basent uniquement sur l'unité et l'indépendance de l'Espagne. Nous désirons ardemment que dans l'avenir elle occupe la place qui lui revient de droit à titre de grande puissance méditerranéenne en Europe et comme membre important et glorieux de la Chrétienté.* »

Les télégrammes cités et beaucoup d'autres, qui reflètent les mêmes dispositions de la part des Anglais, sont aux archives de notre Ministère des Affaires étrangères ; ils donnent l'idée de ce que fut la politique du Gouvernement britannique à l'égard de l'Espagne pendant les mois où les intérêts de la Grande-Bretagne exigeaient à tout prix que nous restions neutres. A cette époque, aucune proposition n'était assez belle pour nous empêcher d'entrer en guerre. Mais toutes ces promesses réitérées, faites presque *in articulo mortis* comme l'a dit le Caudillo dans son discours aux Cortès du 18 mai 1949, ne nous offraient aucune garantie et n'influencèrent en rien notre décision. D'autre part, ne nous influencèrent pas davantage les activités de l'ambassadeur de S.M. britannique à Madrid, Sir Samuel Hoare, qui, par sa désastreuse politique, se révéla le meilleur allié de Hitler et fit tout ce qu'il fallait pour que nous nous rangions aux côtés de l'Allemagne. Sir Samuel Hoare prétendait mener de front sa mission diplomatique qui aurait dû se borner à gagner les sympathies de l'Espagne et la participation à des complots tramés contre notre Gouvernement. Ces deux entreprises furent conduites si maladroitement qu'il réussit, dans ces circonstances tragiques, à se couvrir de ridicule.

Nous devons nous souvenir que Sir Samuel, a déclaré l'ambassadeur des

États-Unis, M. Hayes, *a des convictions très personnelles et définies sur certains réajustements politiques, qu'il lie aux intérêts britanniques permanents. Il veut que tous les pays de l'Europe occidentale aient des gouvernements qui collaborent étroitement avec l'Angleterre et acceptent d'entrer dans sa sphère d'influence.*

Lorsque Sir Samuel arriva en Espagne, au lieu d'essayer de s'adapter aux vrais sentiments du peuple espagnol et de comprendre ses aspirations, il s'employa à financer l'action subversive des « Rouges », qu'il ne cessa d'appuyer dans notre pays.

***

C'est au cours de l'été 1941 que Hitler, en dépit de l'opposition de son État-Major et trompé sans doute par l'apparente faiblesse de l'Armée russe pendant la campagne de Finlande, se lança dans l'opération « Barbarossa » — la plus tragique pour lui de ses erreurs. Le 22 juin, après une violente action de la Luftwaffe, au cours de laquelle furent détruits dix-huit cents appareils soviétiques, la guerre commença contre l'U.R.S.S. Elle absorba dès lors toute la puissance militaire du Reich et libéra l'Espagne de la crainte d'une attaque sur les Pyrénées.

Le péril qui menaçait notre neutralité ne vint pas d'ailleurs du seul côté allemand. Au mois de septembre, notre service secret (qui fonctionna merveilleusement) nous signala qu'une action contre l'Espagne était envisagée en Angleterre. Nous eûmes plus tard l'occasion de vérifier la justesse de cette information. En effet, dans le Memorandum de M. Sumner Welles de 1941, publié en décembre 1945, il est dit que Winston Churchill informa Roosevelt qu'il songeait à réaliser par surprise l'occupation militaire des îles Canaries, le 15 septembre 1941 — ce qui pouvait entraîner une guerre avec l'Espagne. Pourquoi ce projet, qui aurait été un acte d'agression, ne fut-il pas réalisé ? Savait-on que nous nous défendrions et que cette occupation serait difficile ? Le souvenir de l'aventure de Santa Cruz de Ténériffe (25 juillet 1797) où Nelson échoua fit peut-être réfléchir.

Le résultat inévitable d'une pareille entreprise aurait été l'impossibilité d'utiliser Gibraltar comme base navale, ce qui eût compliqué singulièrement les opérations en Méditerranée. Quoi qu'il en soit, l'idée fut abandonnée et l'on revint à la tactique des offres et des promesses. Une conversation en ce sens fut engagée, quelques jours après la date prévue pour l'attaque, à l'Ambassade d'Espagne. L'ambassadeur, qui était le duc d'Albe, en rend compte dans sa dépêche du 2 octobre 1941, enregistrée sous le n° 628 : *Aujourd'hui déjeunèrent à notre ambassade, Churchill, Eden et l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid (Hoare). Au cours de la conversation, le Premier Ministre me dit qu'il désirerait voir l'Espagne toujours plus prospère et plus forte et que si l'Angleterre gagnait la guerre, ce qui pour lui ne faisait aucun doute, la France devrait beaucoup à l'Angleterre qui, elle, ne lui devrait rien. Il serait alors possible à l'Angleterre*

d'exercer une forte et définitive pression sur la France pour l'obliger à satisfaire les justes revendications de l'Espagne en Afrique du Nord. D'après lui, l'Italie resterait également affaiblie et l'Espagne pourrait devenir la puissance la plus forte de la Méditerranée et compter sur l'aide de l'Angleterre. « *Nous sommes décidés, ajouta-t-il, à aider l'Espagne en tout ; nous lui demandons seulement de ne pas laisser passer les Allemands sur son territoire.* » On demandait donc seulement que nous ne laissions pas les Allemands traverser notre pays, en échange de quoi on nous offrait spontanément sans que nous ayons fait la moindre demande l'aide effective de l'Angleterre. Les Allemands ne passèrent pas, mais l'aide promise se transforma en hostilité déclarée.

Par contre, des pays neutres, dont les gouvernements facilitèrent le passage des Allemands au travers de leurs territoires pour faire la guerre à l'Angleterre, ne furent, une fois la paix venue, l'objet d'aucune attaque mais, tout au contraire, reçurent une aide généreuse. Étrange morale et pittoresque manière de concevoir l'équité et de faire honneur à la parole donnée!

Le 8 novembre 1942, les Anglo-Saxons débarquent en Algérie et au Maroc français dont les ports sont neutres depuis l'armistice de juillet 1940. Pour permettre le débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord, la neutralité espagnole était une nécessité fondamentale. Mais quelle serait l'attitude de notre pays en raison de la proximité si directe de son Protectorat marocain?

Aussi le président Roosevelt écrivit-il au Caudillo cette lettre qui fut remise par l'ambassadeur Hayes le 8 novembre 1942, c'est-à-dire le jour même du débarquement :

Cher général Franco,

Puisqu'il s'agit de deux nations amies, au vrai sens du mot, et que votre désir autant que le mien est d'assurer la continuité de cette amitié dans notre intérêt mutuel, je veux vous faire connaître simplement les raisons qui m'ont forcé à envoyer une puissante force militaire américaine pour venir en aide aux possessions françaises de l'Afrique du Nord. Nous savons de façon précise que les Allemands et les Italiens tenteront très prochainement l'occupation militaire de l'Afrique du Nord. Votre grande expérience militaire vous fera comprendre qu'il est nécessaire que nous prévenions sans retard cette entreprise pour assurer la défense de l'Amérique du Nord et du Sud, afin d'éviter que l'Axe nous devance en cette occupation. Nous envoyons donc une puissante armée dans les possessions françaises de l'Afrique du Nord, ainsi que dans le Protectorat français du Maroc, à seule fin de défendre l'Amérique et d'éviter l'occupation de ces régions par l'Allemagne et l'Italie. Nous pensons que ces territoires seront ainsi préservés des horreurs de la guerre. J'espère que vous avez entière confiance dans l'assurance que je vous donne, que ce mouvement n'est dirigé en aucune manière contre le Gouver-

nement ou le peuple d'Espagne, ni contre le Maroc, ni contre les autres territoires espagnols, qu'ils soient métropolitains ou d'outre-mer. Je crois aussi que le Gouvernement et le peuple espagnols désirent conserver la neutralité et demeurer en marge de la guerre.

L'Espagne n'a rien à craindre des États-Unis.

Je demeure, mon cher Général, votre bon ami.

FRANKLIN D. ROOSEVELT.

L'Espagne continua d'observer la neutralité, et l'opération anglo-saxonne en Afrique ne fut en rien entravée.

Tels sont les faits. L'Espagne pendant la guerre, en maintenant sa neutralité, a rendu un service décisif aux Alliés. Mais après la victoire, l'Espagne ne fut pas admise à faire partie des Nations-Unies, sous prétexte qu'elle avait été étroitement unie aux États agresseurs. Mais la Russie, qui était du nombre des « trois grands », s'était, elle, alliée à l'Allemagne pour s'emparer de la Pologne ; elle avait attaqué les Pays baltes et elle avait, en 1936, attaqué l'Espagne, en organisant les Brigades internationales, réussissant finalement à s'emparer de l'or espagnol. Faisaient également partie de ces trois, qui condamnaient l'Espagne à l'isolement et refusaient de l'admettre au nombre des Nations Unies, les États-Unis, dont le président avait écrit au général Franco que l'« Espagne n'avait rien à craindre des Nations-Unies » ; l'Angleterre, alors que M. Churchill avait dit au duc d'Albe : « Nous sommes disposés à aider l'Espagne en tout, nous lui demandons seulement de ne pas laisser les Allemands traverser votre territoire .»

JUAN DE LA COSA

LES CORPS PLATONICIENS

par André Pieyre de Mandiargues

à Francis Ponge

Ferréol Buq s'était déshabillé complètement, car la plage était à l'écart et d'un aspect trop rebutant pour qu'il y vînt des curieux aux jours de semaine, et il reposait en plein soleil, devant la mer, sur un lit de petits galets ou de très gros gravier ; il avait choisi pour s'y étendre la zone assez particulière où meurt progressivement la végétation terrestre (ou bien, si c'est au point de vue contraire que se tient l'observateur, où elle naît à mesure que s'adoucit le sol). La main de l'homme nu, quand il étendait le bras, arrivait à toucher les épis rosés d'une plante que l'on aurait pu classer parmi les euphorbes ; un chardon gris-bleu, qui était de l'espèce du panicaut maritime, s'était fixé un peu plus près, et à moins de deux mètres, cistes, romarins et lentisques noués de lianes et de ronces, il y avait toute la flore du maquis comme un épineux rempart bourdonnant de mouches et crépitant de sauterelles. Trois mètres plus bas, les vagues, autour des pierres, remuaient doucement des queues de paons et des mousses marines avec de fragiles algues vertes. Ferréol pensait aux deux frontières qui séparent le milieu marin du terrestre, la première, évidente, où disparaît le solide englouti sous une frange d'écume, et la seconde, que l'on aperçoit beaucoup moins facilement, où le sel surgi de la mer imprègne assez le sol pour l'interdire à ses végétaux naturels. Et il eut un sourire (chose assez ridicule, ou charmante, sur la face d'un solitaire) à l'idée que nu comme à l'heure de sa naissance il se trouvait couché sur un lieu intermédiaire de l'un à l'autre monde, et qui participait de tous les deux ensemble. Car, plus encore qu'à l'impur et à l'indéfini, il se plaisait au double, ou mieux : à l'hybride, à l'amphibie, au mitoyen ; des expressions le ravissaient, telles que : ni chair ni poisson, entre chien et loup ; *naguère il avait passionnément étudié la vieille hérésie manichéenne ; il songea d'un état qui serait entre la vie et la mort, tout de même qu'entre le terrestre et le marin cette frange littorale où il tenait à peu près l'emploi d'un noyé rejeté par le flot.*

Puis son attention revint aux tiges d'euphorbe, que le soleil illuminait avec un éclat presque insoutenable, au-dessus du gravier très blanc où elles avaient poussé de profondes racines. Ces tiges étaient cinq sur la plante observée (quoique ce ne fût pas une loi, et que d'autres pieds, mais dans une position moins avancée par rapport au rivage, fussent mieux fournis et touffus plus vigoureusement) ; chacune s'achevait en une fleur qui passe pour hermaphrodite, aux yeux de certains botanistes, à cause qu'elle a (spécifiquement, alors) cinq faisceaux d'inflorescence mâle épanouis loin autour de l'unique femelle ; le tout allant du rose au vert, par l'orange, avec des gradations tellement insensibles dans la couleur et dans la forme qu'il semblait, un peu comme il se voit au multiple épanouissement des bougainvillées, que la fleur, le feuillage et la tige fussent un seul organe, mais varié à peine, comme par caprice ou maladie, des parties vieilles aux plus jeunes ou aux plus ensoleillées. Il faudrait aussi rendre compte — pensa-t-il — d'écailles menues au long de chaque tige, qui ne sont que les cicatrices des feuilles tombées, et encore, si l'on blessait la plante, d'une sorte de lait qui viendrait à goutter, blanc d'abord, puis virant au jaune après que l'aurait figé la chaleur.

Tel objet, cette plante bizarre, il ne savait bien clairement pourquoi il apportait tant de passion à la considérer, mais il aurait voulu s'en faire une si précise image qu'il n'y manquât aucun détail, et qu'elle fût inscrite en sa mémoire, mise en fiches, possédée, consommée, digérée définitivement. Cependant, à mesure qu'il s'efforçait vers une représentation exacte, le fiasco s'affirmait, et Buq sentait croître son impuissance à saisir ce qu'il désirait.

L'euphorbe, sous son regard trop attentif, comme une coupe de puce sous la lentille d'un microscope, avait grandi mystérieusement : c'était maintenant une forteresse pentagonale, dressée à hauteur prodigieuse, devant lui, dans un désert de rochers blancs, et les flèches roses apparaissaient inaccessibles, des cinq tours qui étoilaient le château jeté en avant-garde de la flore sur la contrée aride.

La flore, n'était-ce vie ; *et la contrée aride, soumise au sel, terrain de* mort ?

Ainsi rendu à sa pensée précédente, pour chasser l'inopportune et pour ne plus voir le château insultant (tel au duc de Savoie, car le grand est dans le petit monde, le mur de Genève au point du jour après l'escalade manquée), il se retourna. Les barbes du chardon maritime, qu'avait effleuré son bras, l'égratignèrent. Il changea de place une autre fois, quoique le galet brûlât comme au sortir d'un four, et il se mit sur le dos, face au ciel. Fermant les yeux, quand la brûlure se fut atténuée, cependant il ne dormit pas. Le trouble plaisir qu'il y a d'être tout nu au soleil, dans le fort de l'été, sur un rivage méditerranéen, aurait suffi à le tenir éveillé ; il sentait aussi venir une fièvre, et il avait l'impression que son cerveau bouillait. Volontairement, alors, il commença de se souvenir.

Parti de Sienne — *pensa-t-il* — tard après le repas de midi, j'avais longtemps roulé, dirigé vers le sud, à travers un pays abrupt, mais tout

de terres, dont la couleur uniformément du rouge au brun et la structure déchiquetée suggéraient un épiderme avec bubons, rhagades, croûtes, plaies ouvertes et cicatrisées, comme si je m'étais trouvé, minuscule, en train de parcourir le ventre d'une grande endormie, et que la géante eût été lépreuse au dernier degré ou qu'on l'eût battue rudement de houx et d'épines. Il faisait très chaud. Ma petite voiture hoquetait dans les côtes, si bruyamment que chaque fois je craignais, comme en menacent les mécaniciens, qu'il ne se rompît un organe essentiel. Rien n'est si fastidieux, pistons, soupapes, bougies, que le fonctionnement, bon ou mauvais, d'un moteur à explosion, et pas plus qu'alors je ne m'en occuperai aujourd'hui. Mais je voudrais me représenter ce serpent assez gros et d'un vert admirable, dont le corps, écrasé sur la route, me fit arrêter ma voiture (il est vrai que c'était en bas de pente) pour le regarder mieux. Couleuvre, sans doute. Pourtant il n'y avait aucun point d'eau par là, et, vivant, je crois qu'il aurait effrayé plus d'un brave.

Après le serpent, et passé un col non pas très élevé, j'arrivai devant un grand lac volcanique, que des montagnes entouraient, coiffées de bois fort sombres. Là, car ma voiture n'allait plus qu'à peine, malgré la tombée du soir dont il se dit qu'elle améliore la carburation, je m'arrêtai dans un village surtout de pêcheurs, et je retins une chambre pour quelques jours dans une maison où l'on prenait des pensionnaires.

De mon hôte et de son épouse je ne me rappellerai rien, si je prétends que ma mémoire — laquelle, après tout, imaginaire ou réel est le seul espace où vraiment je me plaise — soit arrangée selon mon goût exclusif, et si j'en ai comme des meubles disgracieux banni les souvenirs moroses. Un vieux homme et une vieille femme quasi-muets, d'ailleurs, qui préparèrent au plus vite ma chambre et mon dîner, tant ils avaient hâte d'aller se mettre sous un drap. Leurs petits-enfants grouillaient et tapageaient, en l'absence de parents retenus je ne sais où, dans la montagne, par je ne sais quels travaux de saison. Le fils cadet, dont il me fut montré une photographie avantageuse, marié depuis moins de six semaines venait d'être appelé au service militaire. Sa jeune femme est dans le lot mon souvenir de choix, comme une banquette galbée où le regard s'attarde. C'est elle qui, dix-huit ans et sournoise, devant la fenêtre avait servi mon repas.

Ce repas, j'y avais pris très goulûment plaisir, et maintenant encore, l'estomac brûlé par le soleil, un flot de salive me remplit la bouche, à me rappeler des vermicelles mêlés d'herbes aromatiques et de lentilles, des anguilles cuites au four sous un excès de feuilles de laurier (mais la saveur n'en était pas moins délicieuse), un fromage fort où je râpai de la muscade, des tartelettes assombries par une confiture mauve.

Le meilleur était assurément le plat d'anguilles.

— Viennent-elles du lac? avais-je demandé à celle qui me les offrait. Et toi, comment t'appelles-tu?

— Flavia, *signor*.

Puis, luttant, mais en vain, contre une envie de rire :

— Il n'y a pas d'anguilles dans le lac.

Pressée de questions, car il est agréable de faire rire par taquineries une fille drue, elle avait fini par m'avouer que les dites anguilles venaient de la montagne ; mais elle n'avait rien voulu ajouter à cela, et elle avait fui, me laissant assez mal à mon aise devant le fromage et les tartelettes, car je songeais à ces expressions d'*anguilles de haies* et d'*anguilles de buissons* qui désignent biaisement les couleuvres dans le jargon de Saint-Jean-du-Désert, et l'idée m'indisposait un peu du serpent émeraude que j'avais rencontré, cadavre, en travers du chemin.

Quand Flavia fut redescendue de l'étage supérieur, après avoir enfermé, me dit-elle, tous les enfants dans un commun dortoir, et quand elle eut desservi, je lui proposai de me tenir compagnie devant une bouteille d'aléatique, sur la terrasse qui dominait le lac. Nous bûmes quelques verres, et puis je l'entrepris, car elle avait une façon de tremper son bout de langue dans le vin qui ne pouvait laisser indifférent un honnête homme. Pour se défendre, elle me voulut parler de son mari, prisonnier dans une caserne de chevaux-légers. Il était bien question de ce sabreur ! Je racontai que j'avais une fiancée moi-même, la douce Carita, beaucoup plus belle que les filles qui sont aux couvertures des journaux illustrés ou sur l'écran des théâtres de pellicules, mais que mon plaisir était de la trahir avec des louves et mon amusement de l'exalter et puis de la décevoir, sans jamais rompre nettement avec elle. C'était bien le langage qu'il fallait à si fidèle épouse. Aussitôt qu'elle l'eut entendu, son regard brilla, elle but encore deux verres, et elle ne fit à m'accompagner dans ma chambre pas plus de résistance que le minimum convenu, lorsqu'elles sont d'accord mais qu'elles n'ont pas trop l'habitude du balai.

Malgré son nom de lionne, elle était crépue et sombre comme une brebis noire, dont elle avait un peu l'odeur.

Des fois, quand j'ai marché longtemps, la nuit, sur les pavés de l'une de ces vieilles villes où les statues ont des gestes raccrocheurs et où le marbre sent le miel rance et la couenne acide, rentré chez moi et solitaire, des souvenirs m'assaillent qui ne sont que peau, poil et relents de sueur. Mais parce que je suis maintenant tout nu sur un lieu de cailloux et de sel, sous le plus dévorant soleil, le pur m'écrase ; et même si je voulais (tel désir est aussi loin de moi que celui de connaître les îles Sanguinaires ou le ventre de ma fiancée), je serais incapable de me remémorer ce que je fis à la petite pécore, entre des pans de tulle roussi qui m'auraient dû protéger des moustiques. Oh ! rien que de très ordinaire, probablement. Et il me semble que je la renvoyai peu après dans la chambre commune, si c'est là qu'elle avait paillasse attitrée, avec tout le ramassis de ses neveux et nièces.

Je ne me levai pas très tôt, le lendemain, et d'abord j'allai au garage où j'avais laissé mon véhicule : un *trèfle* de si belle époque que peut-être ils auraient payé cher pour l'avoir, au marché à la brocante. Deux hommes

en bleu, qui déjà l'avaient horriblement démonté, promirent de me le rendre avant la fin de la semaine, et frais, dit l'un d'eux, comme un bouton de jasmin. Acceptant l'augure, je descendis me promener au bord du lac, puisque je n'avais rien de mieux à faire.

L'eau était lisse et noire, avec un aspect de nudité terrible que je n'ai jamais vu à celle des fleuves ni de la mer, et il traînait sur ce noir des poussières d'or qui étaient du pollen tombé de la rive, mais qui me firent penser, je m'en souviens, à un débordement de vieille eau-de-vie hanséatique. L'odeur en était moins de pourri que, troublante, d'acacia ou de marronnier en fleur. Le contact, je l'imaginais gras, comme à la surface d'un bassin d'épandage. Je me demande, en vérité, pourquoi les souvenirs accourent avec tant de précision, dès que je veux retrouver ce paysage lacustre. Serait-ce par contraste avec le maritime, devant lequel je suis à présent étendu ? C'est possible ; quoique l'explication soit facile, et que le fait ait probablement d'autres origines que je ne saurais découvrir.

Des canots, sous le vent, remuaient à peu de distance, et sur la grève il y avait des hommes qui tiraient les câbles d'une seine. Ceux-là chantaient une lente mélopée, et quand ils se taisaient répondaient ceux des bateaux, laquelle célébrait, je m'en souviens vaguement, les amours, les crimes et le déclin de la reine Amalasonte. Je me joignis aux hâleurs, rapproché d'eux, je crois, par le désir d'entendre mieux les couplets légendaires. Quand le filet vint à la rive, il fut bien près de se rompre sous les coups de quelques poissons énormes qui avaient le sombre vernis du bronze de guerre et qui étaient entrés dans le piège en suivant un banc de cette blanchaille trembleuse, assez fade, que l'on a parfois anoblie du nom de *sardines de lac*. Les pêcheurs, à qui j'avais demandé d'où ils tenaient leur chanson, me montrèrent une île, non pas très lointaine, et ils me dirent que l'on y pouvait voir les ruines du palais où avait été assassinée la reine des Ostrogoths, étranglée dans son bain par ordre de son époux, et neveu, le prince Théodat. Cependant, plus petite, plus obscure et à l'écart, une seconde île ravivait ma curiosité sur laquelle avait fait tomber une pluie froide la banale évocation des atrocités gothiques ; je priai les bateliers qu'ils voulussent bien me conduire là-bas, après la pêche ou un autre jour, mais ils refusèrent très décidément, en prenant un air gêné, sinon hostile, qui me parut étrange. Alors je n'insistai pas, je les saluai de bonne mine, je remontai au village.

Dans la salle où j'avais dîné, entre des murs tellement épais que l'ombre et la fraîcheur vous saisissaient presque désagréablement au premier abord, Flavia m'attendait seule, et elle courut vers moi, dès que je fus entré, rieuse et franche comme si l'aventure de la nuit avait remis toute sa vie en jeu. Je ne repoussai pas ses caresses. Puis :

— N'aurais-tu pas une barque ? lui demandai-je, quand elle fut un peu apaisée.

Et l'interrompant, qui déjà proposait ce que je savais bien :

— Non ; je n'ai pas envie de voir le bain où mourut la reine Amalasonte.

Mais tu vas me conduire dans l'île noire qui est à l'autre bout du lac.

— L'île au monstre! Je ne veux pas y aller. Personne n'y va ; et même, on raconte que cela porte malheur de s'en approcher.

Je voyais que ce disant elle écartait l'index et l'auriculaire de la main gauche, les autres doigts pliés dessous, discrètement, dans le geste conjuratoire que l'on sait et qui est commun à presque tous les peuples de la Méditerranée.

Quant à moi, le mot de *monstre* n'était pas pour me faire peur, si j'ai longtemps été parmi les clients des baraques foraines et de certaines salles d'anthropologie comparée. Je pensais que les pêcheurs avaient dû reléguer dans l'île un être à demi humain, bestial pour l'autre moitié, tel que souvent il en naît aux campagnes perdues, et ils ne meurent pas toujours à leur venue au monde, à moins que le médecin n'ait rétabli l'ordre de la nature en leur serrant la gorge ou en leur donnant un bon coup sur la tête. Me revenaient aussi en mémoire les subtiles distinctions du théologien Cangiamila, qui fait autorité dans la question de savoir quand il faut administrer, ou refuser, le baptême aux créatures qui ne sont humaines qu'en partie. Avec un peu de chance, j'allais peut-être voir siéger au bord de l'eau le merveilleux poisson-évêque que décrit le livre d'Aldrovandus. L'Italie est un pays qui a tant de ressource que l'on ne sait jamais devant qui, ou quoi, l'on va se trouver, dès que l'on ouvre une porte, que l'on prend un fiacre ou que l'on fait une petite promenade en bateau. J'insistai donc avec rudesse, et je menaçai ma colombelle de quitter le village pour ne jamais revenir, à moins que, sur son âme, elle ne jurât de me conduire où je voulais, tout de suite après que nous aurions déjeuné.

Le chantage était imprudent, mais Flavia, de toute évidence, était en mon pouvoir comme un scarabée sur la main, et elle ne savait pas que j'eusse été bien incapable de partir, étant donné que les mécaniciens avaient mis mon trèfle en pièces détachées. C'est à promesse reçue que je m'attablai. Je fus servi avec des soins, de la délicatesse, une attention frôleuse ; je n'en mangeai que de meilleur appétit.

Un macaroni assaisonné de moules de lac (l'espèce étant perlière, je faillis me casser une dent sur une petite boule grise), un brochet qui éclatait d'avoir été rempli trop copieusement d'un hachis de foie de porc au fenouil, c'est tout ce que j'arrive à me rappeler. Certaine base fangeuse, dans les mets très épicés, suffit à m'envoyer en l'air comme une femme qui aurait du vice. Mais au diable les souvenirs de repas où toujours je m'enlise! Retournons plutôt à Flavia, nourrie du peu que je ne mangeai pas, et qui, sans m'avoir prié même de quelque sieste ensemble, tenait sa promesse dès la première heure de l'après-midi.

Pour protéger ma vue, je vais placer de petits cailloux plats sur mes paupières, car le soleil est si fort qu'il impose à mes yeux fermés des taches noires, bordées de bleu, puis de mauve, sur fond rouge, et cela

pourrait n'être pas inoffensif. Mais déjà je retrouve l'image de celle à qui je pense, et il me semble que c'était hier. Ce fut il y a dix ou douze jours.

Flavia, devant moi qui me tenais à l'arrière, ramait dos à la proue, et j'avais plaisir à la regarder, si le mouvement de son buste, en sens inverse de celui de ses mains, me présentait à tous les coups d'avirons une gorge dont l'élan et la masse avaient fait bientôt craquer le soutien fragile, et puis parce que c'est l'une des douceurs du monde que d'être assis dans un bateau, sans rien faire, et d'aller à la force des bras d'une jeune personne un peu bovine qui transpire en votre honneur. Sa jupe en coutil clair, remontée haut, laissait nus des genoux de garçon, et ses jambes grosses (à proportion des bras) ne se détachaient l'une de l'autre. Elle était chaussée d'espadrilles, dont les semelles effilochées me soufflaient, avec le joli nom de *lagopède*, cette furtive amitié que j'ai ressentie, des fois, devant les pieds touffus des chats persans ou des coqs de montagne.

Il n'y avait sur l'eau pas d'autre barque que la nôtre, le soleil était presque à plomb au-dessus de nos têtes, la rive était déserte, et l'on ne voyait rien en vie que des chèvres attroupées sous un grand arbre qui leur faisait un peu d'ombre. Je crois que ma patiente amie avait d'autant plus facilement accepté de voguer aux heures chaudes qu'à ces heures-là tous les gens reposaient, derrière des volets clos, et qu'elle ne risquait pas d'être espionnée, car ils lui auraient donné probablement un concert de casseroles, ou bien ils l'auraient passée au goudron, s'ils avaient su qu'elle avait osé gagner seule avec un étranger l'île interdite. Pêcheurs ou paysans, ils sont assez sévères sur le point d'honneur, dans la région où la panne m'avait aventuré ; leurs femmes au premier soupçon grave reçoivent l'enduit lubrique, et le complice, s'il n'est pas du pays, on l'expédie à coups de fourches avant de jeter son corps dans une vasière. Le commerce des louves est un plaisir de père de famille, au regard des habitudes rustiques.

Combien de temps restâmes-nous sur le lac ? Je ne saurais répondre, si la question m'était posée. Mes souvenirs ne vont qu'à des reflets qui tremblaient sur l'eau calme, et ces lueurs avaient peut-être le pouvoir hypnotique que l'on prête à des flammes de bougies obstinément considérées dans un miroir, car, au bout d'un moment, je cédai à une stupeur paresseuse qui était presque du sommeil (mais j'en pourrais aussi bien accuser le brochet farci que mon estomac peinait à digérer). La traversée, pourtant, dut être longue, à juger par la distance franchie. Flavia ramait sans rien dire, ménageant mon état, et quand, d'une humble phrase, elle me fit reprendre conscience, il s'en fallait de très peu que nous ne fussions au but. A quelques mètres du bateau gisait la petite île que j'avais montrée aux pêcheurs (et leur maussaderie m'avait invinciblement entêté d'y venir) : au-dessus d'un rivage mieux défendu par les broussailles qui le débordaient que par son escarpement médiocre, il semblait que ce ne fût qu'un bois de cyprès ; les plus épais, les plus hauts, les plus noirs que

j'eusse jamais aperçus, même en songe, dans aucune période de ma vie.

Rames en l'air, la barque allait sur sa lancée, tout droit vers une baie minuscule où le branchage était moins épineux et moins fourni qu'ailleurs. Des racines, où fut nouée l'amarre, faisaient comme les montants d'une échelle que je gravis sans attendre la batelière. Je m'engageai dans un sentier, sorte de foulée au travers des orties et des ronces, qui témoignait que l'île n'avait pas toujours été immuablement déserte, ainsi que l'on m'en aurait voulu persuader, et que certains y venaient encore, secrètement, pour des affaires qui me sont restées inconnues. Après la lisière, que je franchis avec précaution, butant sur des cailloux qui roulaient sous le lacis végétal et craignant des pièges dissimulés, le chemin devint facile ; passé ce que je découvris n'être rien qu'un rideau de cyprès communs, mais portés à une taille et à une luxuriance presque surnaturelles, comme des plantes à l'engrais, par le fond lacustre d'où ils tiraient leur sève, je me trouvai dans un fort grand espace, tout d'herbes sèches, où se dressaient des constructions de main d'homme et si singulières que j'en fus complètement ébahi, d'abord.

Puis, quand j'en pus croire mes yeux et que j'eus repris un peu de mes facultés attentives, je distinguai les figures grandioses des cinq polyèdres réguliers (platoniciens) : le tétraèdre, le cube, l'octaèdre, le dodécaèdre et l'icosaèdre. Ces monuments bizarres, qui reposaient sur des blocs affleurant le chaume, faisaient les cinq sommets d'un pentagone, au centre duquel il y avait la statue gigantesque d'un dormeur étendu sur le ventre. Ladite statue reproduisait assez fidèlement, quoique à une échelle colossale, ce que l'on connaît de l'hermaphrodite Borghèse ; cependant, chose encore plus invraisemblable que sa *présence* devant moi, elle avait l'air plus ancien que le marbre de Rome. A meilleur examen, je compris que l'érosion subie par la matière (un calcaire entre rose et jaune) et la rudesse des contours portaient à surestimer l'antiquité du colosse, qui, tout de même que les figures géométriques de son entourage, était âgé de cinq ou six siècles au maximum.

Malgré les herbes feu, presque aussi dures que des roseaux et d'une taille à cacher un bélier ordinaire, qui couvraient le terrain, je fis le tour de l'hermaphrodite, et je m'aperçus bientôt que la statue était creuse, puisque des fenêtres habilement déguisées en fissures s'ouvraient à plusieurs endroits dans le torse. Un escalier de bois, plus récent et pourtant trop vieux pour être bien solide, me conduisit à la porte d'entrée ; je ne saurais dire honnêtement où était située cette porte, si jamais, ce qui d'ailleurs est improbable, je voulais à quelqu'un raconter mon exploration. Après avoir franchi l'ignoble goulot, je pénétrai dans une salle que je nommerais la grande cave abdominale, et qui, béante, obscure, humide, aurait persuadé sûrement quelque dévot de la Bible de se trouver Jonas englouti dans le ventre de la baleine. Des filaments charbonneux y pendaient de la voûte, qui frôlèrent mon visage, tandis que mes pas mettaient en éveil un peuple de chauves-souris, dont les déjections, et

celles de leurs ancêtres, depuis des temps incalculables avaient tapissé le sol. Un trou bas dans le mur et une marche usée donnaient accès à la salle que je dirais thoracique, laquelle, au contraire de la précédente, recevait le jour à flots par de multiples déchirures intercostales ; celles-là même que j'avais remarquées à l'extérieur. Les parois et le plafond, jadis badigeonnés d'un enduit rougeâtre, s'écaillaient ; le centre était occupé par vingt-cinq colonnes pentagonales, groupées en un petit bois de plantation symétrique, et les troncs de ces colonnes portaient des tableaux sur la pierre qui ne représentaient que supplice et que meurtre par l'épée, la pique, la hache ou le poignard ; en sorte que le sang versé par les plaies des occis de tous les tableaux, réuni en ruisseaux bruns, coulait vers les arêtes des colonnes, et qu'en fleuves il descendait au long de ces arêtes pour se jeter à la fin, comme dans une mer purpurine, sur un pavement en graviers de porphyre.

Après avoir, avec un intérêt minutieux, considéré longuement les peintures cruelles, je pris un couloir qui montait à l'intérieur du cou, par où j'arrivai dans la salle hémisphérique de la tête. La lumière, qui tombait d'une large baie percée dans le plafond, éclairait des fresques assez gâtées (peut-être par la pluie, quoique le climat de la région soit très sec), mais où l'on reconnaissait aisément qu'elles avaient pour sujet le *triomphe du délire*, et des processions de fous et de folles de toutes les espèces convergeaient vers leur dieu, figuré par un être bestial et nu, que le peintre avait fait d'une beauté intrigante. Contre la paroi s'élevait une rampe, en spirale rétrécie à mesure, qui aboutissait à un balcon placé en haut du crâne, autour de cette sorte de trépanation ou de tonsure profonde illuminant les cortèges de la démence.

Là-haut, quand je me penchai sur la balustrade posée comme une couronne sur les boucles de la chevelure, je vis Flavia qui se tenait timidement parmi les arbres. Je l'appelai, et je lui expliquai le chemin à travers les entrailles du colosse pour me venir rejoindre sur le balcon occipital, mais elle refusa de m'entendre ; je n'arrivai pas même à l'attirer près des corps géométriques. Il semblait qu'elle fût indignée contre moi, et elle me suppliait de redescendre, criant que l'île était maudite, que l'heure était maintenant très avancée, qu'il y aurait danger d'être surpris si je m'attardais une minute de plus. Alors, puisque au fond j'avais eu ce que je voulais, je cédai à ses prières.

Nous nous réembarquâmes aussi hâtivement que nous pûmes, et elle eut encore cette précaution de me déposer sur la rive assez loin du village, pour faire comme si toute seule elle était allée se promener sur le lac.

De la période qui suivit, il n'est pas un moment que je veuille me rappeler. Je caressai Flavia, mais avec un ennui croissant, et je crois qu'elle aussi s'attristait, car chaque soir elle me parlait de son mari ou bien du temps des fiançailles. Ni promesses, ni menaces ne servaient plus à rien, quand je lui demandais de retourner dans l'île. Les nourritures, toujours

les mêmes ou quasiment, m'avaient lassé par monotonie, et je ne trouvais plus rien de piquant à leur goût de marais. Ma voiture me fut rendue. Cependant je ne pouvais me décider à partir.

Quelques jours plus tard, ce fut pleine lune, et je savais où prendre la clé de la remise au bateau.

A dessein de fâcher ma jeune hôtesse et de rester seul pour ce que je voulais, je feignis de trouver le dîner détestable, quoiqu'il fût de riz au safran avec diverses viandes, et beaucoup moins insipide que le repas du matin ou que ceux de la veille. Flavia, pourtant, sans se vexer le moins du monde, quand je sortis de table me suivit avec un air d'être prête à tout pour se faire pardonner. Il fallut l'accueillir. Je la caressai plus distraitement encore que de coutume, et puis je feignis un grand besoin de repos, pour qu'elle regagnât au plus tôt le dortoir en commun.

Peu après, quand je fus certain que tous étaient assoupis, je redescendis doucement dans la salle à manger, et je m'emparai des clés qui pendaient sous le manteau de l'âtre avec des bouquets de thym et des saucissons. La porte ouverte et refermée sans un grincement, je fus dehors. Les pêcheurs et les paysans se couchent tôt, dans la saison où dès l'aube ils vont à leur besogne. Tout était clos ; nul chien n'aboya ; je ne rencontrai personne en chemin, de la rue principale à ces abris où ils gardent les embarcations, et qui sont bâtis de roseaux et d'argile, sur des jetées de pilotis perpendiculaires à la berge.

J'avais bien observé les tours de main, quand avec Flavia nous étions partis à l'aventure, et les cadenas (il y en avait un aussi, le plus gros, qui retenait la barque à l'intérieur de l'abri) ne me furent pas moins obéissants qu'à la femme du chevau-léger. Sans effort de mémoire, j'ai dans l'oreille encore ce clappement, comme d'une langue énorme (celle, me dis-je alors, de la grande statue!), qui retentit au moment où la barque prit l'eau. Et je ramai comme un voleur pendant les premiers mètres, car il me semblait impossible de n'avoir pas été entendu. Puis, car tout restait paisible, je ralentis, pour écouter, une voix après l'autre, renaître le concert des grenouilles riveraines que mon départ avait peu durablement effarouchées.

Il y avait un petit vent au ras de l'eau, qui venait des montagnes derrière le village et qui portait avec soi tant de fraîcheur que je relevai le col de mon chandail, mais je ne m'en plaignais nullement, puisqu'il soufflait dans la bonne direction, c'est-à-dire tout droit vers le bout du lac et vers l'île aux monuments singuliers.

La lune était encore en train de monter dans le ciel ; sa lumière avait un tel éclat que l'on ne voyait pas, ou presque pas, d'étoiles, quoiqu'il n'y eût point de nuages, et ses reflets dansaient sur l'eau noire avec beaucoup plus de feu que ceux du jour à ma première traversée. Le rivage était illuminé comme le décor d'une féerie glaciale, jouée sans autre acteur et sans spectateur que moi dans le grand théâtre de la nuit d'été. Mon regard, tandis que je ramais, suivait la ligne des cimes, détachée

sur l'obscur avec des couleurs de pâte de verre. Rarement il me fut permis de contempler un spectacle aussi beau, mais je ne le goûtai pas entièrement, car je pensais très fort au but de mon échappée ; et maintenant, pour effacer ce souvenir auquel je ne veux pas m'attarder, j'ouvre les paupières (tant pis pour les petits galets protecteurs !) et je livre un instant mes yeux au terrible soleil qui jette sur ma rétine une double pieuvre écarlate ; celle-là même que j'ai vue rouée au ventre des poteries de Crète et de Mycènes, dans les vitrines poussiéreuses des musées de l'Archipel. Tout de suite, en refermant les yeux (galets remis), j'abolis le présent. Les bêtes à tentacules, après une flambée vert de chrome, s'éteignent. Revenu au passé, voilà ce que par excellence je voulais me rappeler de ce temps-là, et qui est l'heure où, après avoir abordé, je me trouvai de nouveau, mais seul, devant la statue couchée entre les cyprès de l'île.

Ceux-là faisaient un rempart trop massif pour que le vent soufflât directement sur la zone herbue, mais leurs têtes pliaient sous les coups ; à chaque rafale un peu forte et sifflante, il sortait de l'hermaphrodite un bruit que je comparerais au vagissement d'un bambin (s'il se pouvait) de trois ou quatre tonnes, bruit qui me remplit d'épouvante aux premières fois que je l'entendis. Puis, à la réflexion, je compris que le vent, en passant sur le cercle assez étroit des cyprès, produisait un violent appel d'air au-dessus de la baie ouverte dans la tonsure ; je pensai aussi que les vingt-cinq colonnes, dont l'ordonnance, à l'intérieur de la cage thoracique, m'avaient émerveillé, composaient en réalité une espèce d'orgue ou de harpe éolienne, et que c'étaient les sons de cet instrument qui résonnaient, ainsi que le chagrin d'un jeune titan, dans le silence de minuit et dans la solitude.

La peur en moi fit place à une curiosité neuve. Je me jetai dans les hautes herbes entre le cube et l'octaèdre, je m'approchai du vagissant colosse, je gravis l'escalier fragile, je franchis le seuil. Après avoir erré quelque temps à l'aveuglette dans les profondeurs de l'abdomen, je fus dans la seconde salle, où une pauvre clarté filtrée à travers les plaies du thorax me montra que je ne m'étais en rien trompé. Les colonnes, en effet, sous leurs peintures de carnage et de sang, vibraient aux forts courants d'air comme des stalactites creuses, et du grave à l'aigu elles filaient en chœur des sons étrangement plaintifs, mais beaucoup plus puissants, dans ce lieu d'excellente acoustique, que tout ce que j'avais entendu au dehors.

Satisfait d'avoir deviné juste, je voulus, plutôt que de sortir, refaire le chemin de ma première exploration, et ainsi je montai dans la salle ultime (que je pourrais bien appeler capitale), où les représentations de la folie avaient aux rayons verticaux de la lune pris des tons de vert et de jaune qui mettaient sur les corps nus des adorants une dérision sinistre et des émaux de pourriture. Quand je fus parvenu, au risque de me rompre le cou, sur le balcon circulaire, alors je crus être devenu fou

moi-même, tant le tableau était stupéfiant qui se présentait à mes yeux.

A distance strictement égale de mon observatoire, se dressaient, dans le chaume, les cinq corps platoniciens, mais ils étaient devenus transparents. Les arêtes des faces postérieures qui auraient dû, selon la norme, être cachées, et qui de fait, pendant le jour, m'étaient demeurées invisibles, coupaient maintenant la masse de chaque polyèdre ainsi que si j'eusse eu devant moi des blocs de verre (ou de toute autre matière translucide), dorés au feu du satellite. Les cyprès, à l'entour, élevaient un mur parfaitement rond, souverainement noir et d'un aspect extrêmement dur, qui retranchait absolument de tout le reste du monde le lieu où j'avais mon poste. Et comme je regardais, dans cette enceinte assez pareille au cratère d'un volcan ou à la gueule d'un canon prodigieux, flamboyer les beaux corps cristallins, et que j'écoutais les gémissements modulés par la grande statue, je fus frappé du contraste existant entre la *divine harmonie* de telle scène et les images de sang et de délire par lesquelles, comme des épreuves initiatiques, il m'avait fallu passer pour arriver au point de vue supérieur. S'imposait aussi, je ne sais pourquoi, mais de façon très nette, une idée d'*épanouissement* (avec tout ce que le mot comporte de transitoire) : il me semblait que l'hermaphrodite fût le pistil allongé d'une vaste fleur d'eau, et que les cinq solides fussent des étamines groupées en cour d'amour autour de lui. Cette idée n'allait pas sans suggérer des germes de fécondité et de mort, à l'œuvre déjà, pour la ruiner, sous la vision merveilleuse. Je m'égarai, imaginant un orgasme minéral, une chute de tension, le colosse aphone et que l'île serait abîmée au fond du lac. Pour la première fois de la nuit, non pas de peur, je me sentis glacé. Et maintenant, seulement à me remémorer ces divagations, un froid s'installe en moi, quoique je sente fort bien que le soleil brûle et que j'aie peine à le supporter.

Réfléchissant, plus tard, sur les *causes* du phénomène, je ne pus arriver qu'à cette conclusion (si c'en est une) : que sur la pierre dont étaient bâtis les monuments géométriques, on avait peint les arêtes postérieures à la place exacte où on aurait dû les voir du haut de la tonsure, et que ces (fausses) arêtes, par la nature propre du badigeon, invisibles au soleil devenaient visibles la nuit sous les rayons de la lune à son apogée. Une sorte de trompe-l'œil intermittent. Mais le problème est loin d'être résolu, car, du fait de l'érosion qui ne cesse de limer le calcaire, il faudrait supposer que des hommes (et qui donc ? et fidèles à quels rites ? et pour quelles fins inconcevables ?) dans un passé récent eussent au pinceau refait les lignes d'arêtes.

Quelqu'un, si je racontais cette histoire, trouverait-il une meilleure explication ? J'en doute. Mais si cela était, et si celui-là, curieux comme je le fus, voulait vérifier mes souvenirs, je lui dirais volontiers l'endroit du lac, le nom du village, et je lui donnerais une lettre pour l'introduire auprès de Flavia. Il ne tiendrait qu'à lui qu'elle le rendît aussi heureux

que moi ; à moins que l'époux ne soit rentré de la caserne, ce qui nuirait, peut-être, aux occasions de canotage.

Je n'ai pas vu le bain de la reine Amalasonte ; je ne le verrai pas. Rentré à la maison, cette nuit-là, sans plus de bruit que je n'en avais fait à me glisser dehors, je partis au midi du lendemain, après un congé plein de sollicitude. Le soir, j'étais à Rome. J'y pris divers plaisirs, quoique le carnaval fût passé depuis longtemps. Ensuite, je suis venu sur ce rivage, et j'y ai trouvé logement dans une vieille tour de guet d'où l'on peut cracher dans la mer.

Une torpeur — comme il en est qui font prélude aux insolations — assoupit la pensée de Ferréol, et les corps platoniciens, avec leur entourage, furent remisés dans ces dessous de la conscience où étaient déjà disparus la simple Flavia, les mets de goût fangeux, le cadavre du serpent émeraude, les tiges d'euphorbe et le pied de chardon maritime. Il n'y eut plus que vague ; Ferréol Buq, cédant à l'engourdissement, dormit quelques minutes. Mais avant que le soleil ne l'eût assommé pour de bon, il se réveilla, bâilla longuement, s'étira, sauta dans l'eau qui lui parut très froide et nagea, tout nu, vers le large.

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

ASPECTS DE LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE

par Bertrand d'Astorg (aux éd. du *Seuil*)

Ce recueil ne se lit pas sans intérêt, au contraire. L'observateur y démêle quelques-uns des fils dont est tissée la trame d'*Esprit* : le souvenir de Mounier, l'espérance révolutionnaire, la foi dans un humanisme de type nouveau, le mépris des valeurs bourgeoises, la certitude que du passé rien ne subsiste, que le XXe siècle a *créé sa morale*, que « l'univers concentrationnaire » (pour parler le jargon) a définitivement éliminé l'autre. Ce bilan ne sera donc ni complet, ni même juste. Saint-Exupéry, Bernanos « morts au champ de leur honneur » se voient reprocher leur condamnation du monde moderne. Dans cette perspective, M. Jean Cayrol devient le prophète d'un nouvel âge de l'homme, alors que M. Camus est mis en garde contre « une morale de la Croix-Rouge », autrement dit de la non-violence. Mais il est réconfortant d'entendre l'auteur avouer qu'il a reçu des lettres d'injures pour avoir parlé avec mépris du « ton concentré et pieux » des témoignages de l'autre guerre : « Duhamel, Barbusse, Dorgelès, lettres du capitaine X..., tué au Chemin des Dames. » *Des ruines*, nous dit-il, *le sacré refleurira*. Mais pourquoi attendre les ruines ?

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(Suite de la chronique bibliographique page 168.)

FASCINATION DU MEXIQUE

par Pierre Fréderix

LA MORT RÈGNE-T-ELLE SUR LE MEXIQUE?

D. H. Lawrence, qui fit deux séjours au Mexique en 1923 et 1924, aimait Oaxaca, la vie quotidienne qu'on y mène, son climat, son marché, ses fleurs. Il semble avoir été assez heureux aussi au bord des eaux pâles du lac Chapala. « *Je ne sais comment*, disait-il, *ce pays noir me donne de la force.* » Mais dans le *Serpent à Plumes* qu'il écrivait alors, le lac Chapala n'évoque que la peur, la soif du meurtre, le sentiment d'un malheur imminent. Le Mexique fait peser sur vous « une force lourde et déprimante, les grands replis du dragon aztèque ». « *Quand je pense à toutes les révolutions mexicaines*, déclare un des personnages du roman, *je vois un squelette, qui marche en tête d'une foule brandissant une bannière noire où « Viva la muerte » s'étale en grandes lettres blanches.* » Quatorze ans plus tard, Graham Greene vint à son tour au Mexique, pour y étudier la situation des catholiques. Les persécutions avaient pris fin. L'on communiait de nouveau dans les églises. Quelques villes trouvèrent grâce aux yeux de l'enquêteur. Il accorda qu'elles étaient plaisantes. N'empêche qu'il souffrit des difficultés du voyage (elles étaient grandes, en 1938, dans les régions du sud qu'il traversa) et plus encore d'une certaine atmosphère qu'il respira. « *Je me mis à haïr ce pays.* » L'on trouverait sans trop de peine une demi-douzaine d'auteurs moins célèbres qui ont réagi de manière analogue au contact de cette terre volcanique, de ses monuments et de sa population. C'est même devenu, semble-t-il, une sorte de gageure que de prétendre décrire l'« âme » du Mexique sans recourir par priorité aux thèmes de la violence et de la mort.

Les artistes mexicains, à vrai dire, concourent eux-mêmes à fixer ces thèmes dans notre esprit. Les magnifiques pièces d'art précolombien que nous avons admirées au Musée d'Art Moderne n'ont évidemment rien de commun avec le Sourire de Reims. L'art de la période coloniale est surtout un art d'importation. Les grands fresquistes mexicains de notre temps (non pas tant Diego Rivera, souvent lumineux et paisible, qu'Orozco et que Siqueira) sont des inventeurs de cauchemars, qui vingt

fois ont refait à leur façon *le Jugement Dernier* ou *les Désastres de la Guerre*. Il est assez troublant de constater que les artisans populaires se remettent de temps en temps à fabriquer des crânes comme un pâtissier de chez nous ferait un berlingot, un bonbon d'angélique ou un cochon de pain d'épices. Tout se passe en somme comme si les Danses Macabres, qui furent un produit naturel de l'Europe au XVe et au XVIe siècle, se perpétuaient non moins naturellement dans l'imagination mexicaine du XXe.

Pour expliquer ce fait, on invoque la nature volcanique du pays. Des touristes, qui vont voir le Paricutin, quand le Paricutin consent à fonctionner, et qui reviennent à l'aube à travers un paysage désolé, déclarent qu'ils ont soudain « compris » le Mexique et ce « bruit de terreur » dont parlait Lawrence. Soit. Mais à dix kilomètres plus loin, le paysage redevient souriant et ne cesse plus de l'être. Oaxaca fut ravagée il y a une trentaine d'années par un tremblement de terre ; si vives que puissent y être les passions municipales, c'est pourtant une ville qui inspire d'abord une idée de farniente. Il existe des volcans en activité dans le sud de l'Italie : et les Italiens du sud ne s'amusent pas à fabriquer des crânes.

On invoque aussi les chromosomes des Aztèques et des Conquistadores, lesquels ne furent assurément pas des agneaux. Les Aztèques tuaient pour honorer leurs dieux ; les Espagnols, pour qu'on reconnût la vraie foi ; le pillage venait ensuite. Il y a là-dessus un passage curieux dans Prescott, où celui-ci explique que les conquérants catholiques de l'Amérique Indienne justifiaient leurs actes par le devoir de convertir, et que les Protestants justifièrent les leurs par un autre dessein de la Providence, qui veut que les richesses naturelles ne demeurent pas inexploitées. Les chromosomes hispano-indiens du temps de la Conquête ont certainement des trillions d'héritiers très actifs. Mais peut-être n'est-il pas besoin d'aller chercher si loin. L'esprit des grands capitaines, la notion de la guerre civile considérée comme un moyen usuel d'accéder au pouvoir, survivaient au Mexique vingt ans après le début de notre siècle ; le dernier général qui se retira dans la montagne avec son armée particulière ne prit cette initiative, après tout, qu'en 1938.

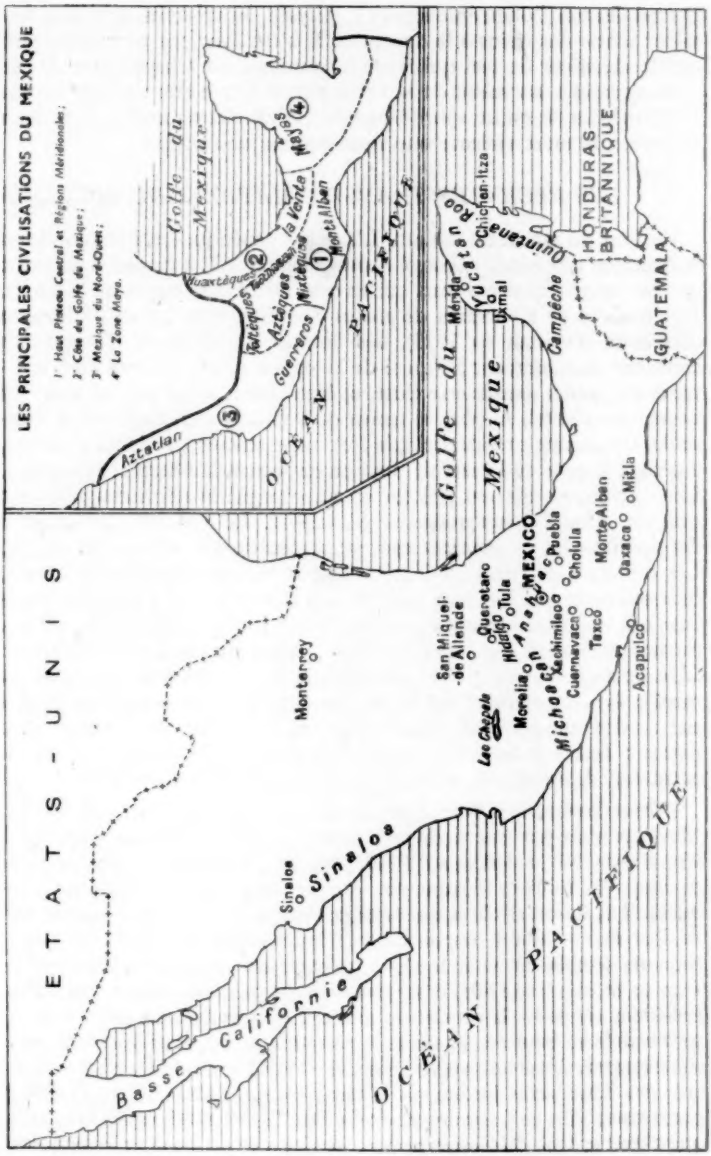
Le président sortant de la République du Mexique, don Miguel Aleman, quarante-huit ans, est le fils d'un général révolutionnaire qui mourut fusillé, sous Obregon son prédécesseur ; le général Camacho, cinquante-quatre ans, avait été élu en 1940, contre un autre général qui s'était mis en tête un beau jour de conquérir le Honduras britannique avec sa brigade. Le prédécesseur du général Camacho, l'ex-président Cardenas, cinquante-sept ans, général à vingt-cinq ans, a passé des années de sa jeunesse à faire le coup de feu en territoire mexicain. Le Mexique est encore plein d'hommes pour qui la guerre civile est une expérience vécue. Feu Zapata et feu Pancho Villa, mi-héros populaires, mi-chefs de bandes, cruels et généreux, sont avec leurs sombreros et leurs ceintures de cartouches des personnages de Western. Mais ce Western s'est joué entre 1910 et 1918.

Quand Gaston Doumergue logeait à l'Elysée, les cristeros mexicains faisaient sauter des trains à la dynamite. Il n'est donc pas très surprenant que le chauffeur de taxi qui fonce aujourd'hui sur Chapultepec ou sur « Insurgentes », au volant de sa Chevrolet, se figure être un petit Zapata réincarné. La vie est un sport dangereux, le pistolet un moyen de se faire respecter, la mort violente une issue comme une autre.

LES RÉCENTES TRANSFORMATIONS DU MEXIQUE

Ceci est un aspect du tableau. L'aspect « génétique », si l'on veut. Mais le Mexique a beaucoup changé depuis vingt ans. Il a changé à un point que ne soupçonnent pas ceux qui en sont restés aux images du Western. Des milliers de kilomètres de routes nouvelles (pas un seul kilomètre d'asphalte n'existait en 1925), des flottilles d'autocars et d'avions ont contribué puissamment à l'unité de la nation : l'ère des caudillos militaires régionaux semble être close, et bien close. Le vol à main armé est devenu accidentel, ni plus ni moins qu'à Chicago, en Sicile ou à Marseille. Un régime présidentiel très fort, mais strictement limité à six ans, a délivré le pays de l'anarchie, tout en respectant la liberté d'expression. Les convulsions qui ont précédé et accompagné la réforme agraire ont pris fin. L'apaisement religieux est réalisé. Le difficile effort contre l'analphabétisme se poursuit avec persévérance. Les cadres se forment. Les diplômes de l'Institut Technologique de Monterey (2 000 élèves, professeurs mexicains) sont valables aux Etats-Unis. La Cité Universitaire qui va être inaugurée à la sortie de Mexico, pour vingt mille élèves, est une réalisation qui ferait honneur à n'importe quel pays d'Europe. L'Institut de Cardiologie du docteur Chavez n'a pas son équivalent au monde. Le Département des Ressources Hydrauliques occupe un gratte-ciel de dix-huit étages. Pendant plus d'un siècle, les Mexicains se sont battus : deux ou trois fois contre l'étranger, et la plupart du temps entre eux. A présent ils pensent surtout à cultiver et à construire.

Il reste beaucoup à faire, c'est certain. Les carences sont visibles. Le Mexique n'est pas une horlogerie suisse. Ni une coopérative socialiste scandinave. Ni le Parlement de Westminster. Le Mexique est un pays de vingt-six millions d'habitants, qui en aura vraisemblablement cinquante à la fin du siècle et qui émerge à peine — car vingt ou trente ans ne sont rien — d'une longue suite de luttes sanglantes. Jadis les Mexicains ne semblaient avoir le choix qu'entre une dictature à vie (Porfirio Diaz se fit réélire six fois) et un soulèvement militaire chaque fois qu'un Président arrivait à la fin de son terme. Les trois derniers précédents se sont retirés au bout de six ans et la passation de pouvoirs s'est faite sans soulèvement. C'est un progrès. En 1916-1917 Pancho Villa allait massacrer des Américains jusque sur le territoire des Etats-Unis et Pershing poursuivait Villa en territoire mexicain. Depuis lors Washington a reconnu que c'était le droit du Gouvernement mexicain de nationaliser les pétroles,


LES PRINCIPALES CIVILISATIONS DU MEXIQUE
1° Haut Plateau Central et Régions Méridionales ;
2° Côte du Golfe du Mexique ;
3° Mexique du Nord-Ouest ;
4° La Zone Maya.
ETATS-UNIS
Golfe du Mexique
Huaxtèques
Toltèques
Aztèques
Guerreros
Mixtèques
la Vertu
Mayas
Monte Alban
Aztatlan
OCÉAN PACIFIQUE
Golfe du Mexique
Mérida
Yucatan
Roo
Chichen-Itza
Uxmal
Quintana
HONDURAS BRITANNIQUE
GUATEMALA
Campêche
Monterrey
San Miguel-de Allende
Queretaro
Hidalgo
Tula
MEXICO
Puebla
Cholula
Monte Alban
Oaxaca
Mitla
Acapulco
Texcoco
Cuernavaca
Xochimilco
Morelia
Michoacan
Lac Chapala
Sinaloa
Basse Californie
OCÉAN PACIFIQUE

et le Gouvernement mexicain que c'était le droit des propriétaires américains de toucher des indemnités. Résultat actuel : une production pétrolière double de ce qu'elle était avant la nationalisation, de nouveaux investissements américains dont profite à tout le moins une partie de la main d'œuvre mexicaine, et un flot de touristes nord-américains qui laissent au Mexique chaque année autant que lui rapporte la moitié de ses exportations. C'est un autre progrès. Qu'une grande partie de la population soit encore misérablement ignorante et pauvre, les Mexicains ne songent pas à le cacher. Ne jugeons pas un pays d'Amérique Latine par rapport au vieil Occident. Jugeons-le par rapport à ce qu'il était lui-même hier ou avant-hier.

Défions-nous aussi des généralisations « dans l'espace ». A Cholula, près de Puebla, s'élève un monticule célèbre qui servit de sanctuaire au dieu Quetzalcoatl. Les Conquérants ont placé dessus une église. Il est facile de décrire la plaine de Cholula comme un lieu où sommeille le Grand Serpent Sanguinaire, tout prêt à se réveiller. Pour les yeux, c'est pourtant un verger fleuri, parsemé d'églises aux dômes vernissés, un morceau d'Andalousie. Les quatre cinquièmes du Mexique sont incultivés ou incultivables, c'est vrai. Mais tel paysage verdoie soudain à la saison des pluies. Il suffit de quitter la cuvette de Mexico, pour trouver aux environs de Toluca un plateau humide et fertile. Le Michoacan presque tout entier évoque notre Jura, notre Massif Central. Il n'y a pas plus de Grand Serpent Sanguinaire dans les déserts du Chihahua qu'en Arizona. En face du Sinaloa, la Basse Californie recèle des coins de Paradis à la Tahitienne. Acapulco est un Santa Monica tropical ; Cuernavaca un Beverly Hills ; Mexico a l'exubérance d'une grande cité des Etats-Unis. Queretaro, Morelia, une demi-douzaine d'autres chefs-lieux sont de petites villes provinciales délicieuses ; les terres chaudes un parc à bananiers, à cannes à sucre, à bougainvillées, à jacarandas. Si la nature mexicaine était toute malignité, comment se ferait-il que tant de Français, qui vécurent réfugiés au Mexique pendant la guerre, assurent et pensent que dans des circonstances analogues, ce serait encore le même pays qu'ils choisiraient ? S'il n'y avait pas un charme mexicain comme il y a une violence mexicaine, pourquoi tant d'Américains du Nord iraient-ils chercher à San Miguel de Allende ou à Taxco ce que nous allons chercher en Espagne et en Italie ? Les Alpes n'étaient pour nos ancêtres que sauvagerie affreuse. L'Autriche, avant de devenir la douce Autriche, fut pour les contemporains de Byron l'incarnation de la tyrannie. Peut-être le Mexique est-il en train de muer dans nos imaginations comme il mue en réalité. Près des laves de l'Ajusco, l'on cultive aujourd'hui des œillets. La fleur finira-t-elle par apprivoiser le volcan ?

LES RUINES AZTÈQUES

Il n'existe sans doute pas de capitale au monde dont le site ait autant changé de caractère en quatre siècles que Mexico. Tenochtitlan — l'an-

cienne Mexico — était, on le sait, une cité lacustre assez exiguë, construite sur île, traversée de canaux, et reliée aux rives du grand lac qui l'entourait par des chaussées : la plus courte de ces chaussées mesurait cinq kilomètres. Quand on nous dit que Jeanne d'Arc attaqua Paris à l'endroit où se trouve sa statue dorée, place des Pyramides, il est très facile de se représenter le rempart et les lieux. Mais l'endroit où se noyèrent une partie des troupes de Cortez, pendant la Nuit Triste, est situé quelque part entre la gare du chemin de fer et les gratte-ciel de la place du « Caballito » : pour retrouver un morceau de l'ancienne lagune, il faut descendre à vingt-cinq kilomètres au sud, à Xachimilco. L'immense lac a donc pratiquement disparu.

Des temples aztèques de Tenochtitlan, il ne reste rien non plus, sauf quelques mètres carrés de soubassement près de la cathédrale. Rien du grand « teocalli » (pyramide) où les Espagnols terrifiés virent, pendant le siège, sacrifier leurs camarades prisonniers. Il ne reste rien non plus, à une cinquantaine de kilomètres de Mexico, de l'ancienne Texcoco, qui fut de l'avis général l'Athènes de l'Anahuac, plus savante, plus lettrée et moins cruelle que sa protectrice et alliée, Tenochtitlan. La destruction des archives de Texcoco fut un malheur dont les historiens du Mexique précolombien — et peut-être même les épigraphistes — ne se sont pas relevés. Les palais et les temples de Texcoco furent incendiés ou rasés comme ceux de la capitale aztèque.

Pourquoi les pyramides situées dans la cuvette de Mexico, en dehors de la ville, ont-elles été épargnées ? Je n'en sais rien au juste. Mais elles l'ont été, c'est un fait. Les plus connues sont les deux pyramides de Teotihuacan, respectivement dédiées au Soleil et à la Lune. Cortez les connaissait bien ; il avait livré bataille non loin d'elles, comme devait faire Bonaparte plus tard devant les Pyramides d'Egypte. Un teocalli indien se distingue d'une pyramide d'Orient de deux façons. Il ne récèle ni ne couvre aucune tombe ; en principe il est plein, et quand des galeries le traversent — comme c'est le cas à Cholula — ces galeries ne conduisent pas à une salle. En outre il est tronqué à brève distance du sommet ; la plate-forme supérieure, à laquelle on accède par des volées d'escaliers abruptes, aux marches étroites, servait évidemment au culte. La Pyramide du Soleil est moins haute que la Grande Pyramide d'Egypte ; celle de la Lune, plus petite, fait penser à celle de Sakkarah. Ce qui s'étend autour d'elles, au lieu du sable clair, est un terrain pierreux, planté de maïs, de cactus et de quelques bouquets d'arbres.

On a photographié Teotihuacan dix mille fois. Et surtout les gueules de dragon qui jaillissent d'un des socles. Ces gueules ayant été reproduites dans tous les albums, on se figure habituellement l'endroit comme peuplé de monstres. Rien n'est plus loin de la réalité. La Pyramide du Soleil, isolée, n'est qu'une montagne rugueuse, de mortier et de pierre. De même, l'autre Pyramide, au bout d'une sorte d'Avenue des Morts, bordée de tumulus effondrés. La partie la plus vaste de la zone archéologique est

un rectangle — une demi-place de la Concorde — dont les côtés sont des tribunes ou des gradins de pierre. Au centre une plate-forme. Au fond une pyramide tronquée où se faisaient vraisemblablement les sacrifices humains. Tout cela, orné de quelques motifs mais dépourvu de véritables sculptures. Il faut passer derrière ce teocalli sacrificiel pour en découvrir un second qui lui est accolé par la base et que le premier cache à peu près entièrement. Les dragons aux gueules ouvertes sont là, invisibles de partout ailleurs, et attendant, dirait-on, que les cadavres des victimes roulent devant eux sur la pente arrière du premier teocalli.

En peu de mots : les dieux sanguinaires ne sont représentés à Teotihuacan que dans l'espèce de fosse en V qui sépare deux teocallis. Tout le reste est nu. Les dizaines de milliers d'Indiens assemblés sur les tribunes qui encadrent le rectangle principal ne pouvaient pas voir les dragons — ou les Serpents à Plumes, puisqu'il paraît que ce sont des serpents. La plupart d'entre eux ne devaient même pas mieux voir ce qui se passait sur la plate-forme sacrificielle que nous ne verrions, du bout des Champs-Elysées, ce qui se passe sur la terrasse de l'Orangerie. Combien de victimes chaque année? Les chroniqueurs espagnols citent des chiffres astronomiques que le bon Père Las Casas a qualifiés d' « estimations de brigands ». Reste la fosse et le couteau d'obsidienne, qui ne sont pas des inventions. Reste le sang humain. « La puanteur était plus effroyable que dans nos abattoirs de Castille » écrit Bernal Diaz. Il est vrai qu'il s'agit des sanctuaires aztèques de Tenochtitlan, où les massacres rituels semblent avoir eu plus d'ampleur que partout ailleurs. Selon les archéologues, le culte de Quetzalcoatl ne serait apparu qu'entre l'an 400 et l'an 900 de notre ère ; à l'époque de la conquête les autels de Teotihuacan étaient déjà désaffectés. (Ce qui contribuerait à expliquer pourquoi Cortez et ses successeurs ont jugé inutile de les raser.) Aujourd'hui le touriste doué de l'imagination la plus médiocre peut encore s'offrir un frisson aux environs de Mexico. Ainsi ferait-il au Colisée de Rome. N'empêche que Teotihuacan est mort et bien mort. Teotihuacan est beaucoup plus mort que les couvents mexicains abandonnés depuis la Réforme de Juarez. Car le paganisme mexicain sous sa forme catholique n'a jamais cessé d'emplir les chapelles. Au lieu que personne ne sacrifie plus, ni ne prie, ni ne danse depuis quatre siècles devant le Grand Serpent. Dans le lent voyage que font les religions, les dragons de Teotihuacan ont été rejoindre les taureaux ailés de Persepolis, les bœufs d'Egypte, le Soleil-Jupiter de Baalbek. Ils ouvrent leurs gueules dans le vide. Sous les eucalyptus et les poivriers de San Juan, un musée assemble des débris de poteries et de sculptures. A cent mètres plus loin, dans une grotte, on déjeune au Coca-Cola.

MONTE ALBAN

Dans une autre région du Mexique, près de Oaxaca, Monte Alban est une espèce de Teotihuacan transporté sur le sommet aplati d'une mon-

tagne. Cette montagne, haute de 400 mètres environ, divise trois vallées fauves ou grises que tachent les champs de maïs et les bouquets de lauriers. Le paysage pourrait être provençal. Le site, incomparablement plus beau que celui de Teotihuacan, passe pour être sans égal parmi tous les sites précolombiens du Mexique. Le morceau central de l'Acropole est une esplanade intérieure, encadrée par des temples et par des pyramides tronquées, aux escaliers abrupts. Au milieu de cette esplanade un autel sacrificiel voisine avec un second édifice qui seul n'est pas construit sur les mêmes axes que les autres : un observatoire, suppose-t-on. La pierre des bâtiments était celle de la montagne, recouverte de stuc. Partout des lignes droites. Pas plus de sculptures apparentes qu'à Teotihuacan. Le sommet de la colline, avec les éperons qui la prolongent, est à peu près ovale. Une des extrémités de cet ovale reste inexploré. Dans l'autre, on a mis à jour plus de cent cinquante tombes. Monte Alban était un lieu de cérémonies, habité par des prêtres, qui s'y faisaient enterrer.

Selon les archéologues, les édifices majeurs de Monte Alban dateraient du Xe ou du XIe siècle ; mais les soubassements les plus anciens remonteraient au temps qui chez nous fut celui de Jules César ; les Indiens auraient continué de travailler sur la même colline jusqu'au XIIIe ou au XIVe siècle. Que s'est-il passé alors ? Il paraît certain qu'à l'époque de la Conquête, c'est-à-dire au début du XVIe, Monte Alban tombait en ruines. La terre et les broussailles ont-elles naturellement recouvert ces ruines ? Les Indiens ont-ils contribué à les enfouir ? De toutes façons, il y avait déjà là, comme à Teotihuacan, quelque chose de défunt. Ce qui subsistait était une légende de trésors ensevelis. Des Espagnols, armés de baguettes de sourciers, les cherchèrent : ils furent dénoncés à l'Inquisition. Vinrent des archéologues au XIXe siècle : ils ne firent que passer sur des tumulus herbeux. Lorsqu'Alfonso Caso entreprit ses excavations en 1928, le souvenir était perdu de ce qu'avait pu être la cité religieuse millénaire de Monte Alban. L'immense esplanade reparut peu à peu, avec ses édifices et ses escaliers. Le bas relief des « Dansants » aux profils négroïdes. Puis, derrière des dalles gravées d'hiéroglyphes, les chambres funéraires où des cadavres étaient étendus, sans cercueil, sur la pierre. Les magnifiques joyaux mixtèques que nous avons pu admirer cette année à Paris, furent placés dans des hypogées zapotèques à une époque où Monte Alban n'était sans doute plus qu'une arche menacée par les guerres entre Indiens. Ils ont été découverts il y a moins de vingt ans.

LES RUINES DU YUCATAN

Les ruines précolombiennes que l'on visite le plus habituellement — outre celles que j'ai mentionnées — sont Mitla, à une cinquantaine de kilomètres d'Oaxaca et, dans le Yucatan, Chichen Itza et Uxmal. Mitla est située dans une large vallée qui a toujours été une voie de

grande communication. On n'a jamais cessé d'en connaître les édifices : deux ou trois petits temples bas, construits sur des terre-pleins et disposés autour de cours carrées ; quelques chambres funéraires, où l'on n'a rien retrouvé ; quelques belles colonnes, les fresques, s'il y en a eu, sont effacées depuis longtemps. Les toits ont disparu. Les frises des murs sont en dessins géométriques variés : grecques ou volutes. Pas une figure humaine ni animale. Mitla n'est pas le nid du Serpent. C'est la demeure de prêtres désincarnés.

Au Yucatan, on est à quinze cents mètres plus bas, dans la jungle tropicale. De l'air léger des plateaux, l'on plonge dans une chaleur d'étuve. Passé les plantations de sisal qui entourent Merida, des bois apparaissent ; si l'on poursuivait à travers la presqu'île, vers la côte est ou vers le Honduras britannique, on se heurterait assez vite au mur de la forêt. Le Quintana-Roo a moins de trente mille habitants ; l'Etat de Campèche un peu plus de cent mille. Seul l'État de Yucatan lui-même, à la pointe de la presqu'île, est, moyennement peuplé (un demi-million d'âmes) et doté d'un bon réseau de routes. L'eau circule lentement à vingt ou trente mètres sous terre : on la voit dormir au fond des « cenotes », qui sont les « avens yucatèques ». Sous le chaume des maisons, des hamacs demeurent suspendus tout le jour. Chaque village a gardé sa vieille église crêpie. Les femmes portent une ample robe blanche, brodée de fleurs sur le pourtour, aux manches et à l'encolure, une écharpe en travers du corsage, des rubans dans les cheveux. Tout est scrupuleusement propre. Les Mayas ont-ils jamais été cruels ? Je ne sais. Ils paraissent doux et lisses, et craintifs. Comme des tortues.

Chichen Itza et Uxmal se trouvent respectivement à cent vingt et quatre-vingt kilomètres environ de Merida, dans des directions différentes. L'un et l'autre étaient déjà abandonnés lorsque Cortez débarqua au Yucatan : Chichen depuis soixante-dix ans, Uxmal depuis plus longtemps. L'un et l'autre ont connu leur apogée au temps de nos premiers Capétiens, quand les Etats Mayas formaient une fédération puissante. Pas plus que les pré-Aztèques, les Mayas de la Grande époque ne semblent avoir pratiqué le sacrifice sanglant. Les vierges qu'ils ont jetées, croit-on, dans l'eau verte du « cenote » sacré du Chichen sont aujourd'hui pour nous comme les tendres victimes des autels helléniques, touchantes et lointaines. Les ossuaires ? Pas plus nombreux qu'à Rome. Ce qu'on voit partout, ce sont les traces d'une grande civilisation religieuse vouée à la contemplation. Cette civilisation n'a pas été détruite par les Espagnols ; elle était en train de se défaire ou de se replier. Mais les Espagnols ont détruit, par zèle religieux, la plus grande partie des annales qu'avaient composées ses scribes. La copie des ouvrages de la bibliothèque d'Alexandrie s'est retrouvée parfois chez les Grecs. Au Mexique la calamité fut irrémédiable. L'histoire du Yucatan reste mal connue ; le maya, indéchiffrable sauf les dates. Il nous manque des textes parallèles, une stèle de Rosette.

Le « Castillo » de Chichen est une pyramide tronquée, surmontée

par un temple, et flanquée de quatre escaliers raides ; le « Temple des Guerriers », une autre pyramide, précédée par des rangs de petites colonnes carrées, vestiges d'un portique ou d'un lieu couvert ; le Jeu de Paume, un quadrilatère où il s'agissait de faire passer la balle dans un anneau de pierre accolé aux murs latéraux, à six mètres du sol ; le « Colimaçon » un observatoire qui fait songer à un château féodal ; la « Maison des Nonnes », un monastère, avec deux étages de chambres décorées de masques. Tous ces bâtiments se dressent dans des clairières. Quelques kilomètres de sentiers sous bois séparent le Chichen « nouveau » du Chichen archaïque antérieur au premier d'une demi-douzaine de siècles. Chichen Itza fut certainement une grande ville. De même, Uxmal, bien que les bâtiments qu'on y a dégagés recouvrent un espace moindre. On retrouve à Uxmal une pyramide, une « Maison des Nonnes », un Jeu de Paume. Dans le détail, les monuments y sont peut-être plus beaux qu'à Chichen. Le « Palais du Gouverneur », long de cent mètres, sur sa haute terrasse, est sans doute le chef d'œuvre le plus harmonieux de l'architecture maya.

AUSTÉRITÉ DE L'ART MEXICAIN

A ces deux sites justement célèbres, il manque les miroirs d'eaux d'Angkor. Le nord du Yucatan est une table de grès dont les sèves n'ont pas cette fantastique puissance qui continue de mettre aux prises la forêt cambodgienne avec les constructions de l'homme. On a planté des jacarandas, des bougainvillées, des fleurs autour de l'hôtel de Chichen. Il n'y vient pas de végétaux-pieuvres. Les arts autochtones du sud de l'Asie — ceux qui n'y ont pas été introduits par des musulmans — expriment ou bien l'érotisme ou bien le renoncement : on adore le Phallus à la pointe de tous les temples, ou l'on suit Bouddha. Les arts autochtones du Mexique — ceux qui n'y ont pas été introduits par les Chrétiens — n'expriment ni la sérénité ni la sexualité. Je serais même tenté de dire que les figures humaines et animales n'y jouent qu'un rôle accessoire ; tout le réalisme étonnant des pièces qui ont été exposées à Paris ne devrait pas nous faire oublier que ce ne sont après tout que des pièces. La tête colossale de la Venta au Tabasco, les cariatides géantes de Tula, dans l'Hidalgo, qui paraîtraient à leur place en Orient, sont assez exceptionnelles au Mexique : l'anthropomorphisme n'y règne habituellement qu'à une échelle beaucoup plus réduite. L'Orient nous montre le sourire de la sagesse et le grouillement des corps. Le Mexique précolombien — pour peu qu'on prenne un peu de recul devant ses monuments et qu'on les considère dans l'ensemble — nous présente des lignes droites, des matériaux gris, un art austère où les êtres vivants, les dieux eux-mêmes sont soumis aux lois de la géométrie et aux mouvements des astres.

« La violence et la mort » sont familières au Mexique ? Sans doute. Mais y ramener tout procède, à mon sens, de la méthode qui nous permet de placer toute la Grèce sous le signe d'Apollon en oubliant Dionysos

et Orphée. Quetzalcoatl, le Serpent, a été amené chez les Mayas, dit-on, par des immigrants toltèques. Comme il avait cessé de boire du sang pour se consacrer à l'enseignement de la métallurgie, de l'agriculture et des sciences politiques, les Espagnols en ont fait un dieu blond, une réincarnation de Saint Thomas et de Noé. Tout cela n'est pas si simple qu'on pourrait le croire ; et j'ignore complètement pour ma part ce qu'en pensent les Mayas quand ils mettent des cierges à l'église. Il existe, paraît-il, un millier de ruines précolombiennes au Mexique : mais toutes au sud d'une ligne qui passe à quelque deux cents kilomètres au nord de Mexico en dessinant deux petites cornes le long du Pacifique et du Golfe. Pourquoi les Indiens qui occupaient la moitié septentrionale du Mexique actuel, sont-ils restés nomades comme ceux des Etats-Unis, pendant que les autres construisaient des villes et des temples, fondaient des Etats, portaient à un degré très haut leurs sciences et leurs arts ? La même question vaut pour l'Amérique du Sud. Pourquoi des Indiens primitifs à l'est des Andes et des civilisations indiennes sur le versant ouest ? Nous en revenons aux rapports mystérieux des chromosomes et de la géographie.

LE BLANC ET LE ROUGE

La Réforme de Juarez, au milieu du siècle dernier, fut d'inspiration libérale européenne. Elle avait pour objet la destruction d'une féodalité, dont les deux bastions, étaient l'Eglise et les grands propriétaires créoles, eux-mêmes successeurs des fonctionnaires espagnols de l'ère coloniale. L'Eglise fut liquidée en tant que propriétaire terrienne. Quant à l'aristocratie créole (créole, ne l'oublions pas, signifie descendant de Blancs, né à la colonie) elle céda le pas à une bourgeoisie de sangs-mêlés, composée des éléments les plus dynamiques et les plus ambitieux de la nation. Juarez, pur Indien, fut un cas unique ; Maximilien, un épisode passager. La révolution bourgeoise du temps de Juarez aboutit au métis Porfirio Diaz, qui gouverna le Mexique de 1876 à 1910 et qui n'écrivit jamais correctement l'espagnol.

Diaz, aux trois quarts de sang mixtèque, ne personnifiait pas que le triomphe du métis. C'était en même temps un homme qui sacrifia sciemment le libéralisme politique et social au développement économique de son pays et qui, à tort ou à raison, pensait que ce développement était alors impossible sans la participation directe de l'étranger. A la fin de son règne, les deux puissances dominantes au Mexique n'étaient plus l'Eglise et le créole ; c'étaient le métis et l'étranger, surtout l'étranger anglo-saxon, propriétaire des mines, des pétroles, des chemins de fer et même de grands domaines terriens.

Vint la Révolution de 1910, dont les dernières convulsions n'ont pris fin que vers 1940, après l'accomplissement de la réforme agraire, la nationalisation des pétroles et l'établissement d'un *modus vivendi* entre l'Église et l'État. Madero la conçut au début comme une simple révolte,

du libéralisme (importation jeffersonienne et française) contre la dictature. C'était bien autre chose : un soulèvement des déshérités paysans contre tout ce qui était étranger au Mexique ou d'inspiration étrangère.

La vague de fond était indienne. A quel point, un incident l'indique : si les restes de Cortez n'avaient été subrepticement déménagés de la crypte où ils reposaient, ils eussent été dispersés. Le ressentiment populaire ne se porta pas seulement contre les riches hacenderos créoles ou métis et contre les « nouveaux créoles, étrangers, bénéficiaires du « porfirisme » ; il s'attaqua même au souvenir des premiers conquérants espagnols qui avaient fait souche dans le pays. La Réforme du XIXe siècle s'était traduite par la victoire du métis sur le créole. La Révolution de 1910 se traduisit par l'exaltation de l'Indien. Il s'agissait d'arracher l'Indien à la condition inférieure où il était réduit depuis quatre siècles. Si vous parcourez aujourd'hui le Paseo de la Reforma — les Champs-Elysées de Mexico — vous y verrez, aux principaux carrefours, une statue de Colomb et une statue de Guatimozin, l'ancêtre de tous les résistants mexicains. Un Cortez y paraîtrait aussi déplacé qu'un Maximilien.

Au Brésil (où le Rouge ne compte guère) il n'y a aucune haine raciale entre le Blanc et le Noir : n'empêche que le métis brésilien a presque toujours tendance à se « blanchir ». Au Mexique, il n'existe pas non plus de conflit social entre le Blanc et le Rouge : mais le Blanc pur n'est peut-être qu'un dixième de la population et le métis, qui en est la moitié, tendrait plutôt à se « rougir ». Loin de minimiser la part de son ascendance indienne, il en tire de la fierté.

J'ai demandé parfois à des intellectuels mexicains si l'action entreprise en faveur de l'Indien — action indispensable sur le plan social — ne les entraînerait pas finalement à rejeter tout l'héritage de Cortez, à ne plus accepter que celui de Cuautemoc. L'on m'a toujours répondu que la question ne se posait pas : entre Shenectady, la Sorbonne, Salamanque et Teotihuacan il y a de la place pour une culture originale. Il se peut néanmoins qu'une partie de la violence mexicaine soit due à des tensions internes qui n'ont pas fini de se manifester : orgueil castillan et résistance aztèque ; Indiens traditionnellement opprimés et Blancs traditionnellement oppresseurs ; passions terrestres, mysticisme catholique et païen, fascination d'un monde invisible. Les figures grimaçantes des temples précolombiens étaient toutes enfermées dans des cadres rigoureux. L'Indien qui continue de fleurir aujourd'hui les autels rutilants des chapelles espagnoles demande à ses saints de soulager sa misère, comme il demande à ses caciques de lui appliquer des lois aussi vieilles, aussi dures, aussi incompréhensibles que l'univers. Ce qui règne d'un bout à l'autre de l'art mexicain et de la civilisation mexicaine n'est pas la soif du meurtre, c'est une sorte d'anticlassicisme fondamental, le sentiment que l'homme peut tout et ne peut rien, l'acceptation d'un certain baroque de la vie et de la mort.

PIERRE FRÉDERIX

DES HAREMS AUX CONCOURS DE BEAUTÉ

par WILLY SPERCO

LA FEMME TURQUE

Le Coran interdit à tout musulman d'épouser plus de quatre femmes légitimes (nikiahli). Cependant, en dehors de ces quatre épouses, il a le droit d'avoir, en nombre aussi grand que ses moyens le lui permettent, d'autres femmes qui partagent sa couche et dont les enfants peuvent être légitimes.

En Turquie épouses et concubines, au début de ce siècle, passaient encore leur vie en commun dans la partie d'un palais ou d'une demeure appelée *harem*, d'après un mot arabe *haram* signifiant lieu sacré, défendu au vulgaire. Par extension l'ensemble des femmes : épouses, concubines, esclaves affranchies, odalisques, « calfas » (vieilles esclaves) s'appelait aussi « harem ».

Lorsqu'on prononce ce mot, les imaginations occidentales sont vivement stimulées. N'évoque-t-il pas Schéhérazade et tout un monde de femmes jeunes et ardentes plongées dans la volupté? En vérité, ce que l'on se représente si aisément, ce ne sont pas les harems turcs de 1900 mais plutôt les harems des « Mille et une nuits »... ou les tableaux vivants des « Folies Bergère », du « Casino de Paris »... et de Hollywood.

Bien rares en effet sont les hommes qui peuvent se flatter d'avoir visité un vrai harem. Dans l'Istanbul d'autrefois des guides ingénieux rôdant aux portes des hôtels savaient, avec mille ruses et de prudents

détours, faire pénétrer un naïf touriste dans le « konak » (palais) d'un pacha absent, en Anatolie. Là, dans un décor d'opérette, de plantureuses Arméniennes, de jeunes Grecques délurées et graciles jouaient au visiteur un petit air de « guzla » et le touriste payait au « cicerone », non seulement ce délicat plaisir mais aussi les dangers qu'il croyait avoir bravés pour satisfaire sa curiosité téméraire.

Si cependant des voyageurs pouvaient prétendre avoir vu ces singuliers « harems » dont les odalisques sortaient en réalité de maisons de tolérance, nul homme n'osa se vanter d'avoir jeté le plus furtif regard dans le « harem » du Padischah.

Ce harem qui a agité tant d'imaginations on peut le visiter aujourd'hui — ou tout au moins on peut voir... le local. La lourde porte, gardée pendant des siècles par de farouches hallebardiers est ouverte. Les touristes peuvent pénétrer dans le saint des saints des habitations privées des sultanes des XVIIe et XVIIIe siècles.

Cour pavée d'énormes dalles, vestibules froids, silencieux comme ceux d'un cloître, salons d'apparat ruisselants de dorures, les trois pièces revêtues de marbre du « hamam » (bain) impérial, les appartements de la Validé-Sultane, comme aussi les grandes salles en style rococo et les chambres à coucher tapissées d'inestimables faïences, d'inscriptions coraniques : tout passe devant les yeux des visiteurs comme une étrange résurrection du passé.

Une atmosphère tragique semble d'ailleurs envelopper les richesses un peu lourdes, l'élégance désuète de cette prison de luxe.

LE HAREM D'ABD-UL HAMID

Le harem du célèbre Abd-ul Hamid, qui se trouvait au Yildiz, se composait d'un grand nombre de « daïrés » (appartements) et de kiosques.

On dit qu'il contenait deux mille femmes. Elles vivaient sous un régime de stricte discipline. Alors que le sérail du Sultan Medjid avait vu des scènes très licencieuses, Abd-ul Hamid faisait régner au Yildiz une cérémonieuse tranquillité.

La « Validé-Sultane », la sultane mère, était la première dame du lieu ; puis venaient les « kadines », épouses du sultan, les « saraylis » (dames d'honneur du palais), les « gueuzdé » (traduction littérale : *celles qui ont donné dans l'œil*), dames qui ont attiré l'attention du Padischah et qui une fois sorties de l'alcôve impériale devenaient « ikbal » (glorifiées), puis les odalisques, les domestiques, les « djariés » (simples esclaves), les « calfas » (vieilles esclaves), les « halaiks » (esclaves de « second rang »).

Ce monde féminin, qui vivait dans un état de claustration absolue était administré par une « Haznedar-ousta » (trésorière en chef) une « Bachkâtip » (première secrétaire), une « Mühürdar » (garde des sceaux), une

« Esvabdji » (première maîtresse de la garde-robe) et entouré d'un peuple de servantes.

Une dame étrangère qui avait pénétré au harem de Yildiz m'en a donné une description précise : « Il y avait des salons de réunion dans les appartements des princesses. En été une toile blanche recouvrait complètement le parquet de chêne ciré. Çà et là des sofas recouverts de satin rouge et jaune avec franges d'or ; des fauteuils et des causeuses entouraient des tables de laque incrustées d'ivoire. Un meuble oriental était placé à côté d'une console du plus authentique Louis XV. Les murs étaient ornés de tableaux — des paysages en général — et de cadres simples entourant des inscriptions turques brodées en or sur velours noir. Le plafond peint représentait des sites du Bosphore. Masquant l'entrée on remarquait une magnifique portière sur laquelle se détachait le « toughra » impérial (monogramme du Sultan). »

Questionnée sur le même sujet une vieille dame, d'origine hongroise, qui a vécu au sérail du Sultan Abd-ul Hamid de 1900 à 1909 me dit :

— Vous voulez savoir comment j'ai été admise au Yildiz et quelles étaient mes fonctions dans le palais du grand seigneur ? Voilà : j'étais tout simplement une danseuse, j'ai dansé toute ma vie et aujourd'hui encore j'enseigne la danse à des enfants. Mais mon mari... Laissez-moi tout d'abord vous parler de lui.

Et, me tendant une carte de visite :

— Voici ses titres, dit-elle.

J'y lus :

MAJOR V. BERTRAND BEY
Fondateur et Directeur général
du Théâtre de la Cour de S.M.I. le Sultan.
Major de la Garde Impériale, Maître de Cérémonies.
Organisateur des soirées amusantes du Harem Impérial.
Bouffon attitré de S.M.I. le Sultan Abd-ul Hamid Khan II Ghazi.
Lauréat au concours de Prestidigitation du 6 juin 1906
au Théâtre Robert-Houdin à Paris.
Commandeur de l'Ordre Impérial « Medjidie ».
Officier de l'Ordre Impérial « Osmanie ».
Décoré des médailles du Liacat, or et argent
et de la Médaille des Beaux-Arts de l'Empire Ottoman.
Officier de l'Ordre Royal « Danilo » de Monténégro, etc.

— Le major Victor Bertrand Bey était-il Français ?

— Oui. C'est lui qui a créé le théâtre de la cour du Sultan et qui organisait les soirées *amusantes* du Harem. A cette époque deux mille femmes vivaient recluses au sérail. La plupart étaient amenées à peine nubiles au Yildiz. Elles venaient du Caucase, de l'Anatolie, de la Syrie, des contrées arabes. Des agents spéciaux du palais, chargés de parcourir l'Empire, achetaient très cher les plus belles jeunes filles musulmanes

qu'ils rencontraient. A l'occasion des fêtes et des anniversaires, les gouverneurs des provinces offraient aussi au souverain des femmes de grande beauté.

» Quand elles franchissaient la triple enceinte de murailles de Yildiz, elles perdaient, pour toujours, contact avec le monde extérieur. Il arrivait parfois, il est vrai, qu'Abd-ul Hamid offrît une de ses esclaves ou de ses favorites à un grand dignitaire. Mais la femme qui quittait le harem du Sultan pour celui d'un puissant seigneur changeait tout simplement de prison.

» Prison dorée certes, meublée d'objets précieux, mais prison quand même où il fallait toujours rentrer après de courtes promenades dans le parc ou sur le Bosphore faites sous la surveillance d'innombrables eunuques.

» Dans une atmosphère de paresse, de volupté, d'intrigues stériles et de vices cachés où vivaient tant de belles créatures soumises au caprice du vieux Padischah, les unes s'étiolaient lentement, d'autres se laissaient aller à la gourmandise, prenaient de l'embonpoint.

» La claustration complète, l'ignorance de la vie, leur faisaient conserver une âme enfantine. Placée sous la surveillance de la « Bach-Kalfa » (esclave en chef), on leur apprenait l'art de plaire au Grand Seigneur. Elles apprenaient aussi, plus simplement, la danse qui était en grand honneur au harem du Sultan. Comme je faisais partie de la petite troupe de théâtre de Yildiz placée sous la direction de mon mari, j'eus l'occasion de danser plusieurs fois seule devant Sa Majesté. Le Souverain me demanda alors d'entrer au harem pour donner des leçons de danse aux jeunes kadines et aux princesses.

» Je fus accueillie par ces dernières avec une joie indescriptible. Elles aimaient beaucoup la danse. Une Italienne fut engagée comme pianiste ainsi qu'une Syrienne jouant de l'oute (guitare orientale). Au son des tambourins, des castagnettes et des timbales nous passions des après-midi entiers dans une atmosphère pleine de gaîté.

» Le Sultan demandait parfois à ses favorites d'exécuter quelques danses. Nous formions cercle autour des danseuses. Mes élèves cherchaient à se surpasser devant le Padischah. Cependant la réunion ne prenait jamais fin sans que Sa Majesté m'ait fait danser seule.

» Le Padischah entretenait pour son théâtre (qui était proche du palais) trois troupes : une d'opéra, une d'opérette et une autre de variétés. Mon mari, selon les désirs du Padischah, réglait ces spectacles ainsi que les séances de prestidigitation, les concerts et les ballets.

» Abd-ul Hamid adorait les spectacles, par-dessus tout les farces et les pantomimes. C'était — au dire de mon mari qui a passé toute sa jeunesse auprès de lui — un homme très bizarre, versatile et capricieux. Il modifiait presque toujours, au gré de sa fantaisie, le sujet des pièces et imposait des scènes inventées par lui.

» Il lui arrivait souvent de composer des spectacles dans le seul but de

ridiculiser quelque personne de son entourage. Il convoquait alors le courtisan dont il voulait ainsi souligner publiquement les défauts à assister à la représentation.

» Presque toutes les troupes de passage à Istanbul, et surtout celles d'opéras italiens, très courues à cette époque en Turquie, étaient invitées à donner une ou deux représentations au théâtre du Sultan (hors du harem). C'est ainsi qu'en 1893 le commandeur Arturo Stravolo, qui faisait de nombreuses tournées en Orient avec sa troupe, fut invité non seulement à jouer au Yildiz, mais à y organiser une troupe d'opéra composé d'artistes italiens et de vingt choristes turcs qui chantaient en italien. Cette troupe et la nôtre donnèrent des représentations au Yildiz devant le roi de Serbie, le Shah de Perse, le prince de Bulgarie, le roi Nicolas de Monténégro et sa famille, y compris la princesse Hélène.

» Tout en dansant dans les ballets je continuais aussi mes leçons au harem. Là, lorsque les favorites exécutaient des danses orientales, elles croyaient bien faire, pour accentuer leurs mouvements de ventre, en s'entourant la taille de coussinets et de tournures. C'était fort laid et pour en finir je les obligeai à danser nues, ce qui plut infiniment au Padischah.

» Lorsqu'Abd-ul Hamid appréciait une danseuse, il ne se gênait pas pour lui témoigner sa sympathie en présence de toutes ses favorites, ce qui provoquait bien entendu des scènes de jalousie féroce.

» Un soir, après le départ du Sultan, deux kadines d'une grande beauté qui se détestaient profondément commencèrent à se disputer parce que Sa Majesté m'avait ordonné de faire danser l'une d'elles, la nuit, dans un salon privé. Toutes deux, vous ai-je dit, étaient de très jolies femmes. L'une, blonde, mince, gracieuse était Circassienne ; l'autre, brune aux splendides yeux noirs, qui avait une taille magnifique, était Rouméliote.

» La Circassienne, invitée par le Sultan, s'acharnait à vexer la grande fille de Roumélie, à la provoquer, la narguer cruellement. La querelle, malgré mes efforts, s'envenima au point que les rivales en vinrent aux mains. La Circassienne saisit soudain un petit poignard qu'elle portait dans les plis de sa ceinture de soie et en frappa sa compagne. Cette dernière tomba en poussant un cri de folle terreur. Les femmes accoururent de tous les coins du harem, créant la panique. Le Sultan, immédiatement averti, soulevant tout d'un coup la lourde draperie au sceau impérial qui voilait la grande porte, apparut, pâle d'effroi.

» Près de la brune Rouméliote, à la chevelure éparse, aux beaux seins blancs ensanglantés, la Circassienne gisait en proie à des convulsions hystériques. Abd-ul Hamid (qui tremblait devant le sang — et était obsédé par la terreur des attentats) s'était précipité sur le corps de la Circassienne, se flattant de l'espoir de la ranimer par ses caresses.

» Enfin le médecin parut et l'on fit emporter la Rouméliote à l'hôpital. Je ne l'ai plus revue depuis...

» Ce drame s'était déroulé au cours de l'été 1908 alors que l'armée des

jeunes Turcs et le peuple d'Istanbul réclamaient au Sultan aux abois, l'octroi d'une Constitution. »

Madame Bertrand, commença à ce moment d'évoquer des souvenirs historiques.

« Vous pensez bien qu'on ne parlait pas plus de Constitution au harem que dans la volière du Padischah. Les femmes du Sultan, alors que le pouvoir du Sultan était déjà menacé, continuaient à mener leur vie insouciante et cloîtrée. Mais le monarque devenait inquiet, nerveux. Lorsque, pendant les lourdes nuits d'été, nous essayions de le distraire avec nos tambourins et nos danses, il lui arrivait souvent de nous renvoyer brutalement.

» Quand, dans la nuit du 28 avril 1909, après que nous eûmes toutes entendu d'inquiétantes salves d'artillerie, un chambellan vint annoncer à la Validé-Sultane, aux kadines et aux princesses que Sa Majesté Abd-ul Hamid Khan II était détrônée et que le prince héritier Mohamed Réchad, troisième fils du Sultan Abd-ul Medjid avait été proclamé empereur des Ottomans, il y eut au harem une véritable panique.

» Pourtant, peu de temps après, lorsqu'on eut assuré à ces dames qu'elles n'avaient rien à craindre pour leur vie et leurs biens elles se calmèrent. Quelques-unes même crièrent « Yachassin Hurriyet! » (Vive la Constitution), « Vive la glorieuse armée! ». Au palais on assista bientôt à une débandade générale et quelques jours plus tard, un matin de mai 1909, nous dûmes, à notre tour, quitter le palais de Yildiz ».

Le harem d'Abd-ul Hamid fut donc dispersé. Seules trois Sultanes, quatre kadines, cinq « kalfas » (vieilles servantes), quatre eunuques et neuf domestiques suivirent le souverain déchu à Salonique et, en 1911, au palais de Beylerbey où il mourut.

Ses frères et successeurs, les sultans constitutionnels : Mehmet Rechad V qui régna de 1909 à 1918 et Mehmet VI de 1918 à 1922, malgré la diminution de leurs listes civiles, maintinrent encore des harems importants, alors que la plupart des particuliers devaient, faute de moyens, renoncer à jamais, à entretenir un harem.

Au moment où l'Empire ottoman s'écroula en 1918, et en 1922 lorsqu'une partie de l'Anatolie subit l'occupation des Grecs, et Istanbul celle des alliés, le trente-septième et dernier souverain de la famille d'Osman âgé de soixante ans, entretenait au sérail de Yildiz trois sultanes ; la première de cinquante ans, la seconde de trente-et-un, la troisième, qui était la fille d'un de ses jardiniers, de quinze ans seulement, plus trente odalisques, ainsi que de nombreuses esclaves et des eunuques blancs et noirs.

HAREMS DE GRANDS SEIGNEURS

De leur côté des pachas opulents, d'anciens grands vizirs, des hauts fonctionnaires très riches avaient jusqu'en 1918, malgré les restrictions imposées par les guerres, continué à supporter les grosses dépenses que

nécessite l'entretien de plusieurs femmes. Ces grands seigneurs conservaient encore les usages d'autrefois. Leurs palais étaient pleins de femmes légitimes, d'odalisques, d'esclaves, de concubines.

Les harems des particuliers riches se trouvaient dans des demeures plus ou moins vastes situées au quartier turc du vieil Istanbul ou sur la côte d'Asie au Bosphore, aux îles. Elles étaient composées de deux corps de bâtiment distincts : le « selamlik » et le « haremlik ». Une serre, un couloir ou un jardin séparait les deux parties du logement. Les gens modestes habitant de petites maisons tenaient le « selamlik » au rez-de-chaussée et le « haremlik » aux étages supérieurs.

Des personnes de toutes les races, de toutes les religions vivaient chez les turcs musulmans en très bonne intelligence. On trouvait au « selamlik » : des jardiniers bulgares, des cuisiniers arméniens, des portiers croates, des bateliers lazes du littoral de la mer Noire, des cochers grecs, tous revêtus des costumes de leur pays d'origine, tous portant le fez ou le kalpak.

Autour des épouses légitimes on réunissait au « haremlik » de nombreuses esclaves : les circassiennes étaient les plus recherchées, cependant des arabes, des syriennes et des nubiennes remplissaient les fonctions de musiciennes, danseuses, femmes de chambre, domestiques. Il arrivait souvent qu'une belle esclave fût choisie par le maître pour partager sa couche, elle devenait odalisque (oda veut dire chambre). Cela lui valait une vie de paresse, des bijoux, de belles robes. Lorsqu'elle cessait de plaire, on lui cherchait un époux qui, s'il était fonctionnaire, obtenait aussi un avancement.

N'ayant jamais pénétré dans un « harem », je ne puis apporter ici que des témoignages de seconde main. Certains révèlent que tous les « harems » ne se ressemblaient pas.

Madame Sahibé Ors - Turque musulmane — nous a décrit celui de son grand-père où elle a passé son enfance et sa prime jeunesse.

« Là régnait sa mère, séparée de ses deux maris. Elle était constamment entourée d'un tas de femmes parasites, primaires, incultes, besogneuses et paresseuses qui, en échange d'une large hospitalité, venaient la divertir en lui contant des potins et des histoires de revenants...

» Il y avait aussi ses frères, leurs femmes et leurs enfants, des parentes pauvres que l'on avait recueillies, des visiteuses qui, étant venues un jour avaient oublié de partir, et, pour servir tout ce monde, une soixantaine d'esclaves.

» C'était, somme toute, un étrange « pensionnat » que le « harem » de Yahya Pacha. Ses pensionnaires sous la rude discipline à laquelle on les assujettissait se cabraient parfois sauvagement. »

Madame Demetra Vaka, Grecque orthodoxe d'Istanbul, mariée à un Américain, M. Kenneth Brown, a dans un ouvrage intitulé *Haremlik*

raconté ses visites dans de nombreux harems moins luxueux que ceux des princes. Elle écrit :

« Je vis toujours le plus parfait accord régner entre les différentes femmes qui habitaient sous un même toit. Il est vrai que beaucoup de ces jeunes femmes étaient douces et insignifiantes, comme peuvent l'être, après tout, certaines Occidentales qui ne paraissent s'intéresser qu'aux couturières, aux manucures, aux masseuses et... à toutes les occupations que peut faire surgir le goût de la frivolité. Je passai bien souvent des heures calmes et agréables dans ces harems et, n'eût été l'absence d'hommes, j'aurais presque pu me croire en visite dans une famille européenne ou américaine. »

Bien entendu, les femmes turques n'assistaient jamais aux repas que leur mari offrait à des invités. Lorsque l'époux rentrait du bureau, des administrations officielles, de la Caserne ou du Palais ; qu'il fût Effendi, Bey ou Pacha, il pénétrait dans le harem pour quelques instants, se débarrassait de son vêtement de ville ou de son uniforme, endossait une chemise, un caftan ou une pelisse et se retirait dans son « selamlik ».

On lui apportait le « raki » — car malgré l'interdiction du Coran, nombreux étaient les Turcs de la haute société qui ne se privaient pas d'alcool — les « mezes » : olives, petits poissons frits, concombres, pois chiches et noisettes et aussi le « narguileh » (longue pipe dont un des bouts était plongé dans l'eau) ou bien des boîtes de cigarettes parfumées. Il recevait alors ses amis et ceux qui désiraient le rencontrer en privé.

On passait dans la salle à manger où amis, flatteurs, quémandeurs et même aux jours de fêtes des inconnus étaient invités à prendre part au repas. Puis venait l'heure du café et des jeux de cartes. Jamais les femmes ne participaient à ces réunions.

LA FEMME DU PEUPLE

Je connaissais jadis un cultivateur établi aux environs d'Izmir à Sonkouyou. Il possédait des vignes. Je n'oublierai jamais ses raisins « sultanines » qu'il offrait ruisselants d'eau glacée, dans des soupières, les grappes de raisins noirs et de raisins musqués. Ali Agha avait trois femmes. Bien que portant des voiles négligeamment jetés sur les cheveux, elles servaient, elles prenaient part aux déjeuners ou aux goûters que l'on m'offrait à l'ombre de la treille. Ali Agha bien que vigneron ne buvait pas de vin, boisson interdite par le Coran, cependant il me laissait voir ses femmes. Nous étions... à la campagne où, d'ailleurs, à la vendange comme en d'autres occasions, les femmes mulsumanes travaillaient dans les champs le visage découvert et ne se voilaient la face que sur la route, quand passait un étranger.

On voit que dans le peuple les femmes étaient loin de subir le régime cloîtré auquel étaient astreintes les femmes des classes riches.

Madame Mehmed Pacha Kibrezli a écrit fort justement, à ce propos dans un ouvrage intitulé *Trente ans dans les harems d'Orient :*

« Le système de séparation, sur lequel est basée la famille musulmane, exploité par la loi suprême de l'égoïsme, donne lieu à une singularité qui ne peut échapper aux remarques d'un observateur attentif. Il est évident que le degré de séparation qui existe dans les ménages turcs entre les hommes et les femmes peut se mesurer à l'aisance plus ou moins grande dans laquelle vit une famille. Un Musulman pauvre n'a qu'une ou deux chambres pour lui et sa famille ; il est forcé de chercher l'économie et à cause de cela comme un bon père de famille, il mange, boit et couche avec sa femme et ses enfants. L'homme aisé des classes moyennes établit son ménage d'une façon beaucoup plus orthodoxe et commence par tirer une ligne de démarcation plus marquée entre lui et son harem. Deux ou trois pièces sont complètement séparées du reste de la maison ; elles forment le selamlik — appartement des hommes et lieu de réception ; le reste de la maison compose le harem, territoire interdit.

» Si nous passons au riche, au Pacha à trois queues, ou au ministre à portefeuille, nous trouvons son palais installé dans un grand style et la séparation entre les hommes et les femmes plus complète.

» La séparation complète entre le harem et le sélamlik flatte la vanité et satisfait l'orgueil des grands de Constantinople. Plus leur situation est importante, plus ils deviennent absurdes à force de prendre des précautions pour tenir leurs femmes à l'écart de la vie — de leur vie. Le résultat naturel de cette entière séparation est l'existence d'habitudes différentes. Les femmes, de leur côté, ont leurs préoccupations, leurs distractions, leurs intrigues ; elles invitent leurs amies, donnent leurs réceptions et se distraient comme il leur convient. Dans le selamlik, les Pachas font de même au milieu de leurs amis et de leurs domestiques. Parfois le harem et le selamlik rivalisent de magnificence. Mais l'essentiel reste que le maître s'assure la jouissance exclusive, au moment qui lui convient, de son harem. »

LA « PRISE DE VOILE »

Dès l'âge de treize ans les jeunes Turques étaient condamnées à prendre le voile (pétché). Souvent leurs petites amies chrétiennes avec lesquelles elles jouaient dans les jardins du Bosphore demandaient : « Où est Fériha ? » On répondait : « Fériha ne peut plus sortir avec vous, désormais elle sera voilée. »

Madame Saibe Ors nous raconte comment Nermine prit le voile : « Elle avait onze ans et venait de se relever d'une grave maladie lorsqu'un jour, dans le parc, rencontrant son grand-père, qui se promenait accompagné d'une suite nombreuse de courtisans, elle s'approcha de lui et, comme toujours en pareil cas, baisa respectueusement le bord de sa redingote.

» D'ordinaire lorsque Yahya Pacha voyait ainsi sa petite-fille il lui

tapotait la joue et lui adressait une parole aimable. Mais cette fois ce ne fut plus du tout la même chose : son grand-père la dévisagea avec une fixité qui inquiéta tout de suite Nermine ; on aurait dit qu'il apercevait quelque chose de honteux sur elle et d'une voix où l'on sentait la colère : « Si jamais je te rencontre te promenant ainsi dans le jardin, la tête » découverte et sans voile sur toi, je te tuerai... dit-il. Va tout de suite dire » à ta mère qu'elle te couvre la tête et te donne un voile... Et ne sors » jamais plus découverte. »

» Le pacha, qui voyait rarement Nermine, s'était aperçu tout à coup que son corps trahissait l'approche de la nubilité et le vieux satyre qui s'y connaissait mieux que personne avait été épouvanté à l'idée que sa petite-fille était exposée aux regards peut-être concupiscents des hommes qui l'accompagnaient. »

Même les jeunes filles, qui avaient été envoyées en Europe pour parfaire leur instruction, étaient contraintes de se plier aux usages et de porter le voile aussitôt rentrées en Turquie. On s'imagine le désespoir de ces enfants ayant en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne laissé des compagnes de classe libres et joyeuses et qui, revenues auprès des leurs, devaient soudain vivre dans une réclusion complète.

« J'ai connu, déclare madame Ferit Tek, ancienne ambassadrice de Turquie à Londres, cette période accablante.

» Était-ce moi cette enfant de douze ans qui, aussitôt après son retour de Paris, avait été voilée. Je me vois encore, emprisonnée, malheureuse dans mon « tcharchaf » (manteau à pèlerine) ; le « pétché » (voile) rabaissé sur mon visage. Le monde qui avait été jusqu'alors pour moi lumière et gaîté avait chaviré dans un sombre crépuscule. A chaque pas, je désirais ardemment relever le voile pour pouvoir respirer et voir clairement. Ma vieille nourrice me grondait doucement : « Que diraient les voisines ? »

» De chaque côté de la rue déserte se trouvaient de vieilles maisons avec leurs grillages. Derrière ces grillages des présences invisibles : des vieilles femmes, des parasites dans les grandes maisons qui s'arrogeaient le droit de défendre les anciennes coutumes, d'épier la rue, les voisins. Parfois elles n'hésitaient pas à arrêter une fille pour la gronder, et en quels termes ! parce que son « tcharchaf » était trop ajusté au corps. »

Alors qu'il était permis aux hommes de n'importe quel âge d'épouser jusqu'à quatre femmes, et même de dépasser ce chiffre, en prenant des concubines, des fillettes de dix et douze ans étaient offertes en mariage sans qu'il leur fût même permis de voir leur futur mari.

MARIAGES TURCS

Lorsqu'un jeune homme désirait se « caser », sa mère, sa grand-mère ou sa tante se chargeaient aussitôt de lui trouver une épouse.

Elles interrogeaient vaguement le prétendant sur ses goûts : « Blonde ou brune ? » et elles partaient en visite à la recherche d'une épouse.

On appelait « gorudju » (voyante ou personne chargée de voir) les bonnes femmes qui allaient ainsi voir et interroger les jeunes filles à marier. Celles-ci rougissantes, timides, apparaissaient devant les parentes de leur futur qui les examinaient de la tête aux pieds comme fait de nos jours le jury d'un concours de beauté.

Elles attendaient avec angoisse la décision suprême tandis que les « gorudju » continuaient leurs visites de harem en harem, sirotaient une infinité de tasses de café, promettaient avec des paroles complimenteuses de revenir et souvent s'abstenaient de le faire... parce qu'elles venaient de découvrir ailleurs... leur propre idéal.

Alors seulement on retournait voir le jeune homme. On lui vantait les charmes de sa future femme, on prenait en hâte son consentement et l'on retournait à la maison de la jeune fille pour débattre l'importante question du « mihir », c'est-à-dire la somme que le mari devait payer en cas de répudiation de son épouse. Enfin on arrivait à fixer la date du mariage sans que les fiancés se fussent jamais rencontrés. Les désillusions — on le devine — n'étaient pas rares.

Aujourd'hui la situation est radicalement transformée et les jeunes Turques musulmanes, comme les Européennes, voient souvent leurs futurs époux avant les fiançailles.

Le mariage se fait à la mairie comme en Europe. Après lecture des articles du code civil on invite généralement un religieux à la maison. Il lit le Coran et rédige un acte de mariage. La réception qui suit cette cérémonie a lieu, pour les personnes de condition modeste, à leur domicile, pour les riches, dans les salons des grands hôtels ou dans la salle de quelque « Casino municipal ».

En 1935, une loi avait été promulguée, loi encore en vigueur bien qu'elle soit considérée comme « anti-démocratique » qui interdit de donner de grandes réceptions à l'occasion de mariages ou de fiançailles. Elle défend surtout que les fêtes organisées en pareilles circonstances se prolongent au delà de minuit. Cette loi a pour but de restreindre les prodigalités.

Le mari pouvait autrefois rompre le lien conjugal par sa seule volonté et sans être tenu de donner une raison. Il lui suffisait de prononcer une formule de répudiation. Ceux qui ont étudié le droit musulman se rappellent encore l'étrangeté des conditions de validité de la répudiation selon les différents rites. Des formules concises et efficaces permettaient à l'époux de renvoyer sa femme du jour au lendemain, bien que le prophète Mahomet eût écrit : « La répudiation est parmi les choses permises celle que Dieu a le plus en horreur. »

Une femme répudiée pouvait se remarier encore une, deux, trois fois. Cependant, si elle demeurait libre, l'époux ne pouvait épouser son ancienne femme qu'à la condition qu'elle se fût mariée de nouveau. Le

mari choisissait dans ce cas un homme de paille qui faisait un « mariage blanc » avec la femme répudiée, la répudiait à son tour et lui permettait ainsi de retourner à son premier mari.

Tous les musulmans sont encore soumis à cette antique législation, sauf les Turcs qui s'en sont libérés, car depuis l'adoption du code civil suisse celui-ci régit seul les rapports entre conjoints.

Aujourd'hui si l'un des époux veut rompre le lien conjugal il ne peut le faire que dans les conditions prévues par la loi civile. Chacun des époux peut donc demander le divorce pour les causes prévues par le code français mais aussi : « Lorsque le lien conjugal est si profondément atteint que la vie commune est devenue insupportable ».

L'institution du divorce — nouveau style — connaît une grande vogue. Une statistique établit que les divorces augmentent d'année en année et qu'on enregistre en Turquie cinq mille à sept mille divorces par an, alors que le nombre des mariages s'élève annuellement à vingt mille ou vingt-quatre mille. La raison principale des divorces est l'incompatibilité de caractère qui est alléguée dans soixante cas sur cent. Puis viennent les divorces pour adultère.

Pour qu'un divorce soit prononcé, il faut généralement une année de procédure. Il y a pourtant des procès en divorce qui ont pris fin au bout de cinq ou huit mois, mais d'autres durent deux et parfois trois ans.

C'est dans les villes que les divorces sont les plus nombreux et Istanbul bat le record. A Adana, Agri, Aksaray, Artvin, Bitlis, Djebelibereket, Mersin, Tchorum, Siirt, Chakikarahisar il y a des années où l'on n'a enregistré aucun divorce.

Avant d'en finir avec le nouveau régime matrimonial il faut noter ceci. Avec l'adoption du code civil suisse une importante prescription coranique a disparu.

Il était loisible à un Musulman en vertu du verset 7, chapitre V, d'épouser une non musulmane : « *Il vous est permis d'épouser les filles honnêtes des croyants et de ceux qui ont reçu les Ecritures avant vous...* » En fait de nombreux Turcs musulmans épousaient des chrétiennes, mais, par contre, le verset 10, chapitre LX du Coran interdisait à une femme musulmane d'épouser un non-musulman : « *Il n'est pas légitime qu'elles* (les femmes croyantes) *soient à eux* (aux infidèles) *ni qu'eux* (les infidèles) *soient leurs maris...* »

De nos jours des musulmanes peuvent épouser des chrétiens. Une Turque musulmane s'est mariée avec un ambassadeur de France. Nombreux sont aussi les Turcs musulmans qui ont épousé des étrangères, tout particulièrement des étudiants qui ont suivi des cours en Europe. Cependant il n'est plus permis à des officiers supérieurs et à des fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères d'épouser des étrangères.

LA NOUVELLE CONDITION DES FEMMES TURQUES

Il ne faut pas croire que parce que les conditions de vie de l'après-guerre numéro un avaient rendu l'existence des harems quasi-impossible les femmes, entre 1918 et 1926 (date de l'entrée en vigueur du nouveau code civil), étaient devenues libres.

Toutes les entraves et les restrictions au point de vue de leur liberté de mouvement et d'habillement continuaient encore à être en vigueur. Pour en donner une idée, j'invoquerai ici le témoignage d'un écrivain turc, Falih Rifki Atay, député d'Ankara :

« Je voudrais pouvoir dîner une fois au restaurant. C'est une Turque qui m'exprima ce désir en 1917. Je me devais, si je voulais plaire à mon amie, d'affronter les graves ennuis que pouvait comporter l'aventure.

» A cette époque-là le costume féminin même était l'objet d'ordonnances sévères : une femme ne pouvait porter que des jupes descendant jusqu'aux chevilles. Et ce qui est plus grave, elle ne pouvait se rendre dans des endroits publics. Un homme qui avait conduit sa femme, dûment voilée, dans un salon particulier d'un hôtel de Büyuk Ada, qui est une villégiature des environs d'Istanbul, avait été chassé brutalement de l'hôtel. Un colonel avait été cassé par ce qu'il s'était baigné avec ses filles...

» Il s'agissait donc de faire passer, ce jour-là, mon amie pour une Européenne. Après qu'elle eut emprunté un chapeau et revêtu une robe de ville, je m'engageai avec mon amie, non sans inquiétude, dans une rue de Péra. La nuit était tombée et nous avions décidé de ne parler que français. Nous ressentîmes pourtant une véritable angoisse quand nous pénétrâmes dans un petit restaurant — plutôt une guinguette — tenu par un Grec. Mais le plaisir de dîner dans un endroit public était chez ma compagne plus fort que sa crainte. En fait il ne se passa ce soir-là aucun incident fâcheux. Mais songez qu'à cette époque un mari et sa femme ne pouvaient faire une promenade à la campagne dans la même voiture. Un agent les interpellait aussitôt, faisait arrêter le véhicule, questionnait :

— Qui est la femme qui vous accompagne ?

— C'est ma femme.

— Vos papiers ?

L'émancipation réelle de la femme turque date du jour de la promulgation de la nouvelle constitution républicaine qui sépara définitivement la loi civile de la loi religieuse (24 mai 1924).

La Turquie est devenue ce jour-là un État complètement laïque. Le régime théocratique oriental disparaissait. Pour la première fois dans un pays musulman la séparation de l'Église et de l'État était accomplie ; la nouvelle constitution n'avait aucun rapport avec la loi coranique.

Deux ans après, grâce à l'adoption du code civil suisse (6 octobre 1926) la femme turque obtenait des droits égaux à ceux de l'homme.

Proclamant les mérites de la nouvelle législation qu'il demandait à

l'Assemblée nationale d'accepter en bloc, le ministre de la Justice, Mahmoud Essad Bey, déclarait alors : « A mon sens, la figure la plus belle de notre histoire est celle de la femme turque. Le nouveau code se chargera de donner la place d'honneur à la *hanoum* qui a été toujours traitée jusqu'ici en esclave sans cesser pourtant d'être une *dame*. »

Et il ajoutait :

« Messieurs, lorsque vos mains se lèveront tout à l'heure pour approuver la nouvelle loi, une tradition vieille de treize siècles aura pris fin et une nouvelle vie, vie féconde et civilisée, s'ouvrira devant la nation turque. »

Cependant, les Turcs hésitaient encore à s'engager dans cette voie nouvelle et il fallut l'intervention personnelle de Moustapha Kemal Pacha pour que la condition de la femme turque fût vraiment changée.

Il agit en ces circonstances avec une extrême discrétion. Quand l'Assemblée nationale décréta la suppression du fez pour les hommes, la loi n'interdit pas aux femmes le port du voile. Celles qui voulaient le conserver pouvaient continuer à le faire. Cependant Moustapha Kemal ne manquait jamais, lorsqu'il rencontrait une femme voilée, de lui dire galamment qu'elle était sans doute très jolie, qu'elle devait avoir une chevelure magnifique et qu'il était bien dommage de cacher ainsi tant de beauté. A Marcel Lucain venu pour l'interviewer, le Ghazi lança : « Je vais faire décréter que les Turques vraiment belles seront seules autorisées à ne plus porter le voile. »

Il y eut quelques résistances, cependant le dernier vestige de la tradition du harem disparaissait. On jetait les « tcharchafs » par-dessus les minarets. Seules quelques vieilles dames, dans certaines villes de province, continuèrent à le porter.

Les femmes turques commencèrent d'ailleurs à ce moment à fréquenter les universités, les laboratoires et les ateliers de peinture ; elles pénétrèrent dans les administrations, dans les banques, et se tranformèrent en secrétaires et en dactylographes. Il n'était même plus concevable que, dans ces conditions, elles gardassent encore le voile.

Bientôt du reste — comble d'audace — on les vit dans des bals, épaules et bras nus.

Aujourd'hui l'œil le plus exercé ne peut distinguer une femme turque d'une européenne. On rencontre de gracieuses Turques vêtues avec l'élégance des Parisiennes ; elles parlent du reste un français impeccable. Certaines ont opté (que ne peuvent les femmes ?) pour le charme anglo-saxon et elles s'expriment en anglais couramment. On voit encore, sans doute, beaucoup de types orientaux aux yeux admirables. Malgré tout, ce qui distingue le plus nettement les Turques des Européennes ou des Américaines ce sont les noms qu'elles portent : *Günseli* (Rose couverte de rosée), *Kondja Gül* (Bouton de rose), *Gülchinasse* (Servante de rose), *Chemsigül* (Rose solaire), *Durdané* (Grain de Perle), *Purkiemal* (La parfaite), *Melek* (L'Ange), *Nefre* (La brillante), *Berdjesté* (La rare), *Güzide* (La choisie), *Ulviye* (La sublime).

CONCOURS DE BEAUTÉS

Songez à la claustration des femmes en 1917 et mesurez, à un incident futile si l'on veut mais significatif, le chemin parcouru : le 30 juillet 1928, les correspondants des agences de presse et journaux étrangers télégraphiaient en Europe et en Amérique qu'en vertu d'une décision du gouvernement d'Ankara des femmes et des jeunes filles turques pouvaient participer à un concours international de beauté.

Dès l'année suivante un concours fut organisé à Constantinople (Istanboul). Le journal d'Istanbul *Djoumhouriyet* et son édition française *la République* firent connaître aussitôt qu'on publierait les photographies de jeunes filles désireuses de présenter leur candidature pour l'élection d'une « Miss Turquie ».

Le jury, dont je faisais partie, était composé de professeurs à l'École des Beaux-Arts, aux Facultés de Lettres et de Médecine, d'artistes peintres, d'hommes de lettres, de journalistes turcs et étrangers ainsi que de nombreuses dames de la société.

Ce n'est d'ailleurs qu'après avoir longtemps hésité que quelques jeunes concurrentes se présentèrent au salon du journal où nous les attendions.

Fériha Tevfik Hanem fut la première reine de beauté de Turquie.

Le second concours eut lieu, toujours sous les auspices du journal *Djoumhouriyet*, le 13 janvier 1930. Cette fois on nous invita dans la vaste salle du restaurant russe *La Turquoise*. Ce fut Mubédjel Namik Hanem, fille d'un fonctionnaire des douanes de Galata, âgée de seize ans, qui fut élue. Ce fut la première « reine de beauté » turque qui participa à un concours de beauté à l'étranger.

Le troisième concours eut lieu toujours dans la grande salle du restaurant *la Turquoise* le 19 janvier 1931. Sur soixante-et-onze concurrentes, mademoiselle Nachidé Saffet fut élue. Elle sortait de l'école normale des jeunes filles et enseignait à l'école primaire de Büyükada.

En 1933, Mlle Kériman Halis, turque, fut élue à Bruxelles Miss Univers.

Je n'insisterai pas davantage sur ces joutes esthétiques. Au moment où j'écris cette étude une jeune fille turque, mademoiselle Gunzeli-Basarn, vient d'être élue Miss Europe. L'événement a, si l'on veut, et sur un certain plan quelque importance, mais en vérité si j'ai abordé le sujet sans savoir que j'aurais à noter cette « victoire », c'était avant tout pour montrer que pareils concours, organisés en pays islamique ou en d'autres pays avec la participation de femmes turques, représentent le dernier épisode d'une véritable révolution. Il y a quelques dizaines d'années une Turque ne pouvait paraître en public que chargée de voiles épais. Elle peut se montrer maintenant — suprême preuve de liberté —

devant un jury en tenue de plage. Et on a le droit de publier sa photographie — alors que le Coran interdit les statues et les images.

En 1924 des élèves d'Istanbul qui avaient posé devant l'objectif étaient punies par leurs professeurs. En 1929, des jeunes filles envoyaient au *Djoumhouriyet* leurs photographies en vue du concours. Depuis 1950 des femmes turques se présentent en bikini devant des milliers de spectateurs.

Cependant tout le monde n'approuve pas ces exhibitions et à propos des parades de reines de beauté le journal *Bûyük Dogu* s'est récemment élevé avec violence contre « *ce commerce public de la concupiscence qui constitue une offense à la dignité de la jeune fille turque* ». Un avocat adressant une lettre ouverte au Procureur de la République lui a demandé, après avoir cité les articles du code pénal qui frappent de diverses peines de prison les personnes qui se livrent publiquement à des actes impudiques ou se montrent en public dans une mise indécente, si l'exposition de « femmes nues » appelées « Reines de Beauté » avait attiré son attention. Mais ces protestations ne semblent pas agiter beaucoup l'opinion publique. Je ne pense pas qu'on puisse renverser le courant.

Jusqu'à la proclamation de la République on n'entendait parler d'une femme turque dans les journaux que dans un seul cas : lorsque le Sultan décernait la médaille du « Chefakat » (tendresse) à l'épouse d'un ministre ou d'un haut dignitaire. La presse, ne faisait pas connaître le nom de la dame, et signalait : *La femme de X... Pacha a été décorée de la deuxième classe du « Chefakat »* ou bien « *S.A.I. le Sultan a daigné accorder l'ordre du « Chefakat » à l'épouse de Y... Bey* ».

Aujourd'hui de nombreuses colonnes de journaux sont réservées à la femme, aux conseils de beauté, aux modes, aux artistes, stars de cinéma, actrices, danseuses, sportives, reines de beauté, criminelles.

Reportons-nous aux premières lignes de cet article et prenons conscience de l'extraordinaire transformation de mœurs que soulignent ces habitudes nouvelles. Oublions concours de beauté et frivolités pour considérer l'essentiel. Il y a trente-cinq ans la femme turque était condamnée à l'ignorance et enfermée dans un harem. Aujourd'hui elle participe à la vie publique comme les femmes européennes. La transformation a été si rapide qu'on ne peut encore en mesurer toutes les conséquences. Une évolution qui s'est accomplie ailleurs pendant plusieurs siècles a eu pour témoins en Turquie les hommes d'une seule génération. C'est là sans doute une preuve de plus de *l'accélération de l'Histoire*. Et ce n'est certainement pas l'un des aspects les moins importants de l'extraordinaire évolution de la Turquie au cours de notre siècle.

WILLY SPERCO

LE MIRACLE DE L'INSTINCT ANIMAL

par le Docteur ROBERT NACHTWEY

Le grand médecin allemand August Bier raconte dans un ouvrage fort spirituel avec quel art le geai glandivore plante une forêt de chênes ou de hêtres. « Portant les glands et les faînes, les uns dans son bec, les autres dans son jabot, plus habile que le garde forestier, il les enfonce adroitement dans le sol, ou plutôt il en tapisse tout spécialement les parties couvertes d'aiguilles de pin. Il recouvre également toute la surface, ne place jamais deux glands au même endroit, les plantant aux distances qui conviennent pour produire un résultat symétrique et précis. Çà et là, il sème en rangées, respectant toujours l'écartement nécessaire. De préférence, il place ses semailles sous la protection de pins d'un âge avancé, ce qui présente un double avantage : d'une part, l'ombre des vieux arbres est favorable au développement des hêtres et des chênes et, en outre, ce rapprochement donne naissance, au bout d'une longue période, à un hybride dont les agronomes nous ont appris à reconnaître les qualités.

» C'est au geai que nous devons bon nombre de nos bois, et il pourrait en faire surgir dans toutes les contrées où ils font défaut si l'homme ne le gênait trop souvent dans sa tâche. C'est à cet oiseau que nous devons pour une part la beauté de nos paysages et aussi le rendement du sol de nos forêts. Il suffit de mettre à sa disposition les semences nécessaires soit en laissant les arbres qui existent déjà, soit en en plantant quelques-uns. L'homme récolte ensuite sans effort le fruit du travail de l'oiseau. »

Le geai glandivore ignore le but de ses actes ; il obéit à une impulsion innée. Les arbrisseaux plantés par lui croissent et s'épanouissent, mais des dizaines d'années passeront avant que leurs fruits nourrissent ses descendants. Beaucoup d'animaux agissent d'une manière analogue et semblent inspirés par une sorte de prescience. Et pourtant il a été souvent prouvé qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Ils obéissent aveuglément à une loi supérieure dont nous ignorons l'origine. Tout le mystère de la vie sur la terre nous apparaît dans sa grandeur et sa puissance à travers de tels témoignages d'intuition animale.

En mangeant, la larve du bruche des pois creuse une cavité dans la pulpe tendre du jeune pois. Elle se prépare à se transformer en nymphe dans ce nid lorsqu'elle sera suffisamment développée ; mais, avant d'atteindre ce stade, la larve se comporte de façon surprenante, agissant comme si elle devinait sa future transformation et comme si elle prévoyait le durcissement de la graine. Elle creuse en effet un tunnel jusqu'à la peau extérieure du pois, dans laquelle elle pratique une ouverture circulaire. S'il ne forait pas cette galerie, l'animal périrait misérablement au fond du pois durci lorsqu'il sortirait de son enveloppe.

La larve de la mouche à scies procède de la même façon. Elle vit dans les branches rigides des saules et, dès l'automne, avant de se transformer en nymphe, se ménage une issue en creusant une galerie dans le bois. La jeune mouche sortira plus tard par cette étroite ouverture. La larve agit donc comme si elle savait qu'elle sera appelée un jour à voler dans l'espace.

L'observation des multiples aspects de l'instinct animal conduit décidément le naturaliste de surprise en surprise.

L'éphialte est un grand ichneumon (ou mouche vibrante). Sa femelle court avec une grande agitation autour des arbres après l'accouplement. Elle semble chercher quelque chose ; soudain, avec d'étranges contorsions, elle enfonce dans le bois dur sa mince tarière, qui travaille comme une double scie de grande finesse ; dans la profondeur du tronc où elle s'enfonce peu à peu, elle finit par rencontrer une larve xylophage ou une chenille dans le corps de laquelle elle pond enfin ses œufs. Nous ne savons pas comment l'animal parvient à dépister sa victime tapie profondément à l'intérieur du bois.

La migration des oiseaux ne nous a pas encore livré ses mystères. On pensait à tort autrefois que les migrateurs étaient toujours dirigés par leurs aînés lors de leur premier départ vers le sud et qu'ils apprenaient ainsi à connaître la route ; en réalité, les jeunes étourneaux s'envolent vers les pays chauds au mois de juin, alors que les vieux ne partent que trois mois plus tard. Leurs petits connaissent donc la route sans avoir besoin d'être guidés par eux.

Le coucou ne connaît ni ses parents, ni ses frères et sœurs puisqu'il se développe dans le nid d'autrui ; pourtant, un jour, tout seul, il s'envole vers l'Afrique. Les jeunes oiseaux migrateurs savent donc, avant d'avoir acquis la moindre expérience, dans quelle direction ils doivent partir.

En 1935, dans la lande de Lunebourg, des savants allemands capturèrent des hirondelles domestiques et les envoyèrent par avion en Silésie ; le surlendemain, les oiseaux étaient de retour, après avoir franchi les sept cents kilomètres qui les séparaient de leurs nids ; de nouveau mises en cage, ces mêmes hirondelles furent expédiées cette fois en Angleterre, et l'expérience réussit encore. Avec des étourneaux et d'autres oiseaux, les essais donnèrent des résultats analogues. Un instinct mystérieux guide les animaux vers leurs nids sans doute en ligne droite ; il est connu depuis

longtemps que le pigeon voyageur parcourt d'immenses distances et revient toujours à son point de départ, mais le phénomène est demeuré inexpliqué.

Beaucoup de campagnards savent qu'une sorte de folie, provoquée prétendument par le taon du bœuf, s'empare parfois des troupeaux. Ce cas souligne avec une netteté particulière le caractère étrange et apparemment prémonitoire de l'instinct animal. Dans un groupe de bovins, paissant paisiblement par un jour accablant d'été, il arrive que l'on voie soudain certaines bêtes, comme frappées de démence se mettre à fuir, la queue hérissée, dans une course insensée, sauvage, éperdue. Les animaux, qui semblent complètement affolés, tombent assez souvent dans un fossé ou un précipice et s'y brisent les pattes. Le profane se trompe s'il attribue cette panique à un insecte suceur de sang, le taon des bœufs, long de deux centimètres et demi et qui bourdonne fortement. Ce n'est pas devant le grand taon que fuit le troupeau, mais devant un ennemi minuscule, dangereux, souvent mortel, devant l'hypoderme du bœuf, un œstride. Pour lui échapper, les bêtes s'enfoncent jusqu'au ventre dans l'eau ou la vase. Aux îles Hallig, certains jours, les bergers doivent faire preuve de vigilance pour empêcher les animaux de s'aventurer trop loin dans les marécages. En Haute-Bavière, dans la région de Ruhpolding, il m'a été rapporté qu'on ne doit mener paître les vaches que tard dans l'après-midi au moment où les œstrides sont endormis. Se risquer plus tôt dans la prairie serait imprudent.

Le bovin ne peut savoir que cet insecte long de douze à quinze millimètres est son pire ennemi. En effet, l'hypoderme du bœuf ne fait aucun mal à sa victime, il ne peut ni la piquer ni sucer son sang ; son armature buccale est si rudimentaire qu'il ne peut rien absorber. Sa vie d'insecte adulte ne dure que quelques jours et il n'a besoin d'aucune nourriture pendant cette courte période ; l'insecte ne fait que voltiger autour de l'animal, se précipiter sur lui et déposer quelques œufs sur sa peau. Chaque œuf est muni d'un appareil fixateur en forme d'agrafe, qui adhère au poil. On trouve des œufs d'œstride localisés surtout sur le poitrail et les pattes antérieures des bêtes.

En se léchant, les bovins introduisent les œufs dans leur œsophage ; ceux-ci sont fermés par de petits couvercles qui, en s'ouvrant, livrent passage aux jeunes larves longues d'un millimètre à peine. A peine libérés, ces hôtes agités et pernicieux commencent à voyager dans le corps de leurs victimes. Au cours de leurs déplacements, ils grandissent en se nourrissant de sécrétions. Ils rampent à travers les muqueuses, les tissus conjonctifs, les couches musculaires. A l'automne, on les trouve massés dans les vertèbres des malheureux animaux, notamment dans le voisinage de la moelle épinière. Là, on peut parfois en dénombrer de quarante à soixante. Fin décembre, mesurant alors un centimètre et demi, ils commencent à monter sous la peau du dos. Ce qu'ils préparent est assez horrible. En formant des abcès épais et purulents, des « tumeurs »,

ils s'installent dans le dos du bovin et respirent à travers les trous qu'ils ont ménagés. Parfois, le dos d'un bœuf âgé d'un an n'est plus, au printemps, qu'une vaste plaie purulente. On peut souvent observer plus de cent trous d'œstrides sur un seul animal. Il se présenta même un cas où l'on put en compter quatre cent deux. Comme les larves, maintenant grasses sont pourvues de segments munis de pointes, leurs victimes sont affreusement tourmentées, le poids des vaches et leur production laitière diminuent notablement ; souvent de jeunes animaux meurent. On voit combien souffrent les bêtes qui s'efforcent constamment de lécher leurs « tumeurs ». Les hommes essaient de les soulager en tuant les œstrides. Finalement, en avril ou mai, la larve, parvenue à son dernier stade, se détache de la bête et tombe sur le sol où elle s'enfonce et se transforme en nymphe. Après quelques semaines, le jeune insecte adulte sort de terre.

Comme on le voit, l'hypoderme du bœuf est un parasite extrêmement dangereux. En Scandinavie, on a constaté également l'existence de larves d'œstrides chez l'homme. Mais pourquoi cette apparition provoque-t-elle dans un troupeau cette angoisse panique ou cette horreur ? Dès que la mouche approche, les bêtes cherchent à lui échapper par une fuite éperdue. Il est impossible aux animaux de savoir quel danger les menace d'autant plus, je le répète, que l'œstride du bœuf, en déposant ses œufs, ne provoque pas la moindre douleur.

Nous nous trouvons devant le mystère immémorial de l'instinct animal. Les bovins se comportent comme s'ils savaient ce qu'il leur est pourtant impossible de prévoir. Par une étrange « prémonition » ils semblent fort bien connaître le danger. De nombreuses manifestations de l'instinct sont l'expression de ce « savoir » mystérieux, transcendant à l'individu et qui, chez l'animal, semble préexister à toute expérience.

Quelques savants ont parlé de la capacité de divination des bêtes ; à ce propos, Wohlbord a établi un rapprochement avec certains états de somnambulisme chez l'homme. Mais naturellement, ce ne sont là que des tentatives fantaisistes pour expliquer l'inconcevable.

Celui qui résoudra réellement ce problème possédera la clef de mille portes verrouillées qui n'ont jamais encore été ouvertes et permettra à l'humanité de découvrir des univers insoupçonnés. Au contraire, le défenseur de la théorie de la sélection s'éloigne de la solution du grand mystère qui enveloppe le monde. En effet, en se contentant de l'hypothèse darwinienne du « hasard », en affirmant : « Si les bœufs fuient devant l'œstride, ce n'est qu'un hasard heureux, mais aveugle, ce n'est rien d'autre qu'une modification du système nerveux fortuite et héréditaire », il se borne à s'incliner purement et simplement devant un vulgaire croquemitaine : le mythe du hasard.

***

Nous devons aux progrès étonnants de la biologie moderne l'exacte interprétation de la danse étrange de nos abeilles domestiques. Mais

laissons parler le savant Karl von Frisch à qui nous sommes redevables de la découverte du « langage » des abeilles. « Si une abeille trouve une source de nourriture substantielle, une fois rentrée, elle fera part de sa trouvaille à ses compagnes au moyen de danses sur les rayons de la ruche. Les abeilles ainsi informées sauront non seulement de quelle sorte de fleur il s'agit, mais aussi à quelle distance elle se trouve et, si elle est loin, la direction à prendre pour partir à sa recherche.

» Une ronde sur le rayon signifie que la fleur est dans les parages immédiats de la ruche, à moins de cent mètres. L'abeille court rapidement, tantôt de gauche à droite, tantôt en sens inverse ; ses compagnes prennent un vif intérêt à ses gestes et trottinent derrière elle ; leurs antennes, siège de leur odorat, sont proches de l'extrémité de l'abdomen de la danseuse et leur permettent de percevoir le parfum qui s'en dégage encore. Chaque fleur ayant une odeur particulière, elles sont ainsi informées avec précision de l'espèce qu'elles devront visiter. Renseignées de la sorte, les abeilles s'envolent, explorent de tous côtés les environs de la ruche et parviennent finalement au but visé. Si la fleur se trouve à plus de cent mètres, l'abeille annonce sa trouvaille par la « danse de la queue ». Elle commence par décrire un demi-cercle et revient en ligne droite à son point de départ, puis elle repart et fait un nouveau demi-cercle dans l'autre sens avant d'effectuer le retour en ligne droite. L'abeille répète ensuite constamment les mêmes mouvements à droite et à gauche. Pendant le parcours rectiligne on peut observer le frémissement animé de son abdomen. Le parfum exhalé par la danseuse indique également dans le cas de la danse de la queue quelle espèce il s'agira de butiner.

» La distance à laquelle se trouve la fleur et la direction à prendre sont indiquées avec une étonnante précision. Le rythme de la danse varie selon l'éloignement, car le nombre de tours ainsi que le nombre de mouvements de l'abdomen pendant le parcours en ligne droite dans une unité de temps donnée sont en raison inverse de la distance. Si la source nourricière se trouve à cent mètres de la ruche, l'abeille décrit en quinze secondes environ dix mouvements et les demi-cercles correspondants. La danse est alerte et rapide. S'il s'agit de cinq cents mètres, il y aura cinq battements de l'abdomen et, dans le même laps de temps, pour mille mètres on en comptera quatre ou cinq. Pour deux mille mètres, environ trois. Enfin si la fleur est à trois mille mètres, limite du rayon d'action des abeilles, le corps de la danseuse effectuera seulement un peu plus de deux déplacements latéraux. Mais, tandis que le nombre des frétillements diminue pendant le trajet rectiligne, la danse acquiert une énergie plus grande. A cent mètres près on peut, montre en main, déduire, par le nombre des volte-face effectuées, de quelle distance vient la butineuse. L'emplacement de la fleur est indiqué par la direction du parcours rectiligne par rapport à la position du soleil. Un mouvement vers le haut signifie que la fleur se trouve dans la direction du soleil, un déplacement vers le bas, qu'elle est exactement à l'opposé de la position du soleil ;

si elle part vers la gauche selon un angle de 60° par rapport à la verticale, l'abeille indique que la fleur à butiner se trouve à 60° à gauche par rapport à la position du soleil ; un mouvement vers la droite dans une position à 120° par rapport à la verticale, signifie que la source nourricière est à 120° à droite par rapport à la position du soleil. Détail remarquable : même par temps couvert, les abeilles repèrent la position du soleil. »

Les abeilles utilisent donc leurs danses comme des symboles mathématiques. Notons qu'elles n'ont pu inventer le langage de signes, pas plus qu'elles n'ont pu acquérir elles-mêmes cette étrange capacité de repérer le soleil par temps couvert.

Pour pouvoir donner la direction horizontale de vol sur le rayon pendant verticalement, les abeilles transposent l'angle entre la position du soleil et l'emplacement de la fleur à atteindre dans un autre système de rapports, système qui est fourni par la gravitation. Qui a fait cette invention ? Dans quel esprit a pu naître une telle idée ? Qui pourrait ici invoquer la théorie darwinienne du hasard et affirmer que ce langage de signes au symbolisme particulier est nécessaire à la lutte des abeilles pour leur existence. Il faudrait d'abord prouver la nécessité absolue de la vie en société. La plupart des insectes ne vivent pas groupés, et beaucoup d'entre eux connaissent pourtant une dispersion très étendue et un développement abondant : que l'on songe simplement aux mouches et aux moucherons. Beaucoup d'abeilles butineuses vivent également solitaires. Tout le vide de la théorie du hasard apparaît donc clairement.

La naissance de l'instinct doit être intimement liée au développement organique. Structure anatomique et impulsions innées sont, sans doute aucun, engendrées simultanément par une même force dont nous ignorons encore complètement la nature.

L'art merveilleux avec lequel une araignée tisse sa toile est harmonieusement lié à l'organisation de ses glandes à soie ; l'instinct de tisser sans glandes séricigènes serait aussi inutile et dépourvu de sens que l'existence de ces glandes en l'absence d'instinct. Les remarquables fourmis tisseuses de Ceylan emploient leurs larves comme de vivants outils pour tisser les feuilles des arbres et en faire des nids arboricoles de grande dimension. Filant sans relâche, avec zèle, où ces larves prennent-elles donc la gigantesque quantité de soie qui leur est nécessaire ? Structure et instinct sont en harmonie, leurs glandes séricigènes étant anormalement développées. A quoi serviraient les efforts du mâle de l'épinoche pour construire un nid avec des morceaux de feuilles et des tiges de plantes si le poisson ne possédait une glande capable de produire des fils de mucosité résistants et endurcissants faute desquels le nid n'atteindrait jamais la cohésion nécessaire ? L'action des fouisseurs perçant avec leur dard les ganglions nerveux de leurs victimes ou leur voisinage immédiat serait dépourvue de sens si un poison particulier, dosé avec

précision et qu'ils injectent en même temps à leur proie, ne leur permettait de la paralyser sur place sans la tuer.

Ainsi constatons-nous partout que le comportement instinctif se trouve lié à la structure anatomique selon un « plan directeur » unique. Instinct et conformation organique vont toujours de pair. Tout le monde connaît la larve de la « cigale écumeuse » qui vit dans le « crachat de coucou » sur les herbes et les plantes. Primitivement, on pensait que le petit animal soufflait simplement avec sa trompe piquante dans la sève de la plante-hôte et produisait ainsi une sorte de mousse de savon dont il s'enveloppait. Aujourd'hui, nous savons que cette délicate créature est organisée d'une façon toute particulière pour la préparation de l'écume : une glande placée sur son dos sécrète de la cire qui, mélangée à une solution alcaline se détachant de son intestin, forme une sorte de savon ; enfin un canal spécial sert à la larve pour souffler des bulles d'air dans le savon en formation.

Un instinct fort intéressant a été observé par G. von Frankenberg chez la chenille plieuse verte du papillon. Ce petit animal est capable de plier ensemble les feuilles du hêtre ou du chêne, bien que sa longueur ne représente guère qu'un quart de la largeur de la feuille. Pour accomplir ce travail difficile, il profite d'un « mécanisme de contraction » particulier. La chenille commence par préparer tout un dispositif qui pourra être détruit lorsque son ouvrage sera terminé. Elle se rend d'abord sur le dessus de la feuille, à la base, près de la tige et se place parallèlement à la nervure médiane. Déplaçant ensuite rapidement le devant du corps, elle commence à filer en humectant régulièrement avec une sécrétion spéciale chaque côté de la nervure médiane, si bien que les extrémités du fil se trouvent fixées de part et d'autre de celle-ci. Ainsi prend naissance un lien transversal court et mince. La chenille en place parfois neuf à côté l'un de l'autre sur la longueur de la feuille. Par suite de leur composition chimique, de nature colloïdale, et dont on ne connaît pas exactement la formule, les fils rétrécissent sensiblement, propriété qui convient merveilleusement au rôle qu'ils sont destinés à remplir. En effet, les deux moitiés de la feuille se trouvant tirées toujours davantage l'une vers l'autre par la force de traction des fils, la feuille commencera à se replier. Pendant ce temps la petite chenille continue à fixer de nouveaux liens de part et d'autre de la nervure médiane. Ceux-ci raccourcissent de la même façon et rapprochent davantage encore les moitiés de la feuille. Ainsi les fils posés précédemment se détendent, ayant cessé d'être utiles. Le petit animal poursuit son travail jusqu'à ce que les bords de la feuille se rapprochent et soient réunis par les fils, qui ne cessent de se resserrer. Enfin, les bords se touchent, le cornet est terminé. A l'intérieur, il importe peu que les fils soient détruits, puisque les liens extérieurs existent. La petite chenille vivra désormais dans le cornet, où aucun oiseau ne pourra l'apercevoir. Elle se nourrira du tissu de la feuille en commençant par l'intérieur, mais sans toucher à l'épi-

derme inférieur tourné vers le dehors. Elle ne fait pas un seul trou dans cette enveloppe protectrice et construit un autre cornet quand elle a brouté le sien.

La chenille ne peut deviner que les fils rétrécissent et pourtant elle agit comme si elle le savait. De même ses glandes à soie ne peuvent savoir de quelle manière travaille la chenille et pourtant elles sécrètent un liquide spécial qui donne un sens à son activité.

Ici encore, nous assistons à la collaboration intime, coordonnée, de l'instinct et de l'organe, à l'apparition d'un « savoir » étrange et inconscient.

Le crapaud pipa fut découvert en 1705, dans la possession hollandaise de Surinam, par la célèbre exploratrice et artiste peintre allemande Sibylle de Merian. Cet animal utilise un remarquable mode de reproduction. Après la ponte, les mâles, cramponnés aux femelles, leur étalent sur le dos les œufs qu'elles viennent de pondre, les répartissent soigneusement et les fécondent. Sous le frai, la peau du dos commence à se boursoufler et à entourer chaque œuf d'une sorte de rempart, jusqu'au moment où ils seront tous inscrustés dans de petites poches de peau comme dans autant d'alvéoles réguliers. Chacun des futurs crapauds se trouve ainsi complètement enveloppé dans une chambre protectrice qui, vers l'extérieur, devient aussi épaisse que du cuir. Un couvercle se forme en outre sur chaque cellule. En fait, la peau du dos poursuit le travail commencé par l'acte instinctif du mâle. Elle se transforme en un véritable rayonnage de trente à soixante-dix cases dont chacune a une hauteur de dix à quinze millimètres. Les séparations entre les alvéoles sont alimentées très largement en vaisseaux sanguins. Le développement des petits pipas dans le dos maternel dure quatre-vingt-deux jours. Avant l'expiration de ce délai, ils font sauter le couvercle de leur cellule, puis sortent la tête et les pattes de devant.

Cet exemple montre nettement que les manifestations instinctives et la formation organique ne peuvent avoir qu'une seule et même origine. L'instinct du mâle étendant le frai ne revêt sa signification que par la conformation du dos de la femelle. L'un sans l'autre serait absurde et inconcevable. Tous deux ne peuvent provenir que d'une racine unique, d'une source créatrice cachée. Tous ces faits prouvent que les mêmes forces inconnues, que nous voyons avec étonnement à l'œuvre quand s'exerce l'instinct animal, jouent aussi un rôle de direction dans la vie et le développement des cellules isolées.

Toutes les cellules travaillent comme si elles avaient une notion du rôle de l'organe dont elles sont les composantes, comme si elles étaient douées d'une pénétrante intelligence capable de prévisions lointaines. C'est de façon semblable que se comportent tous les animaux guidés par leur « instinct », et pourtant ni eux ni leurs cellules, ne doivent leur remarquable « savoir » à l'expérience acquise. Même les cellules isolées ne se comportent pas mécaniquement selon des lois immuablement fixées.

Elles font des choix. C'est ce que démontrent mille expériences faites sur l'embryon par les savants les plus variés.

Quand enfin sera résolu le problème de l'origine de l'instinct animal, on comprendra aussi comment les créatures terrestres, plantes, animaux et hommes, ont pu naître avec des structures si merveilleusement harmonieuses.

Mais, de même que les instincts, selon un plan unique, sont étroitement liés à la constitution organique, de même ils entretiennent les rapports les plus intimes avec l'activité consciente des animaux. Les instincts ne sont pas absolument rigides ; chez les animaux supérieurs, ils sont fréquemment influencés par des processus conscients, par l'expérience acquise. Que l'on songe au pluvier du savant Bengt Berg : cet oiseau, après des séances répétées avec lui, avait si bien dominé sa crainte instinctive qu'il s'était installé pour couver dans la main de l'homme. De semblables modifications des tendances innées sont très fréquentes. Les oiseaux des grandes villes en fournissent des exemples excellents. Primitivement, le merle vivait dans les bois, craintif et retiré au milieu des pins ou dans les taillis. Peu à peu, il émigra, d'abord dans les jardins, puis dans les villes. Aujourd'hui, on trouve partout des nids de merles. Ils ne craignent plus le trafic gigantesque des cités modernes. Frieling rapporte qu'à Vienne, à la gare de l'Ouest, un merle nichait dans la petite armoire à fusibles où les fortes ampoules des lampes à incandescence l'éclairaient jour et nuit. L'auteur raconte plus loin que, sur la place du Château, en plein centre de Stuttgart, à trois heures et demie du matin, éclairés par la lumière artificielle, de nombreux merles chantent et cherchent leur nourriture. Ce n'est qu'en 1933 que le merle est devenu citadin à Königsberg, et en 1936 seulement qu'il l'est devenu à Elbing. De tels phénomènes prouvent l'existence d'une action réciproque continuelle entre l'instinct et la conscience. Ce fait tend à prouver que la cause première de l'instinct est une entité incorporelle, ordonnant la matière, insaisissable, non point liée à un cerveau, mais spirituelle dans son essence la plus profonde.

L'instinct des insectes, également, est loin d'être aussi rigide et immuable que l'avaient cru certains savants. Au Congo, Verlaine réalisa des expériences sur certaines sortes de guêpes. Il s'intéressa à celles qui commencent par construire un alvéole, puis y apportent une araignée paralysée sur laquelle elles pondent un œuf. Ces guêpes, après avoir introduit encore quelques araignées destinées à servir de pâture à leur larve, ferment alors l'alvéole. Le savant ouvrit les cellules et en retira les araignées. Dans quatre-vingt-six cas sur quatre-vingt-onze, les guêpes réparèrent les dégâts. Leurs actes instinctifs ne se déroulaient pas selon un cours rigide, immuablement déterminé à l'avance, mais s'adaptaient avec souplesse aux circonstances. Si Verlaine retirait un œuf de l'alvéole, la guêpe le remplaçait par un autre. Si l'araignée était enlevée avec l'œuf, la guêpe en apportait une autre et pondait un nouvel

œuf sur sa victime. Tous les trous faits par Verlaine dans les alvéoles étaient réparés par les guêpes. Elles n'étaient pas contraintes par l'instinct d'exécuter selon un ordre immuable les différentes étapes de leur travail. Elles pouvaient passer d'une phase qui vient généralement à la fin, à une autre qui se place d'ordinaire au début, recommencer au milieu ou bien sauter une partie du processus. Verlaine crut pouvoir conclure de ses expériences que les guêpes âgées s'adaptent mieux que les jeunes aux circonstances extérieures et que, par conséquent l'expérience individuelle ajoute beaucoup à cette extraordinaire souplesse de l'instinct.

Les observations d'Hingston sur un fouisseur ont montré également que l'instinct ne dévide pas son chapelet d'actes selon des règles mécaniques, mais qu'il est fort bien contrôlé et dominé par la conscience de l'animal. L'expérience porta sur une guêpe qui venait de traîner dans sa cellule de ponte souterraine une chenille paralysée destinée à sa larve. Tandis qu'elle était en train d'obturer l'entrée des alvéoles Hingston déposa à côté de l'animal au travail une chenille paralysée qu'il avait dérobée à une autre guêpe. L'issue étant déjà fermée, la guêpe fut visiblement surprise et, rapidement, ouvrit à nouveau l'orifice. Au moment d'introduire dans la cellule la chenille déposée sur le sol, elle trouva celle qui gisait à l'intérieur. Alors elle referma soigneusement l'alvéole. Mais ensuite elle aperçut de nouveau la chenille déposée par Hingston ; agitée, elle ouvrit encore une fois la cavité où elle aperçut sa chenille. Et ensuite?... Qu'allait-il se passer? La guêpe allait-elle poursuivre indéfiniment, mécaniquement, ce manège absurde comme dans une expérience analogue faite par Fabre, ou bien allait-elle se montrer capable d'y mettre un terme? Pourrait-elle de son propre chef, résoudre le cruel dilemme devant lequel cet homme rusé et avide de savoir l'avait placée? Eh bien! oui, la guêpe d'Hingston en fut capable. Après avoir, pour la seconde fois, ouvert la cellule et aperçu la chenille, elle en finit avec cette farce diabolique et inutile. Laissant tout là elle s'envola tranquillement et décrivit un grand cercle au-dessus de l'entrée du nid. Vraisemblablement la chenille toujours gisante provoquait à présent en elle des sentiments de grave suspicion et de profonde inquiétude.

Ainsi les instincts des insectes n'ont nullement l'immuabilité des mouvements d'un automate. Les actes dits instinctifs ne sont pas de simples chaînes de réflexes, comme l'ont admis certains naturalistes. Chez les insectes aussi, les instincts sont souvent influencés d'une façon décisive par l'expérience individuelle. Les plus évolués de ces animaux possèdent un cerveau bien développé et une excellente mémoire. Il serait donc vraiment étrange que leur expérience n'eût aucune influence sur leurs instincts alors que le fait a été constaté mille fois chez d'autres animaux. Wohlbold insiste aussi sur l'aptitude des insectes à adapter leurs instincts aux conditions extérieures. Autrefois, les chenilles

d'un lépidoptère fileur, le lasiocampe du chêne, vivaient seulement sur les feuilles de chênes ; récemment, elles ont fait leur apparition sur les peupliers, les saules et les noyers. Captives, des chenilles herbivores deviennent carnivores et commencent à s'entre-dévorer. Nos abeilles domestiques font aussi fréquemment la preuve que leurs instincts ne sont ni rigides ni immuables et s'adaptent au contraire avec souplesse aux circonstances. Elles ont l'habitude de construire leurs rayons verticalement en commençant par ceux du haut. Mais, si on les en empêche, elles débutent par le bas, ou les construisent même horizontalement l'un contre l'autre. Si l'apiculteur leur fournit des plateaux de cire artificielle, elles savent les utiliser pour construire leurs rayons. Chaque automne voit dans la ruche l'extermination des faux bourdons devenus encombrants et inutiles, mais si, par accident, la reine est morte, les ouvrières les laissent en vie, car la larve d'ouvrière destinée, comme on le sait, à fournir la nouvelle reine, doit être fécondée par un mâle.

Il arrive que les abeilles commettent des erreurs malencontreuses dans l'exercice de leur activité instinctive. D'après le célèbre apicologue von Buttel-Reepen les ouvrières rapportent parfois des matières tout à fait inutilisables au lieu de pollen : farine, sciure de bois, poussière de charbon. En Amérique, des abeilles butinèrent un jour... du poivre rouge! L'agitation de la jeune reine avant le vol nuptial est, de temps en temps, mal interprétée par les ouvrières. Elles prennent en effet cette animation pour l'annonce d'un essaimage général et quittent alors la ruche pour suivre leur reine, donnant ainsi naissance aux « faux essaims ». Si les actes instinctifs des insectes n'étaient que des réflexes mécaniques en chaîne, des accidents de ce genre ne pourraient survenir. L'erreur prouve l'intervention des éléments psychiques individuels qui, comme nous le savons, ne sont point infaillibles. Entre le psychisme de l'individu isolé et son instinct existe un rapport intime, qui, en dernière analyse, prouve leur parenté certaine.

Par définition, l'instinct, dans ses manifestations mystérieuses encore insaisissables pour l'esprit humain, est d'une nature telle qu'il est impossible de le caractériser exactement. Pour certains, l'instinct est une chaîne de réflexes. Nous avons déjà constaté l'impossibilité d'accepter cette théorie. Les réflexes sont rigides alors que l'instinct est souple ; les réflexes peuvent tout au plus être modifiés à la longue par la transformation des caractères spécifiques, alors que chez un être déterminé les manifestations de l'instinct peuvent se modifier ou même disparaître suivant les conditions de vie.

Selon une autre conception, l'instinct ne serait rien d'autre qu'un enchaînement de menus actes volontaires. Cette opinion n'est pas moins inacceptables que la précédente ; il n'est guère admissible, en effet, d'attribuer la sagesse de l'instinct à un individu isolé.

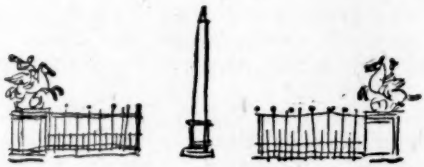
Tentons à présent d'énoncer une définition tout à fait objective : les instincts seraient des tendances héréditaires s'exerçant à des fins

déterminées en dehors de la volonté consciente de la créature agissante ; ils seraient déclenchés par les perceptions sensorielles et pourraient subir des modifications profondes du fait de l'expérience individuelle. Notre brillante définition se révèle à l'examen un pitoyable balbutiement qui ne peut nous être d'aucun secours. Les anémones de mer et les polypes manifestent des instincts et pourtant ne possèdent qu'un simple réseau de cellules nerveuses dépourvues de centre. De tels animaux inférieurs, sans cerveau, ont-ils des perceptions précises et des sensations conscientes ? Qui pourrait l'affirmer ? De telles créatures n'ont-elles pas plutôt une vie complètement inconsciente, végétative, proche de la vie des plantes ? Et, néanmoins, certaines de leurs activités ne se différencient pas des manifestations instinctives. Que l'on songe simplement aux associations entre certaines sortes d'actinies et les pâturages. Ou bien notre définition est fausse ou bien il existe effectivement des processus conscients qui ne sont pas liés à un cerveau. On ne peut douter un instant que les cellules isolées d'un organisme accomplissent aussi des actes instinctifs. Maintes cellules circulent à travers les corps, comme des êtres autonomes et doués de bon sens se rendent toujours là où elles sont nécessaires, suscitant la formation d'éléments importants tels que des parties de squelette. Que l'on songe aussi aux globules blancs qui, de leur propre mouvement, organisent la chasse aux bactéries. Dans un organisme sain, chaque cellule remplit exactement et à tout instant le rôle qui lui est enseigné. Tout se passe comme si elle obéissait à son instinct.

Ainsi notre définition se révèle fausse, car nous n'avons pas coutume d'attribuer à chacune de nos cellules une conscience indépendante. Mais qui peut donner une meilleure définition ? Qui peut dévoiler le mystère et percer dans sa cause première le secret de l'instinct [1] ?

DOCTEUR ROBERT NACHTWEY

(TRADUCTION ODETTE AMSON)



1. Texte inédit copyrighté par la Librairie Hachette.

LES JOURNAUX INTIMES DE BENJAMIN CONSTANT

par Jean Mistler

Il est plus facile pour un écrivain de faire carrière de son vivant que d'assurer sa gloire posthume. Victor Hugo, qui gérait aussi habilement que Voltaire sa fortune littéraire, avait tout réglé d'avance et prévu la publication d'inédits après sa mort, à intervalles réguliers, pendant plus d'un demi-siècle. Cette précaution n'a pas ajouté grand-chose au rayonnement des *Misérables* ou des *Feuilles d'Automne*, et les écrivains qui ont le plus bénéficié de leurs œuvres posthumes sont ceux qui n'avaient guère songé à leur publication : Stendhal avec *Henri Brulard*, Constant avec *le Cahier rouge*, *Cécile* et son Journal.

Ce Journal, ou plutôt ces *Journaux Intimes* de Constant, on dirait qu'un calcul savant en a échelonné la révélation. En 1887, Adrien de Constant en donnait d'infidèles extraits. En 1946, nous faisions connaître, grâce à une copie ancienne, un texte nouveau de la seconde partie. Il y restait bon nombre de fautes. Dieu merci, les voici corrigées et nous avons maintenant à notre disposition, grâce à MM. Roulin de Roth qui viennent de publier une nouvelle édition des *Journaux Intimes* (Gallimard) :

a) Un fragment intitulé *Amélie et Germaine*, qui va du 6 janvier au 10 avril 1803, et dont l'existence même était inconnue ;

b) Un journal détaillé allant du 22 janvier 1804 au 7 mai 1805 ;

c) Un journal abrégé couvrant la période 22 janvier 1804-27 décembre 1807 ;

d) La partie que nous avions publiée, qui commence au 15 mai 1811, mais qui, au lieu de s'arrêter, comme dans notre édition, au 23 octobre 1815, se poursuit jusqu'au 28 septembre 1816.

L'importance de cette nouvelle édition est d'autant plus grande que, pour la période 1804-1807, outre qu'elle corrige les monstrueuses déformations de l'édition de 1887, elle nous donne un texte deux fois plus étendu.

Une question vient aussitôt à l'esprit : sommes-nous enfin en possession de la totalité de ces écrits intimes ?

Malheureusement non. Constant avait rédigé, il le dit formellement (page 246), une narration de sa vie du 27 décembre 1807 au 12 avril 1808. Ce texte ne s'est pas retrouvé.

D'autre part, dans la préface de sa publication, Adrien de Constant citait un fragment d'un journal datant du début de la liaison de Benjamin avec madame de Staël et relatant l'épisode de la montre que Benjamin avait jetée par terre parce qu'elle marquait l'heure où devait finir leur rendez-vous. Si infidèle qu'il soit, l'éditeur n'a sûrement pas inventé ce texte car l'anecdote ne figure nulle part ailleurs. Comment ce journal ne se trouve-t-il pas avec les autres documents déposés à la Bibliothèque de Lausanne? Personne ne paraît le savoir.

Le *Carnet Intime* publié jadis partiellement par Sainte-Beuve (voir notre édition [1], page 46) a, lui aussi, disparu. Sa rédaction est très sommaire, mais il est seul à préciser certains faits, certaines dates. Son texte s'arrête brusquement le 31 octobre 1815 sur un *etc.* Si l'original s'étend plus loin, il serait précieux de le connaître.

Est-ce tout? Nous l'ignorons, et tout ce que nous pouvons dire, c'est que dans les archives d'Estournelles et les archives Monamy, il n'y a rien qui ressemble à un journal intime.

Souhaitons que la nouvelle édition qui vient de paraître décide les détenteurs d'inédits, s'il en reste, à les faire connaître.

Nous n'analyserons pas les textes nouveaux qui nous sont proposés. Dans sa préface, M. Roulin indique qu'ils ne modifient pas beaucoup l'impression générale que donnait le journal déjà connu. C'est diminuer un peu la valeur de ce qu'il nous révèle. Sans parler des détails matériels qu'il nous fait connaître, le texte authentique de Constant ajoute des touches nouvelles au portrait de l'auteur. Il nous donne la preuve que la liaison avec madame de Staël n'était plus en 1804 un attachement physique (cela, on le soupçonnait, bien entendu), mais ce qu'aucun texte ne permettait de supposer c'est l'importance énorme de l'amour physique pour Benjamin. A cet égard, ses escapades de Coppet à Genève où, dès qu'il le peut, il va courir les filles comme un marin qui descend à terre, sont particulièrement révélatrices.

Les textes nouveaux précisent d'autres aspects de son caractère : Constant y apparaît plus sensible que dans les lettres où il se compose trop souvent un visage de roué. J'en avais déjà eu la preuve en lisant sur l'original de ses lettres de jeunesse certains passages, supprimés par l'éditeur, où il parle de la mort de son ami Mauvillon : les notes du journal relatives au suicide du marquis de Blacons (pages 216-217) ne sont pas moins révélatrices. Peu d'hommes furent aussi fidèles en amitié que Benjamin et si, en amour, il était plus sensuel que sentimental, il est difficile de le taxer de sécheresse après avoir lu son récit

1. *Journal Intime, Le Cahier rouge, Adolphe.* Éditions du Rocher, 1946.

de la mort de Julie Talma. Il rend compte très finement de ses contradictions où tant de critiques myopes ont vu de la dissimulation : « *Tous mes sentiments sont vrais, mais ils le sont tant qu'ils se froissent les uns les autres et tous pourraient, à différentes époques, paraître faux.* » (p. 208). Ce n'est pas mal vu, on l'avouera, cent ans avant Proust !

Enfin, l'incertitude, les balancements qui faisaient sans cesse hésiter Constant sont analysés avec une précision presque caricaturale dans *Amélie et Germaine*. On l'y voit dresser un bilan minutieux d'avantages et d'inconvénients pour, finalement, ne pas choisir entre deux femmes. C'est à se demander comment, au jeu dont il était passionné, il pouvait, avant le *Rien ne va plus*, se décider entre le rouge et le noir !

Nous pensons en avoir assez dit pour montrer l'intérêt de l'édition procurée par MM. Roulin et Roth. Il reste à en apprécier la valeur critique.

Disposant des manuscrits originaux qu'ils ont minutieusement étudiés dans la calme Bibliothèque de Lausanne, où ils me les avaient fort gracieusement montrés il y a quatre ans, les nouveaux éditeurs nous donnent un texte scrupuleusement conforme à l'original.

Toutefois, on souhaiterait un peu plus d'explications et de notes. Une première lecture nous suggère déjà des additions : par exemple, le M. d'Escalonne, non identifié de la page 468, était le commissaire spécial du port de Calais ; le dossier de police de Benjamin aux Archives Nationales contient un échange de lettres avec ce fonctionnaire. Certaines allusions de Constant resteront sans doute toujours mystérieuses, mais d'autres peuvent être élucidées. C'est ainsi qu'il écrit, le 7 juillet 1811 : « *Travaillé, bal. Filou. Joué un peu.* » (p. 364). Un passage inédit d'une lettre à madame de Nassau supplée de façon bien amusante à la sécheresse du *Journal* : « *Nous avons été hier à un bal qui se donne toutes les semaines dans une salle toute neuve et vraiment superbe. La société n'est pas aussi brillante. On a arrêté trois voleurs dans la salle même. L'un d'eux causait avec le prince d'Ysenbourg et croyait l'avoir assez captivé par sa conversation pour pouvoir mettre la main dans sa poche. Mais il paraît que les théories ont moins de prise sur ce prince que la pratique et qu'il fait encore plus attention aux faits qu'aux paroles. Le voleur a donc été arrêté, c'est-à-dire celui qui causait avec le prince...* » (*Wiesbaden*, 8 juillet.)

L'éditeur des lettres de Constant à sa famille, qui a laissé de côté ce texte conservé à la Bibliothèque de Genève, travaillait, on le voit, à peu près comme le premier éditeur du journal. MM. Roulin et Roth nous rendraient bien service si, profitant de la proximité de Lausanne et de Genève, ils faisaient sur cette correspondance le travail qu'ils viennent d'achever si heureusement pour les *Journaux Intimes*.

JEAN MISTLER

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

· *ENRIQUE LARRETA*

IL a quitté son hiver d'Argentine pour notre été de France. Il n'était pas venu à Paris depuis longtemps, et Paris lui manquait, car il l'aime pour y avoir vécu dix années consécutives, avant la guerre de 1914.

Par une chaude après-midi du dernier mois de juin, sous les ombrages du beau jardin, rue de Varennes, de la comtesse de Castellane, une de ses nièces favorites, il bavarde avec quelques amis autour de la table à thé.

« Paris, pour moi, est toujours Paris. C'est la meilleure affaire du monde, il ne peut que prospérer. Ce que j'y préfère d'abord, comme autrefois, ce sont les dîners, les petits dîners choisis, orchestrés, où la conversation brillante, bien que facile en apparence, suppose des siècles de raffinement et d'exercices de l'esprit. Il a fallu qu'il y eût Athènes, Rome, Florence, Versailles et Rambouillet, pour que puisse exister cette symphonie ravissante, qu'est ici une réunion d'intelligences délicates. Ensuite, ce dont je ne me lasse pas non plus, c'est de flâner dans les rues élégantes, romanesques... romanesques toutefois un peu moins que jadis, ajoute-t-il en souriant. C'est que je suis devenu un vieil homme. »

Il faut qu'il ait la coquetterie de l'annoncer, car on ne s'en douterait guère à le voir si droit dans son costume clair, et beau avec une mèche châtain en travers d'un front sans ride, au-dessus d'un grand nez aquilin. L'œil est sombre, mais pourtant doux et rêveur. Il parle en termes choisis un français très pur, avec — ce n'est même pas un accent — mais une légère intonation où passe un souvenir de la langue espagnole.

« Vous ressemblez à Barrès, lui dit-on. — Peut-être, répond-il, mais

c'était Barrès qui avait l'air d'un Sud-Américain, et moi, blond, d'un Français. Barrès d'ailleurs ressemblait à Pascal. Il était, par sa mère, comme lui Auvergnat. Et c'est pourquoi il avait les cheveux noirs et le teint olivâtre : lorsque Philippe III expulsa les Maures et les Arabes d'Espagne, trois cent mille d'entre eux entrèrent en France et se fixèrent en Auvergne. »

« Monsieur Larreta, où avez-vous rencontré Barrès pour la première fois ? — A Tolède. Il fallait voir l'aspect musulman que prenait ce Lorrain à travers les ruelles de la ville convertie. On aurait dit qu'il y était né ou, tout au moins, qu'il était un de ces Berbères venus en secret essayer de porte en porte une ancienne clef, afin de retrouver la demeure d'un lointain ancêtre. Je me rappelle qu'un soir, alors que je lui exposais après dîner le plan du roman que je voulais écrire, et lui parlais de la double origine arabe et castillane de mon héros, Ramire, il me dit : « Pourquoi le faites-vous naître si haut, à Avila, et pas ici, à Tolède ? » Barrès ne savait pas qu'Avila, tout en étant « si haut », avait eu vers le Sud, collé à ses remparts, un quartier maure populeux. C'est lui qui me révéla, à la fin du jour, le prodigieux point de vue de l'Ermitage de la Vierge de la Vallée, de l'autre côté du Tage. J'ai décrit, à la fin de *la Gloire de don Ramire*, ce coucher de soleil. Plus tard, Barrès dans *le Secret de Tolède* peignit aussi ce même crépuscule que nous avions contemplé ensemble. »

Et après une pause destinée à goûter quelques petits gâteaux, Enrique Larreta est gourmand, il reprend : « Révélation de belvédères, c'est cela que sont les meilleures pages de Barrès. Il savait, comme nul autre, vous mener aux hautes terrasses de l'émotion, de son émotion néo-romantique. Une magnificence dolente ôtait souvent à son esprit le mouvement et le naturel, mais donnait à son style ce cachet personnel qui lui fit une figure à part dans les lettres françaises. Ce n'est que très rarement que brille dans ses œuvres quelque étincelle de cette espièglerie bohème, de cette bouffonnerie, terriblement crue parfois, dont il assaisonnait sans cesse sa conversation. Aucun des hommes célèbres que je pus connaître à Paris ne le surpassait dans ces jongleries de l'esprit. Il me dit une fois, avec cette franchise à brûle-pourpoint qui était l'un des traits les plus séduisants de son caractère : « Je crois que vous aimez mieux » mon bavardage que mon œuvre. — Mais non, monsieur Barrès. » — Mais si, mais si, monsieur Larreta. »

Encore une pause, et il ne reste plus de petits gâteaux quand le grand écrivain argentin reprend : « Je n'avais alors publié que quelques articles, des vers, et une nouvelle à sujet grec, *Artemis*. Et j'avais eu l'intention d'écrire un livre sur les grands maîtres de la peinture espagnole, conçu de telle sorte qu'après l'analyse technique de leur œuvre, l'étude de chacune d'elles pût embrasser un aspect différent de la vie espagnole, sous les princes de la Maison d'Autriche. C'était, vous voyez, un projet imposant. Une cathédrale. Je n'en avais pas encore posé la première

pierre que déjà j'étais pris du vertige des échafaudages. Je renonçai à mon ambitieux programme, et décidai de faire plutôt un roman. J'en composai le plan dans la Forêt-Noire, et partis pour l'Espagne pour achever ma documentation. C'était en 1903, et c'est ainsi que je rencontrai Barrès. De retour à Paris, notre amitié se resserra, et ce lien fut pour moi un puissant aiguillon à ma passion littéraire. »

Si puissant, en effet, qu'Enrique Larreta revenu en Argentine, se mit à travailler dix ou douze heures par jour. Il retrouvait dans son pays presque ces mêmes paysages castillans qui l'avaient inspiré. « Des horizons de sierras cristallines, des rocs isolés et tenaces couleur de fer, des solitudes larges et dorées. » Avec ce panorama continuellement sous les yeux il écrivait, poussé par un élan irrésistible, les cinq cents pages de cette *Gloire de don Ramire*, qui devaient lui donner la sienne. « Je vivais dans une hallucination perpétuelle, et l'excès de travail finit par me jeter dans de graves troubles nerveux. Un neurologue m'ordonna comme remède urgent un voyage en Europe. En ces temps heureux, c'était là la thériaque de l'Argentin. »

Après avoir cru égarée sur le transatlantique la valise qui contenait son manuscrit, fruit de six années d'acharnement, il la retrouva heureusement et put achever de corriger son œuvre à Biarritz. Quand *la Gloire de don Ramire* parut à Buenos Aires, le succès en fut tel, et le prestige de l'écrivain si grand, que le Gouvernement argentin lui fit demander s'il voulait accepter sa légation à Paris. Voilà comment M. Larreta fut amené à remplir chez nous les fonctions de ministre plénipotentiaire de son pays.

Rémy de Gourmont, « le visage en partie rongé par un mal terrible, mais ce qui restait en montrait assez, comme dans les marbres antiques, la noblesse originelle », venait de publier une admirable traduction de *la Gloire de don Ramire*. La renommée grandissante de l'auteur, les obligations de sa charge et son charme personnel, firent que sa vie de diplomate devint pour lui un temps de mondanités effrénées. « Moi, qui avais été jusqu'alors un vrai moine, toujours reclus chez moi, je me vis tout à coup transformé en impresario de l'amusement d'autrui, en entrepreneur de pompes allègres. »

Aimables années où les seigneurs de la littérature ne dédaignaient pas d'aller chez les grands seigneurs. C'était l'époque des fêtes au Palais Rose de Boni Castellane, des bals persans de la comtesse de Chabrillan et de la duchesse de Clermont-Tonnerre, des chasses à Vallières chez le duc de Gramont, à Bois-Boudran chez le comte Greffulhe. Larreta, d'ailleurs, n'aimait pas la chasse, il trouvait avec raison que le cerf y est traité plus cruellement que le taureau dans l'arène, et aux fêtes parées continuait de préférer les petits dîners. Rue d'Astorg, chez la comtesse Greffulhe, « belle comme Vénus ou Diane », il en faisait certains dont « l'orchestration » l'enchantait. Il y rencontra Barthou au soir même de sa discussion historique avec Jaurès, à la Chambre, sur

la loi du service de trois ans, et pensait qu'il parlerait de ce débat, ayant porté sur ce qui était alors le nœud vital de l'Europe. Il fut aussi surpris qu'amusé de ne l'entendre raconter que des histoires d'amours célèbres, et s'étendre longuement sur sa collection de manuscrits. Poincaré, aussi bien, lorsque Larreta voulut faire allusion à une guerre possible, lui répondit : « La guerre? Mais quelle guerre? » Gabriele d'Annunzio était là, « poète faunesque qui dévêtait à l'occasion les madones elles-mêmes », mais tout occupé des répétitions du *Martyre de Saint-Sébastien*, ne desserra pas les dents. Rostand, lui, « avait, comme les rois, des courtoisies universelles, et me parla avec un grand luxe de détails du costume, des mœurs et des chants du gaucho argentin. Étonné de sa science en cette matière je lui demandai : « Comment pouvez-vous savoir tout » cela? — Mais il y a le Larousse, lança son fils Maurice de l'autre bout de la table. » Alors je me tournai vers Clemenceau, et faisant allusion à un mythe grec des moins connus, je me crus obligé de l'expliquer. Il se rejeta en arrière sur sa chaise, et me regardant fixement lança : « Vous allez m'expliquer ça? » et je m'aperçus que sur ce sujet il en connaissait plus long que moi. »

Pendant plus de dix ans de ce séjour ininterrompu à Paris, M. Larreta s'étonne encore de n'avoir jamais entendu nommer Proust. « Et pourtant, je passais ma vie avec ceux qui justement allaient devenir bientôt ses plus fervents admirateurs. » Mais il rencontra souvent, de dîners en dîners, l'abbé Mugnier, saint homme, dont on disait pourtant irrévérencieusement : « Il aura une nappe comme linceul. »

Et madame de Noailles devint et demeura une de ses meilleures amies. Il la rencontra d'abord chez madame Bulteau, qui signait « Femina » des chroniques au *Figaro*. Son salon était le plus réputé de Paris pour sa collection de célébrités. Mais madame de Noailles en était l'ornement, l'attrait, l'idole. « Elle ressemblait au Bonaparte de la campagne d'Égypte, surtout lorsqu'elle se dressait, ivre de sa propre gloire, sur cette vaste chaise longue où personne n'osait s'asseoir en son absence : son dromadaire... Je connus M. de Noailles bien plus tard, au moment de la déclaration de guerre. Je dînais chez Anna de Noailles, quand il entra pour annoncer qu'il partait dans la nuit, à quatre heures du matin. Sur un ton pathétique madame de Noailles lui demanda : « Donc, Mathieu, tu pars vers l'Est? » Et il lui répondit : « Tu » penses bien que je ne vais pas partir vers l'Ouest. »

Ayant rapporté ce trait charmant, et tellement dans les traditions d'esprit de l'aristocratie française, l'écrivain se tut. Comme on le pressait d'évoquer encore ces brillantes années d'avant l'autre guerre, il s'en défendit en disant : « Mais j'ai déjà raconté tout cela, et bien davantage encore, dans mes mémoires dont une partie *Temps illuminés* est déjà parue. »

Et parce que le crépuscule enveloppait de fraîcheur le jardin de la rue de Varennes, et qu'Enrique Larreta est frileux, il s'en alla. Tout comme

il quittera Paris avant l'hiver, pour retrouver l'été en Argentine. Il retournera en cet Azul qui ressemble à la Castille. Il y possède une immense estancia, dont certains hectares furent plantés par ses soins d'arbres qui les font ressembler aux forêts de chez nous. On ne peut pénétrer dans son domaine en automobile, une rivière le sépare de la route. C'est le rio de los Huesos, autrement dit le fleuve des Os, car on s'y noie souvent, et lors des grandes crues, il charrie des squelettes. Enrique Larreta le fait traverser par ses hôtes en jeeps amphibies. Pour visiter son parc et ses terres, il faut monter dans son petit avion privé qui en survole les vastes étendues. Féru de taureaux, comme tous ceux de sa race, il en a un élevage. Spécimens d'une rare valeur, des peones qualifiés, comme des nurses diplômées, se relaient jour et nuit auprès d'eux. Avant de les exposer, on leur fait subir un traitement de beauté, et l'opinion du jury des concours inquiète plus Larreta que celle de tous les critiques du monde sur son œuvre littéraire, qu'il poursuit pourtant comme tout écrivain-né. Toujours amoureux de « la violence barbare de l'Espagne, ah! proclame-t-il, le plus beau livre français que j'ai lu depuis longtemps, c'est *le Flagellant de Séville*, de Morand », il a publié dernièrement *Au bord de l'Ebre*, une *Vie de Cervantes*, « celle-ci étant aussi belle et curieuse que son œuvre », et puis *l'Orange*. « C'est le fruit de l'hiver, explique-t-il, celui de ma vieillesse bien portante. »

A le regarder, on n'en saurait douter.

L'URBANISME VERT

L'expression est jolie : l'adjectif, pour ce qu'il évoque de fraîcheur, corrige le côté doctoral du mot en *isme*. Elle désigne la conservation, l'entretien et la création des Espaces Verts publics urbains de la Ville de Paris et du Département de la Seine. Trois mille hectares font de ce domaine le plus important de France. Il comprend des jardins et des squares, des parcs et des bois, des terrains de sports et d'éducation physique, sans oublier une vingtaine de cimetières.

Lorsque l'on regarde un plan de Paris et de ses environs, les taches émeraude y paraissent si nombreuses que l'on croit la région privilégiée, et les Français se figurent volontiers que leur capitale plus que toute autre au monde est favorisée par une abondance exceptionnelle de verdure. Or, jusqu'à la dernière guerre, Paris détenait les records peu enviables de la plus forte densité d'habitants à l'hectare vert, et du plus petit pourcentage d'Espaces Verts.

C'est M. Robert Joffet, conservateur en chef des Parcs et Jardins de la Ville de Paris et du Département de la Seine, qui assume la tâche énorme, non seulement de préserver ceux que nous avons déjà, mais d'en créer de nouveaux afin d'augmenter le bien-être de la population. C'est un homme jeune et énergique qui a une idée précise de sa mission. Il a fait des études scientifiques. Les mathématiques furent sa spécialité, jusqu'au jour où il se prit d'intérêt pour la biologie.

Il était ingénieur des Services techniques de la Ville de Paris, quand la Préfecture de la Seine lui demanda, en 1940, d'organiser un service pour l'entretien et la protection des parcs et jardins, tout en le prévenant que l'on n'avait pas de personnel à lui donner. Plus tard, Jean Borotra, lorsqu'il fut au Ministère de l'Éducation nationale, le pria de s'occuper des terrains de sports, bien qu'il n'y eût alors ni ingénieurs, ni architectes, ni jardiniers aptes à l'aider.

Aujourd'hui M. Joffet, secondé par deux conservateurs adjoints, est assisté d'une quarantaine d'ingénieurs, de trente adjoints techniques, de trente-huit dactylos, de quinze forestiers, deux cent cinquante gardes, onze cents jardiniers, sept cents ouvriers et cantonniers, et dispose d'un budget de plus d'un milliard. Le flâneur du Bois de Boulogne, le passant qui admire l'ordonnance du Rond-Point des Champs-Élysées ou les enfants des squares, ne se doutent guère, en général, que l'agrément de leurs promenades et de leurs jeux, ils le doivent à un personnel plus nombreux que celui d'un grand ministère.

Mais quel charmant Ministère dont le siège principal est à Auteuil, aux jardins pépiniéristes de la Ville de Paris. On y pénètre en traversant une petite bibliothèque qui sent bon le pitchpin, et les ouvrages qu'elle contient ne parlent que de botanique, comme s'ils avaient été rangés là par un de ces gentils amateurs de jardins, dont le seul souci est de bien cultiver le sien. Le bureau du ministre, en l'occurrence M. Joffet, est une pièce claire et gaie, et sur la table à écrire un vase de fleurs prend plus d'importance que la pile des dossiers. Aucun tapage de machines à écrire ne s'entend, mais par les fenêtres ouvertes le bruit d'un râteau, d'une brouette ou d'un arrosoir, rythme paisiblement le silence d'alentour. On pourrait croire que M. Joffet ne vient là que pour se reposer des fatigues de la ville, si le téléphone ne réclamait impérieusement et fréquemment qu'il donnât un avis ou un ordre, ce qu'il fait en quelques mots brefs et pertinents. Son royaume des Espaces Verts n'est poétique, on le sent bien, que lorsqu'il en parle à une visiteuse occasionnelle, mais le gouvernement de son territoire exige qu'il étudie avec une lucidité mathématique tous les problèmes posés.

« Car, dit-il, les Espaces Verts ont bien changé depuis le XVIIIe siècle. Alors, on trouvait la campagne à quelques minutes du centre de la ville, où les jardins privés étaient nombreux. Au XIXe siècle, le développement du machinisme et la concentration industrielle obligèrent Paris à s'agrandir sur les champs et les bois des communes suburbaines, et l'on bâtit en ville sur toutes les surfaces libres. Aussi dès le Second Empire pensa-t-on à créer des jardins publics. Ceux-ci bien plantés ne manquent pas de charme, et l'on peut s'y promener ou s'y reposer. Mais les allées sont beaucoup trop étroites pour que les enfants et les jeunes gens puissent s'y ébattre convenablement, et ce style de jardin public, où le rôle pratique qu'ils ont à jouer n'a pas été considéré, a persisté jusqu'au milieu de notre siècle », conclut M. Joffet.

Aussi a-t-il conçu un vaste plan, en voie d'exécution, pour doter certains quartiers de Paris de jardins où les enfants, les vieillards, les méditatifs et même les amoureux, trouveront chacun le coin de leur rêve. Des étendues ensoleillées avec tas de sable et bassins à barboter pour les uns, des salles vertes isolées du bruit et de la circulation pour les autres. Des massifs de fleurs sont prévus aux entrées et aux carrefours, mais il n'en faut point dans le voisinage des terrains de jeux où ils seraient vite détériorés. Par contre, beaucoup d'arbres, judicieusement choisis, seront plantés.

Il y a déjà quatre cent mille arbres à Paris. Ils ne sont pas destinés qu'à l'embellir, mais à l'assainir. Ces beaux feuillages de nos avenues et de nos quais, qui dénoncent les saisons plus sûrement que la couleur du ciel, ont la mission d'absorber l'acide carbonique, de répandre de l'oxygène, d'émettre de la vapeur d'eau, d'absorber la poussière, de capter les microbes. Ils remplissent leur devoir avec tant de zèle que beaucoup, et ce n'est pas là un des moindres soucis de M. Joffet, en tombent malades. L'orme est atteint d'une maladie qui le condamne, le sycomore et le svelte peuplier d'Italie aussi. Le marronnier lui-même, si spécifiquement parisien, végète. Heureusement le tilleul et l'acacia résistent, et mettent beaucoup de bonne volonté à l'époque de la floraison à embaumer certains coins de la ville, par bouffées soudaines. Et l'heureuse constitution des pawlonias leur permet à dates fixes de laisser pendre leurs grappes mauves au-dessus des manèges forains dont la place d'Italie est toujours encombrée, de les accrocher place Furstemberg autour du lampadaire à globes opalins, les poser en bouquets aux pieds de la tour Eiffel et le long de l'avenue Carnot, d'en égayer les abords de Saint-François-Xavier.

Quand on ignore tout de l'arboriculture, à écouter M. Joffet, on a l'impression que ce sont les arbres les moins connus qui prospèrent le mieux à Paris : le pterocarya, le gingko, le libocèdre, entre autres, y demeurent en bonne santé. Où les voit-on? On les imaginerait volontiers en cage au zoo de Vincennes. Le cyprès de Lawson et le peuplier de Boll intriguent comme des spécialités pharmaceutiques. Le cèdre de l'Atlas inspire d'emblée confiance, mais l'aulne à feuilles en cœur peut-il être autrement que vulnérable? Il paraît que non, il est insensible. Le plus robuste de tous, évidemment, c'est l'honnête platane. Il supporte tout : un sol imperméable, l'amputation de ses branches lorsqu'elles deviennent gênantes, et même de demeurer s'il le faut à l'état de tronc, ses pousses vigoureuses se reconstituant toujours rapidement. « Mais il est inesthétique, déclare avec raison M. Joffet, qui n'est pas pour les solutions faciles. Là où il faut, pour diverses raisons, des arbres à petit développement, il faut recourir à d'autres essences. »

Il ne semblerait pas que l'on doive être embarrassé pour les trouver : le Service des Parcs et Jardins dispose de onze pépinières qui couvrent une trentaine d'hectares. Chaque année ces pépinières produisent en

moyenne mille arbres, des milliers de baliveaux et de plantes forestières, quarante mille arbustes, vingt mille plantes vivaces, etc. Cependant la consommation est si grande qu'il manque chaque année environ cinq cents arbres et vingt mille arbustes, qu'il faut acheter dans des pépinières privées.

Par contre, l'Établissement fleuriste de la Porte d'Auteuil assure la production des plantes annuelles nécessaires aux décorations saisonnières. Il en faut environ un million en été, trois cent mille au printemps, et l'automne réclame au moins cinq cent mille chrysanthèmes.

Lorsque M. Joffet aura achevé la réalisation de ses vastes projets, qui touchent aux jardins d'enfants comme aux cimetières, aux terrains sportifs, aux jardins publics et aux promenades ; qu'il aura, sur l'emplacement des anciennes fortifications, entouré Paris d'une ceinture verte, aménagé des parcs rustiques départementaux qui aboutiront par des radiales vertes aux voies plantées de la capitale, et, tout en ménageant les sites agrestes, pourvu les grandes routes de chaussées multiples à l'usage des piétons, des cyclistes, des motocyclistes et des automobiles, il lui restera le plus difficile à accomplir : l'éducation du public.

La collectivité n'intéresse pas les Français. Les mêmes qui possèdent quelques mètres de terrain jalousement surveillés, qui accrochent des chiffons au-dessus d'une treille inexistante ou confectionnent un mannequin pour éloigner les oiseaux, se conduisent dans un jardin public sans aucune vergogne. Ils laissent l'amour d'enfant piétiner systématiquement les pelouses, cueillir les fleurs ou briser les arbustes. L'amour de chien est lâché dans les plates-bandes, et l'amour de chat est apporté clandestinement pour faire son trou hygiénique au milieu des corbeilles. Le soir, les adultes brisent les portes et les clôtures des squares, on peut deviner pourquoi, mais cassent aussi les bancs, ce qui est plus difficile à comprendre. Fin décembre, des parents qui ne songent qu'à faire plaisir à leur progéniture, déracinent des conifères qui serviront d'arbres de Noël pour leurs chers petits. Les promeneurs du dimanche saucissonnent dans les bosquets, sans jamais ramasser leurs papiers gras. Et tout ce joli monde joue à dépister les gardes, personnel onéreux et par conséquent toujours insuffisant pour empêcher ce vandalisme, aussi bien bourgeois que populaire.

« Que faire contre cet état de chose? » s'est demandé M. Joffet. « Commencer par le commencement, éduquer les enfants. Leur apprendre l'amour des plantes et des fleurs, dès l'école, et dans les jardins qui entourent souvent celle-ci, leur réserver un enclos qu'ils cultiveront eux-mêmes. Pour les parents, les vrais coupables, ajoute-t-il, nous essayons de leur faire apprécier la grâce des fleurs et le charme des jardins à l'aide d'expositions nombreuses. Les présentations massives de tulipes, jacinthes, narcisses à Bagatelle, de roses aussi comme à l'Hay, de dahlias au parc de Sceaux, de chrysanthèmes à Auteuil, attirent un public chaque année plus averti. Et en juin 1951, le mélange plus rare

des chefs-d'œuvre de la sculpture au Louvre, avec les fleurs de France, a obtenu un succès nettement encourageant. »

Ce qui prouve que les meilleurs ambassadeurs des Espaces Verts sont ces manifestations périodiques de l'activité, du goût et de l'esprit d'entreprise de Robert Joffet.

LA MAISON DE LULLI

Au temps où la rue Boissy-d'Anglas s'appelait rue de la Bonne-Morue et faisait partie du coin paisible de la Ville-l'Évêque, Lulli s'y fit construire une maison. Il l'habitait depuis trois ans lorsqu'il y rendit le dernier soupir, en 1687. Il n'avait que cinquante-quatre ans et mourait de la gangrène diabétique : le curé de la Madeleine exigea qu'il se repentît d'avoir écrit tant de musique profane. Pour lui faire plaisir, Lulli jeta au feu sans hésitation tous ses manuscrits : il en avait gardé copie.

Ce n'était pas la première fois, si ce fut la dernière, que ce Florentin, ramené tout jeunet dans les bagages d'Henri II de Lorraine, qui devint marmiton dans les cuisines de mademoiselle de Montpensier et finit surintendant de la Musique du Roi, dut se montrer complaisant. Malgré la fécondité de son talent, il n'aurait pas si vite atteint la gloire et la richesse s'il n'avait eu plus d'astuce que de vertu. Ce qui ne l'empêcha pas de se marier, d'avoir beaucoup de considération pour son beau-père, le musicien Lambert, d'être bon époux, et de faire six enfants. Lesquels se partagèrent sa fortune rondelette et la propriété de la Ville-l'Évêque.

Celle-ci appartient aujourd'hui à Robert Chantemesse, fils du professeur Chantemesse dont les importantes découvertes font honneur à la science médicale. C'est un immeuble à trois étages, où l'on a pu sans abîmer un bel escalier mettre heureusement un ascenseur. La cheminée de la chambre où Lulli fit son simulacre d'autodafé est intacte, mais les boiseries de style Régence ne sont évidemment pas celles qui entouraient son lit de mort.

Dans un salon, une fenêtre qui devait donner sur le vaste jardin, s'ouvre à présent sur la galerie de la Madeleine. Loge de théâtre d'où l'on peut s'amuser à suivre la comédie des allées et venues des passants, observer la clientèle de certaines boutiques à arrière-boutiques, et celle des cabinets particuliers d'un célèbre restaurant. Mais pour rassurer les uns et les autres il faut ajouter que ce n'est pas à cela que le propriétaire actuel passe ses loisirs. Il a cependant le goût des enquêtes policières, c'est lui qui l'avoue. Mais il poursuit les siennes aux Archives, sinon à l'Hôtel des Ventes. Robert Chantemesse est un passionné de recherches historiques. La famille Balincourt lui ayant confié une correspondance de madame d'Abrantès, il reconstitua une phase peu connue de la vie amoureuse de l'insatiable duchesse, et la raconta dans un très joli livre.

L'étude attentive des plaidoiries et du réquisitoire du procès de Flaubert, par exemple, lui permit de se convaincre que le bal à Lavaubyessard avait réellement eu lieu et s'était déroulé à peu près tel qu'il

est décrit dans *Madame Bovary*. Il en a décidé, avec un certain désenchantement, qu'il n'y a guère d'invention romanesque dans ce récit. Il a eu entre les mains les confidences écrites de M. de Coigny à une amie, sur ses rencontres avec Marie-Antoinette. Les conclusions, il hésite encore à les publier, par un scrupule de galant homme envers une reine infortunée. Au surplus, il se refuse modestement à se dire véritable écrivain. On voit bien d'ailleurs, à l'air de sa maison, qu'il est une dilettante et met autant de soins à fureter à l'Hôtel des Ventes qu'aux Archives. Encore plus que l'objet, c'est son origine qui le passionne. Une console ne lui plaît pas seulement par sa forme et son style et il est enchanté d'en posséder une qui a appartenu à Junot, et de ne l'avoir découvert qu'après l'avoir achetée. Il acquit un jour un nécessaire de voyage Empire. Le coffre est joli, mais la garniture manque. Il ne s'en afflige pas, tout à la joie d'avoir déniché en ouvrant une cachette, des papiers attestant qu'il avait appartenu à Napoléon, et que c'était le dernier dont il se soit servi en campagne, à Waterloo.

Un grand Hubert Robert rougeoie sur un mur. Il représente l'incendie de l'Hôtel-Dieu, en 1772. Mais nul autre que Robert Chantemesse ne l'aurait deviné, s'il ne s'était aperçu qu'un coin du tableau avait été repeint. Il le fit nettoyer, et la vue de cadavres nus entassés lui fit comprendre quel sujet macabre l'on avait cherché à camoufler.

La maison de Lulli, où il rassemble ses trouvailles, est en de bonnes mains. L'on est assuré que rien ne s'effacera des traces que celui-ci y a laissées. Mais à dire vrai, quand on la visite, on est moins touché par le souvenir du grand musicien, que par ce musée de la petite histoire, si patiemment constitué.

DENISE BOURDET

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

STENDHAL POSTHUME

Stendhal, comme son ami Mérimée, mais plus encore que lui, est de ces écrivains que, grâce à des publications posthumes, nous connaissons mieux que n'avaient pu le faire leurs contemporains. Ses notes, cahiers, souvenirs, représentent une somme de confidences que les plus intimes amis de Henri Beyle n'avaient pas entendues. Elles éclairent l'œuvre et satisfont l'inlassable curiosité que suscite en nous ce génial créateur d'un monde ardent et romanesque. On sait que Stendhal, méconnu pendant sa vie, prévoyait la gloire vers 1880 (il est mort en 1842). C'est bien à cette époque en effet qu'elle est venue (la célèbre étude de Paul Bourget consacrant la première vague de succès posthume date de 1883) — et c'est vers cette époque aussi que Casimir Stryienski a commencé d'exhumer de la bibliothèque de Grenoble où dormaient les illisibles manuscrits stendhaliens ces chefs-d'œuvre de la littérature « *égotique* » qui ont achevé de nous faire connaître Henri Beyle. *Le Journal* de Stendhal a été publié en 1888, *Henri Brulard* en 1890, *les Souvenirs d'Égotisme* en 1892 (la même année que *les Lettres intimes ;* le premier recueil de correspondance avait paru en 1855). Ils ont révélé un Stendhal sensible et passionné tel que ses lecteurs auraient pu le deviner, mais que ses amis avaient des raisons d'ignorer.

Ce n'est pas seulement ce Stendhal intime à l'âme *mélancolique et folle* que l'on a pu mieux connaître depuis sa mort, c'est aussi le romancier. L'admirable *Lucien Leuwen* n'a été publié qu'en 1894, suivant de peu l'étrange *Lamiel* surgi en 1889. Ces publications sont dues à Stryienski déjà nommé, François de Nion, Jean de Mitty qui s'acharnèrent sur les terribles manuscrits pendant que de nombreux chercheurs (surtout Arbelet) éclairaient certains chapitres de la vie amoureuse, politique ou littéraire. Mais personne, au cours de ce siècle, n'a poursuivi avec autant de persévérance et d'efficacité les travaux stendhaliens que Henri Mar-

tineau (de qui cette revue a récemment publié une étude sur les amours passionnées d'H. B. et de la comtesse Curial), Henri Martineau qui après maints autres ouvrages sur Stendhal vient de faire paraître *l'Œuvre de Stendhal* et *le Cœur de Stendhal* [1].

Ces récents ouvrages sont la conclusion d'un long labeur « stendhalien » dont la grande édition des œuvres complètes au *Divan* (l'édition Champion ayant été interrompue) représentait jusqu'à ce jour la pièce maîtresse. Il nous a valu une grande quantité de textes jusqu'alors inédits [2] d'un rare intérêt, et maints ouvrages biographiques, comme *le Calendrier de Stendhal* et *le Petit Dictionnaire Stendhalien* représentant, d'un certain point de vue, de véritables curiosités psychologiques. Plans des demeures habitées par Stendhal ; recherches faites pour savoir ce que Stendhal faisait tel jour de sa vie, prise en filature de toutes les personnes qui l'ont connu ou croisé : il y a dans tout cela un désir de recréer complètement le monde de H. B. qui s'apparente aux efforts analogues accomplis par Bouteron ou Parturier pour Balzac ou Mérimée. Efforts qui ne révèlent pas seulement un culte littéraire, mais une passion policière et la volonté de prendre possession d'un univers englouti. Et pourquoi pas ? Certains morts sont bien plus vivants que beaucoup de vivants. Le chercheur en fait ses amis. Il vit leur vie, se nourrit de leur pensée : il partagerait presque (très humblement) leurs amours. A n'en pas douter il les sert, mais eux l'animent ; il leur doit ses plus vifs plaisirs intellectuels et ses plus grandes émotions, qui sont des émotions de détective. Car on aurait tort de croire que les traqueurs les plus adroits et les plus obstinés sont au service de la Préfecture de Police. Les vrais limiers vivent aux Archives, dans les bibliothèques et chez tous les particuliers possesseurs d'inédits. Pauvre Sherlock Holmes ! Il ne s'occupait d'une affaire que pendant cinq semaines. M. Henri Martineau s'attache à une piste pendant trente ans ou davantage et chaque année il éclaire quelque coin nouveau du monde stendhalien — entreprise que tous les admirateurs de Stendhal suivent avec une sympathie passionnée. Car

1. Ces deux volumes sont édités par Albin-Michel. *Le Cœur de Stendhal* appartient à la classe des *Vies*. *L'Œuvre* étudie les conditions dans lesquelles les livres de H. B. ont été composés, décrit les manuscrits, les éditions, bref, s'adresse plutôt aux membres de cette association sans existence officielle qu'est le Stendhal Club. *Le Cœur de Stendhal* s'arrête à l'année 1821. Un autre volume suivra. Ce qui est paru suffit à nous convaincre que nous aurons là la plus attachante et la plus complète des biographies d'H. B. En attendant la publication du deuxième volume on peut relire la vie de Stendhal de P. Hazard (qui, malheureusement, est d'un style désinvolte et déconcertant) ou les solides ouvrages de Pierre Martino et de Pierre Jourda.

2. A savoir de nombreuses lettres qui ont enrichi *la Correspondance*, la première publication *in extenso* des *Pensées*, les trois volumes *d'Écoles italiennes de Peinture*, complément jusqu'alors inconnu de *l'Histoire de la Peinture en Italie*, une édition *complète* des *Mélanges de Politique et d'Histoire*, la traduction des nombreux articles que Stendhal avait publiés dans des revues anglaises (Martineau en a tiré cinq volumes rassemblés sous le titre *Courrier Anglais*), la première édition *complète* des *Souvenirs d'Égotisme*, etc.

Stendhal pour ceux qui l'aiment est plus qu'un ami, c'est un double. Le monde qu'il propose est par sa chaleureuse ardeur l'image même d'une vie qu'ils ont un jour fait le souhait d'avoir : généreux, H. B. partage avec eux sa jeunesse.

On est surpris de lire parfois sous la plume d'essayistes célèbres que les recherches biographiques sont inutiles : il faudrait, paraît-il, ne considérer une œuvre qu'*en soi*. Cette idée révèle de l'attachement aux valeurs formelles, mais aussi une singulière indifférence aux sources de l'art. S'intéresser à Fabrice ou à Clélia, c'est aimer cet assemblage unique d'émotions, de désirs, de bonheurs qui avait nom Henri Beyle. Un livre n'est pas une pièce qu'on fait sonner sur une table de marbre. C'est le message d'une vie, mais un message qui est souvent chiffré. Ceux qui, comme Arbelet ou Martineau réussissent à éclairer la vie d'un Stendhal donnent le droit d'espérer que, quelque jour, on pourra suivre complètement l'incessant et secret échange qui s'était établi entre l'homme et son œuvre.

***

Lorsqu'on tente d'esquisser aujourd'hui un pareil travail, on s'arrête d'abord à un trait de caractère si accusé qu'il semble devoir nécessairement livrer une clé : c'est l'admiration de H. B. pour l'énergie. *Stendhal ou le Culte de l'Énergie* notait Barrès en tête d'un de ses essais. Stendhal aimait l'énergie « *au point de n'en pas réprouver même les formes les plus brutales* », écrit H. Martineau. Pendant son enfance (il était né en 1783) il commença d'admirer ces destins forts que la Révolution multipliait. C'est à ce titre qu'il s'enthousiasma d'abord pour le jeune Bonaparte. Si par la suite, de 1833 à 1839, il se pencha avec passion sur les manuscrits des *Chroniques Italiennes* qu'il avait achetés, c'est qu'elles l'entraînaient dans un orageux déchaînement de volontés et de violences. C'est là qu'il trouva la trame de *la Chartreuse*. *Les Chroniques* n'avaient cependant pour lui qu'une valeur d'appoint ; tous les héros de ses romans sont des héros de la volonté ; et de l'ensemble de son œuvre on tirerait un bréviaire d'énergie : « *J'aime la force et de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer autant qu'un éléphant* », écrivait-il, et encore : « *La raison n'est-elle pas courageuse ?* » ou « *Lorsque le malheur arrive, il n'y a qu'un moyen de lui casser la pointe, c'est de lui opposer le plus vif courage.* » Dans les lettres à sa sœur Pauline il énumère les maximes qui gouvernent sa vie : elles sont à la fois d'un soldat et d'un stoïcien.

Et pourtant ce professeur de dynamisme et de maîtrise de soi a mené une vie de dilettante ; lorsqu'on en lit le récit on constate qu'il ne s'est imposé aucune règle et qu'il a laissé le hasard jouer avec son destin. A seize ans après avoir travaillé avec acharnement il avait obtenu le premier prix de mathématiques à l'Ecole Centrale de Grenoble. Il semblait alors résolu à entrer à l'École Polytechnique. Mais étant venu à Paris pour passer le concours il ne se présenta même pas : il venait de décider que

le bonheur *est de vivre avec une actrice en écrivant pour le théâtre.* « *Je songeais plus à Hamlet et au Misanthrope qu'à la vie réelle.* »

Les années qui suivent révèlent non une haute tension de volonté mais une versatilité obstinée. En 1800 après quelques mois de travail au Ministère de la Guerre on l'envoie en Italie rejoindre ses cousins Daru (qui organisent les services de l'armée) ; il est *fou de joie.* Qu'espère-t-il ? Commencer une carrière ? Non : vivre intensément. Et aussitôt il se révèle plein de dispositions. Passant par Rolle il se sent, en contemplant le lac de Genève, envahi par le *bonheur parfait.* Serait-il, à l'imitation de son cher J.-J. Rousseau, un poète, amateur d'idylles ? En tout cas il n'est pas que cela. Quelques jours plus tard *quand près du fort de Bard il entend pour la première fois siffler les boulets,* il éprouve une joie d'une autre sorte. Et quarante-huit heures après on le voit à Ivrée possédé d'une nouvelle ivresse : en écoutant le *Matrimonio Segreto* de Cimarosa il se sent transporté de plaisir. L'excitation des combats lui paraît alors une sensation basse et grossière ; le plaisir de la musique est d'une autre qualité : tout proche de l'enthousiasme de Rolle. Ah! le bonheur est dans ce beau pays : et il ne pense plus qu'à vivre en Italie.

Quand il entre à Milan, il se croit toujours au paradis : « *Je ne sens que Milan.* » La faveur des Daru lui vaut d'être nommé sous-lieutenant de dragons, bien qu'il n'ait jamais fait de service. Nouvel enthousiasme. Verra-t-on dès lors cette âme romaine savourer le plaisir des parades, des exercices, des combats ? Pas du tout. Il ne songe qu'à la musique et aux femmes : il soupire pour madame Gherardi, se bat pour madame Martin, traduit *les Amours de Zélinde,* prend feu pour la *brune et voluptueuse* Angela Pietragrua, rêve d'écrire une pièce sur Ulysse et Pénélope. Comme officier il n'est jamais où il devrait être et se dérobe adroitement aux ordres qu'on lui expédie. Décidément le service ne lui convient pas, une opportune maladie l'en délivre. Il obtient un congé et regagne la France ; il n'y avait que dix-huit mois qu'on l'avait vu, délirant de joie, franchir les Alpes.

Pour expliquer ces variations et cette désinvolture on dira que H. B. n'avait encore que vingt ans. Même un futur Brutus peut à cet âge changer souvent d'avis. Soit, mais rentré en France — à Paris — son humeur reste la même. Il n'a pas d'argent, mais il ne se soucie pas de chercher une position sociale : les visites, la lecture, le théâtre occupent sa vie ; il rêve de quatre femmes à la fois, l'une d'entre elles est la fille de sa maîtresse. On le presse de songer sérieusement à son avenir : à chaque homme il faut une *place.* Au fait H. B. en a une : il est toujours officier. Justement son ancien chef, le général Michaud, qui l'apprécie, le presse obligeamment de revenir auprès de lui. Que fait H. B. ? Il donne sa démission.

Décidément il ne paraît s'intéresser qu'aux actrices. Il s'éprend de mademoiselle Duchesnois, puis de Mélanie Guilbert, dite Louason. L'étude de la langue anglaise devient aussi l'objet d'une vive passion,

mais c'est pour suivre Louason qu'il va s'installer à Marseille. Là, comme il faut vivre, il travaille dans une affaire d'épicerie. Dix mois passent : il est las de peser les alcools et à ce moment Louason s'éloigne de lui. Bien qu'il trouve de vives consolations auprès des « *fillettes* » de Marseille, H. B. découvre qu'il s'est engagé dans une impasse. Ce sont ses cousins Daru qui vont l'en tirer. Grâce à eux il est nommé adjoint provisoire aux Commissaires des Guerres à Brunswick. Dans ce poste il révèle de très réelles qualités d'administrateur : ses chefs le « distinguent », mais ce qui le passionne c'est mademoiselle Wilhelmine de Griesheim, ce sont les voyages, la chasse, la musique — et peut-être plus encore que tout cela, les occasions que le hasard lui fournit d'apprendre à connaître le cœur humain.

Les années qui suivent ne paraissent plus laisser de doute sur le cas du jeune H. B. : c'est un dilettante. Fonctionnaire de l'intendance à Vienne il s'exalte pour les représentations de *don Juan* ; et les filles de la ville l'intéressent assez pour que pendant la bataille de Wagram il doive garder le lit — à la suite de frasques amoureuses néfastes à sa santé. Peu de temps après on retrouve H. B. à Paris ; il est devenu auditeur au Conseil d'État et dandy. Cabriolet, maîtresse, et dans sa garde-robe un habit merveilleux *bronze cannelle* qui fera un jour rêver le jeune J.-L. Vaudoyer ; à Milan, musique, maîtresse. Milan représente d'ailleurs un voyage clandestin qui nuira au fonctionnaire. Qu'importe, quand il s'agit d'aller à la Scala et de retrouver Angela Pietragrua ?

Pendant la campagne de Russie qu'il suit d'abord comme auditeur au Conseil d'État porteur de dépêches, son éternelle curiosité du cœur humain trouve une ample pâture : « *J'ai senti des choses qu'un homme de lettres sédentaire ne devinerait pas en mille ans.* » Voilà pour l'information. Mais dans cet « *océan de Barbarie* » il n'entend pas *un son qui réponde à son âme.* « *Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral.* » Aussi, adroit à s'évader vit-il en esprit, dès qu'il le peut, sur de *délicieuses collines* d'Italie, loin de *ces marais fétides.* A Moscou il écrit sur le *beau idéal.* Il est clair que les affaires militaires ne l'intéressent plus. Mais quand il le faut il sait se montrer soldat. Pendant la retraite il se fait remarquer par son sang-froid, son courage. Et il lit madame du Deffand avant le combat.

Revenu à Paris il ne songe plus qu'à écrire une pièce ; le service l'arrache à cette douce occupation. On l'envoie comme administrateur à Sagan ; il s'y ennuie et invoquant sa mauvaise santé obtient un congé qui lui permet de courir à Milan. Chère Italie ! Il est décidément *milanese.* Ici musique, amours. Mais en 1814 H. B. doit participer à la défense du Dauphiné. L'homme d'action réapparaît. Sa conduite mérite tous les éloges. Pourtant il revient à Paris dégoûté ; l'Empire tombe ; il n'y a plus de Conseil d'État, H. B. a perdu sa place. Il pourrait aisément trouver un autre poste dans l'administration royale ; la patience lui manque, il part pour l'Italie. Toujours l'attraction de ce *climat heureux*

— et non pas comme l'a dit Bardèche la haine des ultras qu'il n'éprouve pas encore.

Le voilà en Italie. Il n'a que 1 600 francs de rente. Qu'importe? Il aime Angela Pietragrua, exactement il est « *fou de love* » pour elle. Il en oublie de s'intéresser au retour de l'île d'Elbe. Le jour où Napoléon — cet homme que H. B. a tant admiré — s'embarque sur le *Bellérophon*, H. B. délirant de bonheur rejoint Angela (« *catin sublime* » — mais il n'en est pas encore convaincu) à Padoue.

De 1815 à 1821 c'est le triomphe du dilettantisme. H. B. milanais n'a plus d'obligations : il fréquente les concerts, les musées, quelques salons et surtout il écrit et il aime. Quand il quittera Milan en 1821 ce sera bien malgré lui : la police autrichienne le prend pour un espion et il risque d'être arrêté.

En France son rythme de vie ne changera pas. Bien qu'il connaisse de grandes difficultés matérielles, qu'il soit parfois même « *à bout de ressources* » il reste l'homme qui vit « *à sa guise* » ; on le voit il est vrai postuler quelques places, mais il n'y met aucun acharnement et attend sans impatience l'intervention du Destin qui le tirera de ses soucis. Elle se produit en 1830 : il obtient enfin d'être nommé consul d'abord à Trieste, quelques mois plus tard à Civita Vecchia. On connaît la suite : Stendhal « *crève d'ennui* » dans cette triste petite cité, aussi en prend-il à son aise avec ses fonctions ; il voyage en Italie, il a un pied-à-terre à Rome ; s'il se rend à Paris pour un congé de trois mois, il y reste trois ans, protégé en toutes circonstances par son ambassadeur, l'intelligent Sainte-Aulaire — et par le comte Molé. Quand il meurt en 1842 il est toujours consul. Pour les gens en place c'est un personnage sans aucune importance qui vient de disparaître.

***

Il est curieux de voir une vie démentir si continûment ce culte de l'énergie auquel on avait tant de raisons de la croire vouée. Mais chacun a son vocabulaire et l'énergie peut trouver divers points d'application. Léon Blum dans son livre sur *le Beylisme* a vu ici assez clair. H. B. a mis de l'énergie à *cultiver ses émotions*. Et l'énergie qu'il admirait en autrui était celle qui servait les plus personnelles des passions. Passionné H. B. l'était lui-même au-delà de toute mesure. Il l'était dès son enfance et haïssait son père avec une ardeur incroyable. Il a cru que ce sentiment lui avait fait une enfance malheureuse. Ce n'est pas sûr. Cette haine l'avait préservé de l'ennui. Il lui devait d'avoir des convictions politiques. Il a souhaité (à dix ans!) la mort de Louis XVI et il a été furieusement anticlérical *contre son père*. Tous les êtres qui l'entourèrent il les détesta ou les adora : il détesta son précepteur, le sombre abbé Raillane, il adora sa tante parce qu'elle avait des sentiments cornéliens, violents, *à l'espagnole*. Sa propre violence était liée à sa sensibilité qui était extrême. Il ne s'intéressait qu'à ce qui le passionnait : « *Dans tous les temps ce qui est*

étranger à ma passion est nul pour moi. » Le succès dans une carrière, hors celle des lettres, lui devint très vite indifférent. A Paris, à Brunswick, à Sagan, il avait vu ce qu'il fallait faire pour réussir et s'était dégoûté de ce genre d'ambition. Décidément il ne s'intéressait qu'aux arts, à la nature et aux femmes. Le plus sage était d'appuyer de ce côté — et d'attiser ses émotions. Le véritable objet de l'énergie est de ne jamais devenir un tiède.

Les femmes n'ont cessé de l'occuper : « *Cela a toujours été pour moi la plus grande des affaires sinon la seule.* » Il se prenait d'ailleurs pour don Juan, il était Werther et le demeura jusqu'au dernier jour. A quatorze ans il était sur *le point de tomber* quand on parlait devant lui de mademoiselle Kubly, une actrice qu'il avait aperçue au théâtre mais n'avait jamais pu approcher. C'était bien débuter ; le Destin ne récompensa pas cette belle sensibilité. Elle ne fut même jamais récompensée. H. B. devait vivre au milieu des fiascos amoureux. En Italie à dix-sept ans on l'a vu poursuivre des femmes, mais il n'en a conquis aucune. Il dut se rabattre sur quelques prostituées qui lui firent un très fâcheux présent. Au cours des années qui suivirent, le tableau de chasse de ce pseudo don Juan demeure plus que médiocre : ses « belles amours » avec Mélanie Guilbert ont une fin rapide ; elle voulait être épousée, il était jeune et sans argent, elle partit. Il eut une violente passion pour sa cousine la comtesse Pierre Daru, elle feignit de l'ignorer ; il attendit pendant onze années Angela Pietragrua ; quand il l'eut il dut lui verser une mensualité : ce n'était pas une femme gratuite. Elle n'était pas non plus fidèle. Ce grand psychologue eut du mal à s'en convaincre. Quand il lui fallut se rendre à l'évidence, il fut désespéré.

« *L'amour est tué* », note-t-il tristement le jour de sa découverte. Erreur. Pour Mathilde Dembrowski à Milan de 1818 à 1821 il a une vraie passion. Mais il est constamment repoussé par la jeune femme. Il ne se console de ce long échec qu'en 1824 lorsqu'il s'éprend de la comtesse Curial. C'est à nouveau un grand amour, mais « Menti » le quitte brusquement après deux ans de liaison. « *Affreux malheur* », note H. B. Bientôt il *aime à la fureur* Alberthe de Rubempré. Elle cède, mais le trompe vite avec Mérimée, puis Mareste. (« *Le malheur de la jalousie ne peut aller plus loin.* ») Giulia Rinieri, fille du ministre de Toscane — vingt ans — lui écrit en 1830 : « *Je sais que tu es vieux et laid* » ; elle devient pourtant sa maîtresse. H. B. l'adore. Bref bonheur. La jeune fille quitte la France. Il offre de l'épouser. Elle refuse. A Civita Vecchia il s'éprend de la comtesse Cini, elle se dérobe. (« *Sacrifice fait* ».) Il veut alors épouser mademoiselle Vidau : elle refuse. Décidément il mourra seul.

« *J'ai été constamment occupé d'amours malheureuses* », écrit-il à la fin de sa vie. La raison ? Elle tient en un seul mot, il était laid « *d'une laideur de l'espèce commune et bourgeoise* », écrit Louis Desroches dans *la Revue de Paris* au lendemain de la mort de H. B. Le secret de Stendhal est là : il est toujours amoureux, on ne l'aime pas longtemps. Il peut conquérir

d'abord par son esprit, mais il ne sait pas retenir. Comme il sent la menace des ruptures, il n'est jamais détendu, jamais lui-même. Quand il veut séduire, il se fixe un plan. Toute aventure amoureuse est pour lui un combat. Il prépare ses rendez-vous comme de grandes manœuvres, se fixe ses horaires d'attaque. S'il gagne, il ne se résout pas pour cela à déposer les armes. Il décide de tenir sa partenaire en haleine, de la rendre jalouse. Il se sert de la jalousie comme un général de son artillerie. C'est beaucoup de peine perdue, il finit toujours par être quitté. Dans sa jeunesse il était timide ; le manque d'argent y était pour quelque chose, il l'a dit. Par la suite il est devenu trop offensif ; il affectait une gaîté qui *faisait peur*, un constant cynisme. Certains le trouvaient *démoniaque*. George Sand, en bateau sur le Rhône avec Musset, le rencontra un jour. Elle jugea son esprit *éminent*, mais trouva *l'homme grotesque, pas joli du tout*. Quand ils se séparèrent elle écrivit : « *J'avais assez de lui. S'il eût pris par la mer, j'aurais peut-être pris par la montagne.* »

H. B. souffrait de ces échecs. Sa sensibilité resta trop vive jusqu'au dernier jour. « *Ce qui ne fait qu'effleurer les autres me blesse jusqu'au sang.* » Il se masqua. Dans un salon il paraissait se prodiguer. En réalité, c'était un homme muré. Il faut convenir qu'il aurait eu des raisons de se plaindre : il n'a pu fixer sa *tendresse* ; il a constamment des soucis d'argent ; il mène une vie errante et se voit condamné malgré lui au « *culte des hôtels* » (A Paris, hôtels de Bruxelles, Richepanse, d'Italie, de la Paix, Favart, Godot-de-Mauroy.) Il est seul ; ses livres n'ont qu'un très mince succès ; il se sent supérieur et croit que « *ceux qui environnent un homme supérieur ne peuvent rien pour son bonheur* » : le bilan est noir. Et pourtant nous savons que H. B. n'a jamais renoncé à son but : *la course au bonheur* ; et contre toute attente, il a été souvent un homme heureux.

C'est que le bilan noir est celui qu'auraient pu établir *les autres* le jugeant. Mais pour H. B. aimer importe plus que d'être aimé ; vivre à sa guise, écrire librement vaut mieux que d'être riche ; la grande affaire c'est d'éprouver des sensations violentes et de se passionner. Un amour qui tourne mal reste un bel amour. Qui sait s'il ne commence pas quand il paraît finir ? Même lorsque la séparation définitive n'a pas encore eu lieu, H. B. n'est pas loin de croire que la présence de la femme aimée n'est pas indispensable. La pensée de l'amour est plus douce que l'amour. Le rêve pour H. B. est plus fort que la réalité. Il a une imagination inépuisable. C'est un spécialiste de l'évasion.

Il commence par demander au monde et à autrui des émotions et accepte dans le lot les souffrances. Il aime l'Italie parce qu'elle est pour lui *occasion de sensations*. Mais tout cela n'est encore qu'une plate-forme de départ. Ces émotions il faut les *cultiver*. En amour H. B. ne se contente pas d'inventer *la cristallisation*. Il la pratique volontairement. On peut tuer un amour. On peut le faire naître, le faire durer. Question d'énergie. Le bonheur est dans la main. Une femme fait beaucoup déjà lorsqu'elle fournit l'occasion de *cristalliser*. Parvenir à l'aimer, c'est se

ménager une merveilleuse suite de sensations. C'est aussi donner aux émotions d'art toute leur vertu. Il faut savoir — c'est le grand secret — que l'amour et l'art sont les deux portes d'un même univers. La musique permet de faire revivre l'ivresse amoureuse. « *Quand elle est parfaite, elle met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve en présence de celle qu'il aime* ». Un paysage, un tableau peuvent vous rendre le même service. « *La vue de tout ce qui est extrêmement beau dans la nature ou dans les arts rappelle le souvenir de ce qu'on aime avec la rapidité de l'éclair... Tout ce qui est beau et sublime au monde fait partie de la beauté de ce que l'on aime. L'amour du beau et l'amour se donnent mutuellement la vie.* »

Ces plaisirs de l'art-amour on peut les éprouver aussi enfermé dans sa chambre en écrivant. Ces tristes chambres d'hôtel sont pour H. B. des laboratoires où il chauffe ses passions. Quand il a atteint le sommet de l'émotion, il écrit comme un cavalier charge — *la Chartreuse* en cinquante-quatre jours. Écrire c'est se souvenir de *ses idées chères et cruelles*, donc les revivre. « *Il n'y a pas de distraction plus facile pour l'homme que ses passions tendres ont rendu malheureux.* »

***

Stendhal peut mieux que personne faire surgir, avec toute sa force d'émotion, le passé. Car il vit en partie double. Un H. B. vit, un H. B. enregistre. Il est bien possible que cette habitude il l'ait due à sa violence naturelle. Il la maîtrise, c'est donc qu'il fait constamment le point. Même ou surtout quand il est auprès d'une femme puisqu'il se méfie toujours et prépare des manœuvres. L'autoanalyse est pour Stendhal, le deuxième bureau des opérations amoureuses. Et c'est en toutes circonstances une condition de l'action. Jamais l'analyse n'exerce sur lui une influence stérilisante. Il est peut-être le seul écrivain qui soit dans ce cas. (De ce point de vue, Constant est l'anti-Stendhal.)

Ce double mouvement : analyse des sensations et course en avant, on peut, d'un certain point de vue, considérer qu'il représente l'interférence de deux époques. H. B. analyste est lié au XVIIIe siècle ; c'est un disciple des sensualistes. Mais son allure de charge est celle des dragons de l'Empire et des romantiques de la Restauration. Il a été à la fois le *hussard des « romanticistes »* et l'arrière-garde du bataillon Condillac.

L'œuvre de H. B. représentant pour lui un monde de libération, il entreprit d'y « cristalliser » dans une atmosphère heureuse les plus émouvantes de ses expériences. Il délivra donc les personnages chers à son cœur (ceux qui le représentaient lui-même et ces héroïnes, sœurs des femmes qu'il avait aimées) de tout ce qui l'avait fait souffrir : la médiocrité, la laideur. « *Il faut peindre l'Apollon du Belvédère dans les bras de la Vénus de Médicis, dans les plus délicieux jardins des environs de Naples et non pas un gros Hollandais sur sa Hollandaise dans un sale entresol. Les degrés de passion sont les mêmes, voyez l'effet.* »

H. B. avait besoin d'admirer, il avait besoin de sublime. Il aimait les âmes cornéliennes qui n'ont pour lois que leur passion et leur honneur. Il en a rempli son univers, se réservant d'y écraser, dans une atmosphère de *romanesque* héroïque, les représentants de la bassesse, de la prudence, de la cupidité « bourgeoises » qui l'avaient fait tant souffrir. Car rien ne manque dans l'œuvre de H. B. de ce qui compose le monde réel. Tout y révèle au contraire un observateur attentif, aigu ; mais un esprit épris de beauté ordonne avec une totale liberté les sensations et les désirs qui ont tramé sa vie. Le réaliste le plus épais retrouverait là ses matériaux. Mais une onde de jeunesse les enveloppe ; une voix ne cesse de murmurer « la vie commence demain », les êtres et les choses changent de densité et de poids car ils traduisent tous des émotions. Balzac admettait l'autonomie des autres. Stendhal, vibrant de joie, se glisse dans ses personnages. Il écrivait souvent dans son journal : « *Lu dans mes sensations* ». Ce qu'il propose à ses lecteurs c'est d'accomplir le mouvement inverse, à la faveur d'une « histoire », et de lire dans ses émotions.

Ce besoin de reporter dans une œuvre littéraire sa vie transfigurée devient plus aigu quand H. B. traverse une crise sentimentale. C'est le moment où il faut hisser la voile vers l'autre monde. Pour se consoler des rigueurs de Mathilde Dembrowski, Stendhal commence d'écrire *le Roman de Métilde*. Il ne peut mener l'entreprise à bien et fait passer les orages-Métilde dans son livre sur *l'Amour*. Il pense à se suicider quand la comtesse Curial le quitte ; il se sauve en écrivant *Armance*. Désespéré de la trahison d'Alberthe de Rubempré il se réfugie dans la composition d'un nouveau roman, *le Rouge et le Noir*. Et lorsqu'en 1839 il sent s'épaissir la menace de la vieillesse et de la solitude, il s'enferme comme on se libère et écrit d'un seul jet l'œuvre qui rassemble ses souvenirs, ses rêves de jeunesse et tous les mouvements de sa passion pour l'Italie : *la Chartreuse de Parme*, s'offrant le plaisir après avoir, mué en Fabrice, conquis Gina, Marietta, Anetta, Bettina et Faustina d'entendre Clélia lui murmurer la phrase qu'il avait si longtemps attendue : « *Entre ici, ami de mon cœur.* »

On n'en finirait pas de montrer comment l'œuvre de Stendhal, à la fois souvenir, rêve et revanche, transpose sa vie. La haine qu'il avait éprouvée pour son père renaît en Julien et en Fabrice. Dans *Armance* il transforme en impuissance physique les sentiments qu'il avait éprouvés lorsque, manquant d'argent et de séduction physique, il avait craint de n'être jamais aimé [1]. Dans *le Rouge*, H. B. utilise ses souvenirs de l'hôtel

1. En sens contraire Maurice Bardèche, très soucieux de politique avance dans *Stendhal romancier* que l'impuissance d'Octave de Malivert symbolise l'impossibilité d'agir pour un jeune homme de grande famille qui n'a pas assez d'énergie pour se libérer. L'explication que nous proposons se rapproche de celle de Jean Prévost. Dans une curieuse préface à *Armance*, Gide a affirmé que l'impuissance d'Octave ne l'aurait pas empêché, s'il s'était marié, d'avoir une vie conjugale heureuse. C'est ce que Gide avait espéré pour lui-même. *Et nunc manet in te* nous a montré que la réalité n'avait pas répondu à son attente.

Daru et rêve la vie qu'il aurait pu avoir s'il n'avait pas pris le parti de faire finalement tourner en littérature les plus vives de ses passions. On n'en finirait pas de prendre une à une les heures, les sensations, les amours de H. B. pour montrer (en passant du fort de Bard à Waterloo et de Milan à Parme) comment il s'en est servi pour composer ses mémoires imaginaires et son univers d'évasion.

La dernière étape de la chasse au bonheur qu'avait inutilement entreprise l'*infortuné* H. B., c'est le bureau devant lequel Stendhal s'est attablé pour écrire. Stendhal enfin *heureux* et atteignant en cet instant où il travaille dans la pâte de ses souvenirs son point de lucidité le plus extrême. Et, comme chaque chapitre de l'œuvre est ici un contrepoint de la vie, on peut dire que ce n'est pas seulement la crainte qu'avait pu éprouver Stendhal à Milan de devenir un prisonnier politique, un Andryane, qui jettent Julien et Fabrice en prison. C'est aussi l'invicible attirance que l'acte de *clôture* exerce sur un auteur convaincu que pour bien voir le monde il faut commencer par s'en séparer. Fabrice se sent si heureux en prison qu'il n'en veut plus sortir et c'est dans son cachot que Julien voit enfin clair dans son cœur.

***

Cette conception d'un Stendhal animé par le besoin de se réfugier dans l'imaginaire ne pourra que trouver des ennemis chez les critiques animés par la passion politique. Pour ceux-ci H. B. se doit d'être avant tout un champion de leurs propres idées. Hier l'un d'eux voyait en H. B. un adversaire prophétique et résolu de l'épuration de 1945, un autre aujourd'hui, dans un livre d'ailleurs fort intelligent, tire violemment Stendhal du côté de la gauche extrême. On n'écrit pas de chef-d'œuvre, paraît-il, si l'on est réactionnaire. Je n'en sais rien et certes réactionnaire H. B. ne l'était pas, mais, passé le temps de la jeunesse, il ne fut pas davantage révolutionnaire. La monarchie constitutionnelle, les deux Chambres, voilà pour lui le meilleur climat. Il convenait très bien aux réformes nombreuses, amples et généreuses que H. B. souhaitait. Martineau qui a longuement sondé le problème, écrit nettement : « *Cet esprit profondément libéral était au fond un esprit aristocratique.* » Un régime « populaire » n'eût certes pas convenu à l'inventeur des *happy few*.

Ne méconnaissons pas la portée d'une phrase que H. B. a écrite deux fois : « *Toute idée politique dans un ouvrage de littérature est un coup de pistolet au milieu d'un concert.* » Plus qu'aucun autre, Stendhal écrivait *pour son plaisir*. Il acceptait même l'idée de ne voir jamais éditer la moitié de son œuvre. C'est que se sauvant par elle, il la composait d'abord pour lui. *L'actualité* de Stendhal qu'affirme un succès qui même auprès des jeunes ne fléchit pas, tient d'ailleurs au caractère essentiellement individualiste de son génie. Pour longtemps encore il restera le très laïque patron de ceux qui entendent se préserver de la tyrannie de l'opinion,

des états et des partis, *vivre selon leur humeur et à leur guise*, et édifier en paix leur château intérieur.

Le plus curieux est qu'on pourrait pourtant le rapprocher des actuels « écrivains de la révolte ». Et d'abord parce qu'il écrivit : « *La seule chose qui excuse Dieu c'est qu'il n'existe pas* » ; parce que, aussi, sa philosophie fut étayée sur l'idée d'un universel néant. Paul Bourget s'en effrayait il y a soixante-dix ans. Peut-être cette constatation au contraire lui inspirerait-elle confiance aujourd'hui. Tout n'est pas perdu quand tout paraît manquer. Il y avait cent raisons pour que l'univers de Stendhal fût un univers désespéré. Il voyait ouvert devant lui « *l'abîme noir de la Destinée* », mais il opposa constamment à l'angoisse un rempart d'amour et de musique, et la seule occupation *réelle* de ce « *révolté* » fut de peindre le bonheur.

JACQUES LAURENT ET CLAUDE MARTINE, ANDRÉE CHÉDID, GEORGES BORGEAUD, R. M. ALBÉRÈS, CLAIRE SAINTE-SOLINE

Quoi qu'en dise le spirituel Jacques Laurent on peut refuser d'admettre que le pastiche soit « *la seule issue* » permettant d'échapper aux « *dilemmes de la critique* ». Mais on ne peut nier que les *Neuf Perles de Culture* (Gallimard) composées par lui et sa femme, la romancière Claude Martine, ne forment un ensemble extrêmement divertissant. On s'amusera d'abord de la préface : « *Il y a deux critiques. Le premier opère à la façon du chien dans les mélodrames : on lui fait goûter le pâté et l'on en juge selon que le chien tombe foudroyé ou remue la queue. C'est le critique consommateur. Le critique ambitieux, lui, au lieu de goûter du pâté, en cuisine un autre.* » N'est-ce pas charmant ? Mais est-ce tout à fait vrai ? Où classer un Valery Larbaud dans ce chenil ?

J. Laurent et Claude Martine ont merveilleusement saisi le rythme de Giraudoux, bien vu comme il jouait avec les métaphores, les signes, la grammaire, les statistiques, la littérature, comme il chargeait de poésie les calembours et les fonctionnaires et avec quelle grâce humaniste il donnait à l'unique le caractère du général et inversement. Ils ont attrapé aussi le mouvement de ses couplets, leur rythme, et leur résonance. Tout cela est vif, jeune, *ravissant* et si ces charmants pasticheurs avaient pu nous rappeler aussi comment d'un coup d'aile — ou de plume — Giraudoux savait effleurer des vérités profondes, c'eût été exactement parfait.

Ce qui est aussi d'un très bon critique costumé en pasticheur c'est d'avoir deviné derrière le rideau de violences de Sartre, le pâle et romantique visage de Henry Bataille, le trait de violon *Santa Lucia* qui cherche à s'insinuer sous les moellons existentiels. On aimera aussi ces nobles cataractes de mépris que les malicieux auteurs font déferler sous le pavillon de Montherlant, mais il me semble parfois discerner derrière ce grondement romain des pizzicati Giraudoux. Cette fois ce ne serait pas

justifié mais ce serait excusable : à changer si souvent de climat une hirondelle elle-même perdrait le sens de l'orientation et l'on sait le malaise qu'éprouvent les caméléons placés sur les tissus écossais. Jacques Laurent nous propose aussi un amusant Camus et un excellent Claudel. (Comme il a bien saisi l'ample piétinement des fameux versets !) Tout le monde sera d'accord, je crois, pour juger que nos deux éleveurs de perles sont des observateurs aigus, qui ont l'oreille merveilleusement fine et beaucoup d'esprit [1].

— *Le Sommeil Délivré* d'Andrée Chédid (Stock), c'est le roman d'une mal mariée du « Proche Orient ». A seize ans, Samya est livrée à un homme stupide, brutal qui la blesse, la rudoie. Pendant dix ans, elle souffre, puis un jour elle tue son tortionnaire. De bonnes esquisses dans ce livre : le pensionnat, le village arabe. Le style a parfois un mouvement fiévreux qui touche. Le drame n'est pas mal vu et les mouvements de fuite de l'héroïne vers les enfants et les pauvres sont assez touchants. Mais, malgré tout, cela reste un peu pâle...

— Il y a de solides qualités dans *le Préau* de Georges Borgeaud (Gallimard) : le volume rédigé sous forme de mémoires (ce roman est sans doute réellement autobiographique) évoque l'enfance de Maurice Passereau dans un collège religieux valaisan, sa vie chez un pasteur protestant, ses amours d'adolescent avec une dame catholique qui veut l'installer dans son lit et le ramener à la vraie foi (cette partie, très J.-J. Rousseau, excellente), le retour au collège et des vacances assez extravagantes passées dans la montagne. Le livre n'est pas trop bien composé, mais il est *vivant* et très réellement attachant. *Le Préau* est la première œuvre de G. Borgeaud — un écrivain qui méritera certes d'être suivi.

— *La Velléda* de R.-M. Albérès (Flammarion) propose un véritable tour d'Amérique du Sud de deux amants. Velléda, jeune Française, professeur à Rio, ayant failli à seize ans être violée par son tuteur tandis que la radio jouait le menuet de Boccherini, a conservé à l'égard de cet air de musique une sensibilité qui lui vaut des accidents. Se croyant traquée, elle quitte Rio avec un de ses compatriotes et vit avec lui dans toute l'Amérique du Sud des aventures du genre « picaresque calme ». De bons portraits, des paysages bien architecturés s'insèrent dans ce roman où certaines remarques profondes nous rappellent qu'Albérès est un excellent, un remarquable essayiste. Mais, il faut l'avouer, on ne sent pas assez les mystérieuses nécessités qui talonnent ce jeune couple franchisseur de frontières et le récit, littérairement très valable, reste un peu froid.

— *La Revue de Paris* a publié naguère l'*Idylle en Crète*, de Claire Sainte-Soline, et nos lecteurs ont eu l'occasion d'apprécier le talent délicat de cet écrivain. Il ne me semble pas, malheureusement, qu'elle ait choisi pour son nouveau livre, *le Dimanche des Rameaux*, un sujet qui

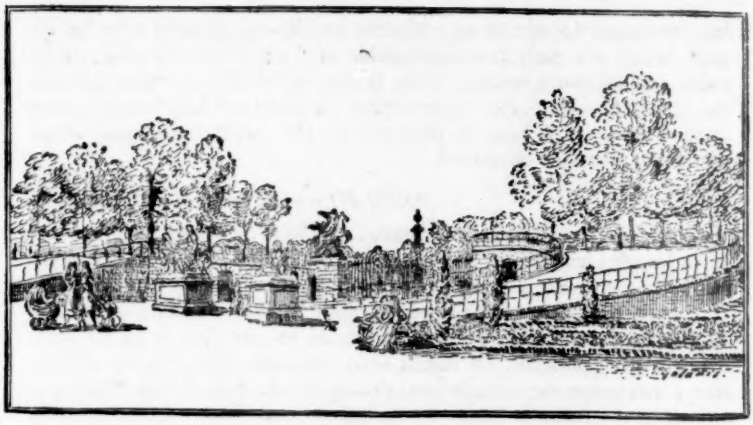
1. Un de ces pastiches (Cocteau) a paru dans *la Revue de Paris* de juin 1952.

lui convienne. La vie de ce sculpteur raté qui a organisé chez lui un petit harem n'a rien d'invraisemblable et il est original d'avoir de ce cadre expulsé toute volupté. Mais la soumission de la femme légitime qui conte l'histoire et lui donne son ton s'adapte mal avec la méprisante lucidité dont elle ne cesse de faire preuve. On perçoit tout le long de ce roman un singulier désaccord.

JOHN HERSEY ET LA MURAILLE

La Muraille, récit de l'extermination des Juifs de Varsovie, est un des livres les plus angoissants de l'après-guerre (Gallimard). J. Kessel avant publication en avait déjà dit ici la tragique puissance (1er janvier 1952). Il y avait trois cent cinquante-neuf mille Juifs à Varsovie quand les Allemands s'emparèrent de la ville. On les refoula dans le ghetto avec d'autres Juifs polonais. Ils furent ainsi cinq cent mille. On les obligea alors à construire une muraille pour s'enfermer eux-mêmes. Les Allemands organisèrent aussitôt la famine en ne laissant plus passer que des convois de vivres cruellement insuffisants... et en fusillant les boulangers. Enfin, sous prétexte de « *réinstallation* » à l'Est, on organisa des convois d'évacuation. En août 1942, on avait déjà sorti de l'enceinte cent quarante mille « *réinstallés* », en octobre, deux cent cinquante mille. Mais où étaient-ils ? Jamais aucun d'eux ne donnait de ses nouvelles. Un jeune Juif, un jour, franchit la muraille (pourtant bien gardée), suivit les trains et aboutit à quelques dizaines de lieues de la ville... dans un immense camp dominé par la chambre à gaz où l'on supprimait par énormes fournées les prétendus *réinstallés*. A cette époque, les Allemands avaient resserré le garrot autour du ghetto en faisant construire de nouveaux murs qui repoussaient les survivants dans un espace de plus en plus petit. Les Juifs alors entreprirent de forer sous leur ville un réseau de souterrains ; ils organisèrent des groupes et se procurèrent quelques armes. En avril 1943, sachant que la chambre à gaz les attendait *tous*, ils commencèrent de lutter contre leurs bourreaux. Ils n'étaient que six cent cinquante hommes armés, en face d'eux les troupes allemandes disposaient de canons et de tanks. Les « révoltés » réussirent pourtant à tenir pendant dix-huit jours. Les Allemands, stupéfaits, subirent d'abord des pertes, mais ils se vengèrent vite en maniant férocement le lance-flammes. Ce fut alors, au milieu d'un immense incendie, la destruction du ghetto et de ses habitants. John Hersey qui est un grand journaliste américain a reconstitué cette tragédie avec une précision bouleversante. Il a imaginé un certain Levinson qui aurait réuni (notes, ordres, rapports) les archives du drame. En fait, sauf ce Levinson et quelques personnages secondaires, Hersey n'a pas — au sens plein du mot — *inventé*, mais mis en œuvre avec une extraordinaire adresse les témoignages que lui avaient apportés des milliers de documents polonais et juifs. Un historien n'aurait certainement pas pu s'approcher davantage de l'horrible réalité.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

L'Art en vacances. — A Paris, dès juillet, l'art prend ses vacances : les galeries restent en veilleuse et les paysagistes sont tous « sur le motif ». En échange de l'air vivifiant qu'elles nous dispensent, nos provinces reçoivent enfin un peu d'air de Paris. C'est le moment où des expositions ambulantes, coïncidant avec les festivals, laissent espérer un léger mouvement de décentralisation. Tard dans la saison, Bordeaux où l'an dernier Goya, qui y mourut, avait été célébré par une rétrospective dont le choix ne fut pas sans incertitude, organisait, éclatante et riche en découvertes, l'exposition des *Primitifs méditerranéens*. Après Van Gogh — qui, grâce aux prêts généreux de son neveu, triompha en 1951 à Lyon, à Grenoble, à Arles — il était nécessaire que Renoir, à la façon d'un antidote, apportât, durant les mois des fruits et des fleurs, lumière et santé à Nice, à Lyon, à Arles, à Limoges, sa ville natale (où Berthe Morisot est, elle aussi, fêtée). Leçon plus salutaire qu'aucune autre, et dans le domaine technique même. Renoir, à tant de peintres qui se contentent de frottis, rappelle les vertus et les charmes particuliers à l'huile, la vie des *dessous*. S'il est un bonheur dans l'agencement des formes, dans le choix des sujets, il en est un aussi dans *l'exécution*. L'impression sordide qui se dégage de maintes œuvres contemporaines ne vient pas seulement de la noirceur de leur inspiration mais de la tristesse des matériaux employés et du manque de soins — j'allais dire d'hygiène — avec lequel chaque touche fut déposée. Renoir parle sans cesse du plaisir qu'il éprouve à « peloter » sa toile. Et de même Corot et Boudin (que la ville de Honfleur fête en ce moment) évoquent la douceur de caresser un nuage comme une épaule

féminine. Quant à Courbet, dont Besançon réunit soixante-sept toiles, on sait que ce fut un des derniers grands ouvriers de la peinture, un des derniers tritureurs de belle pâte.

***

Par horreur des canons de la Renaissance, par méfiance aussi envers le sujet, beaucoup de peintres contemporains s'étaient fait une gloire d'ignorer les Vénitiens, les Hollandais. Le regrettent-ils aujourd'hui? Jamais peut-être Amsterdam et Venise n'ont attiré tant de jeunes que cet été. Le grand vainqueur de la *Biennale* est, précisément, l'un des rares maîtres du XXe siècle que le problème des ingrédients, des émulsions, des *solutions* (au sens chimique du mot) ait préoccupé dans son âge mûr. Notre pavillon, où voisinaient Bourdelle, Lipchitz et Germaine Richier, Brianchon, Desnoyer, Bernard Buffet, quelques abstraits, quatre graveurs, abritait dans des salles contiguës deux forces opposées. La vision la plus ailée, l'exécution la plus spirituelle — Dufy — contrastaient avec les pouvoirs massifs et sommaires de cet art d'affiche et de pochoir où excelle Fernand Léger, que beaucoup tiennent pour un des constructeurs les plus représentatifs d'un monde et d'un mode modernes.

La Biennale — qui demeure la plus importante confrontation internationale, et où nos couleurs triomphent à nouveau cette année — montre qu'en Italie, en Angleterre, aux États-Unis, un peu partout, et même en Extrême-Orient, l'art abstrait, dont les exemples de Paris sont en partie responsables, sévit, poncif ignorant les frontières, et comparable, bien qu'opposé, au poncif « Artistes-Français ».

Mais déjà la rue La Boétie et la rue de Seine lancent leurs premiers « vernissages-cocktails » et s'ingénient à prouver qu'il y a encore pour les yeux du nouveau sur terre.

CLAUDE ROGER-MARX

René Grousset. — J'ouvris au hasard l'un des trois tomes de la monumentale *Histoire des Croisades* que René Grousset venait de publier et je tombai sur une phrase qui me plongea aussitôt dans l'enchantement : elle commençait par : « *La princesse Mélisande...* » et évoquait la vie sentimentale de cette Syrienne lointaine dont le nom inévitablement, faisait rêver aux mystères de Maeterlinck. Ce n'était point une trompeuse apparence : Mélisande et ses sœurs, les Sarrasins, les Croisés, les Byzantins, les Syriens, les Arméniens, les Grecs et tant d'autres avaient tissé pendant trois siècles une étonnante féerie et René Grousset, brin par brin, trait par trait, s'aidant de toutes les lianes que nous ont laissées les chroniqueurs occidentaux et les historiens arabes, avait réussi, au prix d'un labeur monacal, à reconstituer la merveilleuse tapisserie.

Histoire des Croisades, œuvre maîtresse de René Grousset, demeu-

rera l'un des livres qui marquèrent l'histoire au XXe siècle, comme les *Récits des Temps mérovingiens* d'Augustin Thierry, *la Cité antique* de Fustel de Coulanges, *l'Histoire de France* de Michelet ont marqué l'histoire au XIXe siècle. Moins éloquente, moins littéraire, mais plus érudite et plus précise que celle-ci, l'histoire au XXe siècle, dans ses synthèses heureuses, allie la rigueur de l'érudition à l'élégance du récit. *Histoire des Croisades* est, à cet égard, un modèle.

Mais la curiosité de René Grousset l'emportait bien plus loin que le moyen âge et l'Orient. Il connaissait non seulement par les livres mais par l'expérience directe — car il était grand voyageur — les civilisations de l'Orient et de l'Extrême-Orient. De Constantinople à Tokio rien de l'Asie ancienne ou moderne ne lui était étranger. Il ne se cantonnait même point dans cet immense domaine. Un des derniers livres qu'il ait publiés : *Figures de Proue* nous montre en René Grousset un « méditant » de l'histoire, un Montaigne contemporain qui tente de soulever les masques des puissants disparus afin d'enseigner les vivants.

L'Académie française, il y a peu d'années, en l'élisant, avait fait un de ces choix qui la consolident et l'honorent. On était certain que pour René Grousset cet appel ne sonnerait point l'heure de la retraite. Effectivement il était déjà reparti sur les routes du monde. Mais la mort l'attendait, jalouse, à Samarcande...

PIERRE AUDIAT

René Grousset a écrit une ample Histoire de l'Asie, les Civilisations de l'Orient, Gengis Khan, l'Histoire des Croisades, l'Art de l'Extrême-Orient, Figures de Proue, Bilan de l'Histoire, etc. *Il était né en* 1885 *à Grenoble. Après avoir été l'adjoint de Hackin au Musée Guimet il était devenu Conservateur du Musée Cernuschi où il organisa de remarquables expositions. Il a fait paraître de nombreux articles dans* la Revue de Paris *depuis le* Musée Guimet (1er *avril* 1928) *jusqu'à* l'Indochine et l'Œuvre française (*Octobre* 1949), *publications qui enserrent des articles sur l'Iran, sur Beaudouin IV, sur Frédéric II (le « croisé ») et une étude consacrée au très regretté Joseph Hackin.*

Le Cinéma. — Le cinéma créa, un jour, un précédent dangereux. Il parla de ce que les Anglo-Saxons appellent « le Sexe » avec un esprit et un tact impondérables. Le scabreux devenait spirituel, le pornographique aérien. L'atticisme nous sauvait des plaisanteries de l'ilote. Les talents conjugués d'Arthur Schnitzler et de Jacques Natanson étaient parvenus, dans *La Ronde*, à cette manière de tour de force. L'Angleterre elle-même, si puritaine fût-elle, en a oublié (sauf à Stoke-on-Trent où le film fut interdit par le lord maire) de se choquer.

Hommes d'affaires avisés, MM. Christian Jaque et Charles Spaak ont voulu s'inspirer d'un succès aussi probant. Après *La Ronde*, ils ont

fait *La Bâtarde*. Cette bâtarde s'appelle *Adorables Créatures*. L'œuvre est résolument mufle, parfois niaise, presque toujours graveleuse.

Ces qualités, fichtre! n'empêchent pas le succès. Le public fait file d'attente pour voir ces accouplements. Le film, d'ailleurs, témoigne de certaines qualités techniques. Charles Spaak et Christian Jaque sont de vieux routiers qui connaissent le métier et ses ficelles. Ils ont su emprunter à *La Ronde* ses meilleurs trucs, en particulier le procédé du récitant qui commente avec ironie les prouesses amoureuses qu'on voit se dérouler à l'écran. Ces prouesses sont contées avec un bonheur inégal. Regardons-y de plus près.

Il ne s'agit pas exactement d'un film à sketches, car le personnage masculin ne change pas. C'est Daniel Gélin, homme couvert de femmes. Dans le premier épisode, il séduit une femme mariée. C'est le meilleur. La dame adultère (Danielle Darrieux) se montre, une fois de plus, excellente et elle a des remarques assez justes et assez drôles quand, au plus « sérieux » de l'acte coupable, elle ne parle que de son mari, qui doit l'attendre à la maison. Là, au surplus, les commentaires du récitant relèvent d'une bonne ironie. Je trouve déjà plus faciles les scènes du retour à la maison et les accès de mauvaise foi de Madame. Mais passe encore.

Le personnage de Gélin me devient incompréhensible au cours du sketch suivant. On nous l'a présenté comme un assez modeste dessinateur de publicité. Il n'a pas le téléphone. Il reçoit ses communications et prend beaucoup de repas chez un voisin de palier, un comptable qui vieillit dans la médiocrité. (Le tutoiement entre le caissier sexagénaire et l'artiste de vingt-trois ans rend un son tout à fait faux.) Mais voici que Gélin, plaqué à la Tour d'Argent par sa femme mariée, y rencontre une insupportable pouliche de luxe, la convie à un séjour aux sports d'hiver où il ne lui refuse rien, alors qu'elle lui refuse tout. La demoiselle préfère assurer son avenir en séduisant un vieux monsieur cossu. Son procédé de séduction n'est pas d'un extrême raffinement. Elle reçoit le monsieur dans son bain et lui demande de lui passer son peignoir. Certes, les formes de mademoiselle Carol sont aimables. Elles ne sauraient entièrement tenir lieu de dialogue.

Mais je suis plus choqué par le troisième sketch, parce qu'il est littéralement stupide. On fait jouer à la pauvre Edwige Feuillère le rôle d'une mondaine écervelée et nymphomane. Ce n'est jamais drôle et cela devient odieux quand on introduit une secrétaire envieuse, voleuse et méchante, qui engage avec sa patronne une lutte sordide.

Le film remonte un peu à la fin. Le comptable a une fille, qui danse le be-bop au lieu de préparer ses examens. Un jour, elle s'enfuit avec un gigolo mal lavé de Saint-Germain-des-Prés. Gélin se lance à leur poursuite, chasse le godelureau, fait de la morale à la gamine et... s'apercevant qu'elle est devenue une femme, l'épouse. On retrouve là un peu d'humour. Mais je ne puis m'empêcher de penser avec tristesse que Charles

Spaak écrivit naguère les dialogues de *la Bandera*, de *Pension Mimosa*, de *la Grande Illusion*, de *la Kermesse héroïque*. Il nous doit mieux que ce salmis de détestables créatures à la sauce misogyne.

***

Il est un peu tard pour parler en détail de *Deux Sous d'espoir*, mais ce film italien, qui passe encore à Paris, est le plus joli que l'on puisse voir en ce moment. A signaler aussi *Un Américain à Paris*, dont l'intrigue est indigente, mais dont les ballets, emportés par la musique de Gerschwin sont vifs et plaisants.

JEAN FAYARD

Le Centenaire de Paul Bourget. — Le centenaire de Paul Bourget a permis de mesurer la désaffection dont souffre son œuvre auprès du grand public comme auprès de *l'intelligentsia* qui, pour une fois, se trouvent d'accord. S'interrogeant sur la malchance survenue au vieux Maréchal des Lettres, Montherlant (qui, en 1922, avait nommé Bourget parmi ses maîtres, pour faire plaisir à Barrès), conclut qu'on n'aime plus Bourget « parce que Bourget, comme Barrès, est de « droite »; il n'y a pas d'autre raison. Le fait que Bourget écrive mal serait plutôt de nature à lui attirer l'affection de la jeune génération ».

Retenons ces deux raisons : « Bourget, homme de droite » et « Bourget écrivait mal ». On ne comprend rien à la période 1870-1914 lorsqu'on oublie le climat intellectuel qui a suivi la défaite, l'examen de conscience auquel se sont livrés le Taine des *Origines* et le Renan de la *Réforme intellectuelle et morale* (tous deux « hommes de gauche » devenus par la suite sceptiques à l'égard de l'héritage politique de la démocratie).

En réaction contre le Taine déterministe des *Philosophes du XVIII*e *siècle* et le Renan agnostique de la *Vie de Jésus*, Bourget écrivit *le Disciple*, son plus grand livre, auquel ne manque peut-être qu'un style ailé pour être un grand livre, mais qui, de toute manière, marque une date dans l'histoire de la conscience intellectuelle française : 1889 (qui est aussi l'année d'*Un Homme libre* et de l'*Essai* (de Bergson) *sur les Données immédiates de la Conscience)*, annonce déjà la fin du scientisme, un nouvel « engagement » de l'intelligence. Réagir contre le nihilisme, dit Bourget, qui s'élève contre l'influence de son maître bien-aimé, M. Taine (lequel en conçut un immense chagrin), dépeint sous les traits sévères de M. Sixte ; c'est aussi ce que feront, selon leur génie propre, mais dans la même ligne, Maurras et le Barrès nationaliste (dont Bourget a salué le premier livre dans les *Débats*). Problème toujours actuel : le pessimisme actif de Taine,

c'est aujourd'hui celui de Malraux, de Camus, et même de Sartre, pur rationaliste (et M. Jacques Laurent rappelait naguère, dans un article étincelant — *Paul et Jean-Paul* — la parenté, qu'il exagérait d'ailleurs à dessein, de Bourget et de Sartre, d'accord en effet sur « l'évidence du devoir social » même s'ils le conçoivent d'une manière tout opposée).

Comme Barrès, Bourget avait débuté par le « nihilisme » ; il avait été, comme son Robert Greslou, cet étudiant pauvre, légèrement arriviste, dandy, « préoccupé de mondanités, puis d'érotisme, puis de questions sociales », avec « ce ton de l'ironiste supérieur qui constate avec tranquillité l'infamie de la nature humaine ». La psychologie « hardie » de ses premiers livres *(Cruelle Énigme, Crime d'Amour, André Cornélis...)* l'avait fait considérer un moment comme un « décadent ». Mais déjà, il se montrait « beaucoup plus préoccupé d'analyse que de style, et de psychologie que d'esthétisme », comme le prouvent les *Essais de psychologie contemporaine*. Sans doute faut-il regretter qu'il n'ait pas continué dans cette voie — celle de Taine — où il aurait pu remplir la place laissée vide par Sainte-Beuve. N'oublions pas qu'il fut *le premier* en France à mettre Balzac, Stendhal et Baudelaire à leur place. Le succès du *Disciple* l'a amené à consacrer à son œuvre romanesque ses dons de constructeur, tandis qu'il inclinait de plus en plus à mettre en équation littéraire les idées de travail, de famille et de patrie. Ses romans valent moins du point de vue littéraire que du point de vue social. Ce que Zola a tenté pour le peuple, Bourget l'a fait pour la bourgeoisie conservatrice et, sur ce plan, la connaissance de son œuvre reste indispensable à qui s'intéresse au XIXe siècle.

PIERRE DE BOISDEFFRE

La Valse des noms de rues. — Le Président du Conseil Municipal de Paris vient de proposer « dans le dessein de resserrer les liens qui unissent la France et le Pérou » que le nom de Lima soit donné à une voie parisienne.

Et, bien entendu, on n'attendra pas qu'une nouvelle rue soit percée, on débaptisera une voie déjà existante.

Depuis la Libération, les conseillers municipaux en prennent à leur aise avec les noms des rues qui n'ont pas été choisis, quoi qu'ils en pensent, uniquement pour faire des politesses à des pays amis, ou honorer des morts mais bien pour faciliter les rapports de leurs habitants avec leurs concitoyens. En outre, de nombreuses rues de Paris ont un passé qui est lié à leur nom et date souvent de plusieurs siècles ; si on les débaptise, c'est tout ce passé qu'on abolit et les difficultés supplémentaires qu'on crée aux historiens de l'avenir s'ajoutent à celles qu'on inflige aux contemporains.

Changer le nom d'une rue c'est susciter un certain nombre de troubles et de confusions que nos représentants ne semblent pas soupçonner. On

ne peut pas acheter tous les ans un nouveau plan de Paris et l'on se trouve continuellement devant des noms de rues qu'ignorent les anciennes nomenclatures. Non contents de débaptiser des rues souvent importantes, ils aiment particulièrement sacrifier celles qui ont donné leur nom à une station de métro. Ce qui fait que la difficulté est centuplée, les usagers du métro devant se familiariser avec dix nouveaux noms de stations qui vont de Stalingrad à Charles Michels et de Marx Dormoy à Jacques Bonsergent.

Cette dernière station s'appelait jadis Lancry. J'habitais, étant enfant, boulevard Magenta. Ce nom m'était familier et évoquait pour moi toutes sortes de souvenirs. M. Bonsergent est, sans doute, un héros de la Résistance et il est bien naturel qu'on honore sa mémoire, mais ne peut-on pas trouver quelque chose de mieux que de donner son nom à une station de métro ?

S'il faut vraiment débaptiser une rue, je pense que ce doit être en faveur d'un écrivain dont le nom se trouve pour une raison ou une autre attaché à un quartier. Passe pour la rue de l'Abbaye, à Saint-Germain-des-Prés, devenant Guillaume Apollinaire. Et encore je comprends les objections. Mais pourquoi jadis avoir transformé en place Edmond-Rostand le carrefour Médicis ? On aurait pu honorer aussi bien, grâce à une rue nouvelle, le prestigieux auteur de *Cyrano de Bergerac*.

Il n'est pas moins bizarre de transformer la station *Obligado* en *Argentine*. L'Argentine avait certes droit à la reconnaissance de la ville de Paris pour l'envoi de denrées alimentaires. Mais n'y avait-il pas d'autres façons d'honorer les Argentins, comme aujourd'hui les Péruviens ? Ils ont leurs grands écrivains : le Pérou, lui, est représenté à Paris par un ami de la France qui est aussi l'auteur de plusieurs livres remarquables dont certains ont été écrits directement en français : Ventura Garcia Calderon. Un hommage — littéraire — à ce grand écrivain n'eût-il pas été plus opportun ? Et la valse des noms — dans les stations de métro — eût été un instant interrompue.

GEORGES PILLEMENT

Chansonniers. — Pourquoi les chansonniers de ce demi-siècle me donnent-ils l'impression d'avoir moins de maîtrise que leurs glorieux aînés ? Est-ce parce que les tréteaux de la Butte ne sont plus leur unique raison d'être et de subsister ? Et qu'ils éparpillent leurs qualités et leur talent en des sentiers divers et plus dorés ? C'est bien possible. Je me rappelle que Baltha, Dominique Bonnaud, Chepfer, Ferny, Fursy, Vincent Hyspa, Paul Weil moururent à la tâche, sans avoir cessé d'être des chansonniers, rien que des chansonniers, jusqu'aux alentours de la septantaine. Mais ils n'avaient alors ni music-hall osant les faire paraître sur des plateaux qui

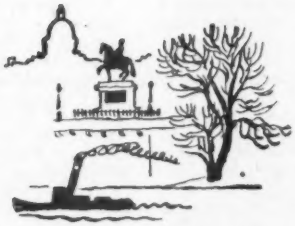
semblaient trop vastes pour leurs voix minces, ni cinéma, ni radio, ni télévision. Autant de débouchés nouveaux pour séduire aujourd'hui nos modernes chansonniers qui ne sont plus uniquement montmartrois. Où trouver le temps de fignoler avec amour une chanson pour les Deux-Anes, ou la Lune-Rousse, quand on tourne le matin, qu'on répète l'après-midi et qu'on parle sur les ondes en fin de journée?

C'est ainsi que Noël-Noël, Ded Rysel, Dorin, Souplex, Pierre Dac, Rocca, Francis Blanche et d'autres encore ont lâché la rampe de la petite colline qui monte au Sacré-Cœur pour s'adonner à des métiers plus lucratifs. Ces jours derniers, au théâtre de Dix-Heures, j'écoutais et je regardais Pierre Destailles. Depuis qu'il interprète des pièces et qu'il tourne dans des films, il a besoin, quand il chansonne, de se mouvoir sur l'estrade exiguë, de se mettre en scène, en un mot de jouer. Sans doute laissera-t-il bientôt tomber son smoking de chansonnier. D'autres publics y gagneront, mais les fervents de l'esprit montmartrois perdront un de leurs meilleurs serviteurs.

Grello, lui, garde la forme classique. Il dit ses chansons avec autant de joie et de talent qu'il les écrit. Il a un peu l'air d'un enfant que Marcel Achard aurait eu avec Martini. Quelques-unes de ses boutades valent d'être notées :

— Le louis d'or, ce point jaune sur l'i du mot Pinay... Pensez un peu! Ce gars qui veut faire de l'équilibre sur une échelle mobile, il va sûrement tomber!... On ne peut rien faire sans argent... que des dettes... L'argent ne fait pas le bonheur... de ceux qui n'en ont pas.

SERGE VEBER



★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

ÉLÉMENTS DE POLÉMOLOGIE

par Gaston Bouthoul (*Payot, Paris*)

La guerre est le facteur qui bouleverse le plus les sociétés et leur cause le plus de dommages et cependant l'homme, qui a créé des organismes spéciaux, des Instituts, pour lutter contre de moindres fléaux, tels que le cancer et la tuberculose, n'a pas encore songé à créer un Institut pour étudier objectivement et scientifiquement le phénomène-guerre, ses causes, ses effets, ses fonctions, etc. Ceux qui jusqu'à ce jour ont abordé ce problème ne l'ont traité que dans certaines de ses parties. C'est ainsi que les maîtres de l'art militaire — chefs de guerre, grands capitaines, chefs d'écoles, etc. — se sont cantonnés dans l'étude de l'organisation et de la conduite des armées, en abordant parfois timidement la question des relations de la politique et de la conduite de la guerre, tandis que des hommes d'Etat, des juristes, se spécialisaient dans la recherche des méthodes et des moyens à employer pour empêcher, canaliser, retarder les conflits. Mais nul ne s'est encore attaqué à l'ensemble du problème en tant que phénomène social. Tout est encore à faire dans ce domaine et à défaut d'un *Institut des Guerres* il faut créer une science nouvelle, la *polémologie*.

Tels sont en substance les postulats que M. Gaston Bouthoul, membre de l'Institut international de Sociologie et professeur à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, pose comme prémisses de son nouvel ouvrage : *Les Guerres, Éléments de Polémologie*, ouvrage d'une ampleur considérable par le nombre des éléments que l'auteur étudie et des idées qu'il suggère, mais qu'à son grand regret il n'a pu souvent qu'esquisser, tant la matière est vaste et qui, à son sens, devraient faire l'objet d'études approfondies menées par des équipes de sociologues, statisticiens, hommes politiques, militaires, etc., convaincus de l'importance de l'œuvre à accomplir.

L'essentiel avant toutes choses serait d'établir la méthode à suivre dans cette tâche, la méthodologie du phénomène-guerre. L'auteur estime qu'il faudrait procéder par ordre d'objectivité décroissante en allant de la constatation pure des faits à des degrés de plus en plus élaborés de leur interprétation. On commencerait donc par la description des faits matériels en soi vus de l'extérieur, et on la ferait suivre de la description des comportements psychiques ; on passerait ensuite à l'explication de chaque conflit particulier et de là aux opinions et doctrines sur les guerres en général ; enfin, en regroupant les faits par éléments de même nature, après les avoir discriminés avec soin, on procéderait à leur interprétation et on trouverait des données suffisantes pour arriver aux hypothèses sur les fonctions des guerres dans les équilibres sociaux et sur leur périodicité.

C'est en s'inspirant de cette méthode que M. Bouthoul a étudié successivement dans les différentes parties de son ouvrage les doctrines et les opinions sur les guerres, leurs éléments techniques, leurs aspects économiques, leurs éléments démographiques, leurs facteurs psychologiques, leurs causes présumées, et celles-ci étant définies, les remèdes proposés pour les éliminer : plans de paix, politiques, institutions juridiques, plans de désarmement, etc.

Contrairement à ce que pourrait laisser supposer son titre, l'ouvrage de M. Bouthoul est d'une lecture facile, attrayante et même passionnante. Aux heures troubles que nous traversons il revêt une importance capitale. Il doit être lu par tous ceux qui peuvent avoir une influence sur les relations internationales et il est à souhaiter que des hommes de bonne volonté ouvrent une croisade pour soutenir le développement de la science nouvelle de l'étude des guerres qui permettra peut-être un jour de trouver une solution pour écarter les conflits guerriers.

L. KOELTZ.

HADRIEN VII

par Frederick Rolfe
(*éd. de la Table Ronde*)

Voici un livre extraordinaire : un double cas de *possession* littéraire et religieuse. Frederick Rolfe, un Anglais converti, y transpose sa biographie, et décrit le rêve de sa vie manquée : « *Si j'étais Pape !...* » Sans rien dissimuler de la violence de son caractère et de son orgueil (qui l'apparentent à Léon Bloy), il s'y peint comme un homme aux idées et aux mœurs pures, d'une probité et d'une austérité de vie peu communes, érudit, helléniste accompli. La réalité était moins reluisante, et sa *Correspondance* nous a révélé ses vices, auprès desquels ceux de Néron semblent bénins. Mais, comme l'écrit Graham Greene, « *nul plus que lui n'a cru à sa vocation spirituelle. Il haïssait la chair et il aimait l'esprit. Il écrit du point de vue du diable, mais le diable aussi appartient à l'esprit... et Rolfe écrivait comme un ange.* » Il semble en effet que le désespoir de Rolfe — désespoir du converti qui n'arrive pas à faire

reconnaître sa vocation (il fut renvoyé deux fois du séminaire, dont il avait épouvanté les supérieurs) — l'ait conduit à une haine démoniaque. Mais tout le bien dont il était capable alla dans *Hadrien VII*, l'histoire de ce que serait devenue sa vie si l'Eglise l'avait accepté dans son sein.

Si vous voulez savoir comment George Arthur Rose est tiré en quelques jours de la solitude et de la misère pour devenir prêtre, être élu Pape, rendre l'Église à la pureté de ses origines, vendre au profit des pauvres les trésors du Vatican, redistribuer la carte du monde et ressusciter l'Empire romain, vous lirez ce livre stupéfiant où l'invraisemblable devient si proche du vrai qu'il se fait passer pour tel.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

ÉTUDES SUR LES SCORPIONS

par Max VACHON
(Institut Pasteur d'Algérie)

Le danger offert par les scorpions n'est pas un leurre ; en 1939, dans l'annexe de Touggourt, quatre cents cas d'envenimement et quinze décès ont été enregistrés ; au Brésil, à Belo Horizonte, deux mille cinq cent vingt-neuf accidents ont été observés en trois ans. La sérothérapie spécifique constitue le seul moyen de lutte efficace, car la toxicité du venin diffère nettement avec les espèces ; toute recherche de sérothérapie s'avère donc solidaire d'une bonne connaissance de l'espèce chez les scorpions. C'est pourquoi M. Vachon, spécialisé dans les études arachnologiques, a réalisé la revision des scorpions africains de la famille des *Buthidae* (morphologie, anatomie, distribution géographique...).

Cette belle étude est le prélude d'une revision de tous les scorpions Buthidés de l'Ancien Monde.

A. T.

✻ ✻ ✻ PROMENADES ✻ ✻ ✻ D'ARCHÉOLOGIE SOUS-MARINE

par Philippe DIOLÉ *(Albin-Michel)*

Récit d'excursions sous-marines en Méditerranée. *Mahdia* (Tunisie) : quarante mètres de fond : soixante colonnes, des marbres. Ils sont aujourd'hui au musée de Tunis. Cet ensemble venait d'Athènes pillée en 86 avant J.-C. A *Antheor* (Esterel) et à *Albenga* (Ligurie) gisent dans la mer des bateaux remplis d'amphores — intérêt secondaire. Dans le golfe de Giens, près d'Hyères, on repère une cité disparue, *Olbia*, mais on n'aperçoit que quelques murs. *Fos-sur-mer* (port qui était relié à Arles par un canal) : les fouilles ont livré quelques objets actuellement dans un petit musée à Istres. Près de *Saint-Tropez* des tonnes de marbre (colonnes) sont encore sous la mer — on en a pourtant remonté une grande partie. *Cherchel* : on aperçoit sous l'eau les restes du port antique. A vrai dire sauf la galère de Mahdia, vidée de ses richesses il y a plus de trente ans, le bilan des recherches archéologiques sous-marines est assez mince. En Grèce c'est une autre affaire — mais c'est un secteur que n'étudie pas Ph. Diolé dont l'ouvrage est d'ailleurs vivant et d'une lecture très agréable.

M. T.

MINIATURES DES PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN AGE

préface de Jean PORCHER
(traduite de l'allemand par Jacques NOSÉCOURT)
(Plon)

La miniature gothique commence à être familière à nos contemporains. Celle des âges précédents nous est beaucoup moins connue. On doit donc savoir gré aux *éditions Plon* de présenter un grand album en couleurs reproduisant les plus belles créations des miniaturistes du haut moyen âge.

Les pays germaniques forment essentiellement l'objet de l'introduction historique de M. Hanns Swarzenski. Du IXe au XIIe siècles, l'art du livre, dont la « signification sacrale » ne doit jamais être perdue de vue, évolua au cours d'une série de « renaissances » qui sont ici analysées. L'auteur insiste sur le rôle personnel de Charlemagne et sur celui d'Othon III, ainsi que sur cette renaissance romane qui, par certains côtés, préfigure les recherches picturales gothiques.

Grâce à ce remarquable album, on suivra la longue carrière du « livre d'art » durant le haut moyen âge.

YVAN CHRIST.

NOTES INTER-ARTICLES

Bill l'Eléphant, par J. WILLIAMS, p. 18. — *Les Hôtels d'Auteuil au Palais-Royal*, par Georges PILLEMENT, p. 18. — *Le Diable*, par Alfred NEUMANN, p. 32. — *Lettre à la Chrétienté mourante*, par Alphonse DE CHATEAUBRIANT, p. 32. — *Aspects de la Littérature européenne*, par Bertrand d'ASTORG, p. 92.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4690-9-52.

Valorisez votre bibliothèque

Un Comité vous offre sa collaboration. Il choisira pour vous tous les mois les trois meilleurs livres et vous les enverra dès réception de votre abonnement. Indiquer vos préférences et envoyez une provision de 2.000 frs. Votre compte sera ensuite débité par facture et crédité de vos versements.

Tout livre ne convenant pas et retourné en bon état est repris.

La LIBRAIRIE PAILLARD centralise les commandes de tous les livres aux prix pratiqués par les Editeurs et assure des expéditions rapides en France, Colonies, Etranger.

LIBRAIRIE PAILLARD

1, PLACE ALPHONSE DEVILLE, PARIS, 6e, C/C/P 9344

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

MISE EN VENTE DU 25 SEPTEMBRE

Collection "C. L."
dirigée par PIERRE DESCAVES

BERNARD ESCHASSERIAUX

LE TRÉTEAU DE LA MÉDUSE

roman

Un volume, in-8° couronne, 316 pages.. .. .. **570** frs

Collection "TRADUIT DE"
dirigée par MANÈS SPERBER

HERMAN WOUK

OURAGAN SUR D.M.S. "CAINE"

roman

traduit de l'américain par Jean Rosenthal

Un volume, in-16 soleil rogné, 580 pages sous couverture en couleurs laquée .. .. **825** frs

Collection "PRÉCURSEURS DE GÉNIE"
dirigée par MANÈS SPERBER

LOUIS FISCHER

VIE DU MAHATMA GANDHI

traduit de l'anglais par E. Bestaux

Un volume 14 × 21, 516 pages .. .. **870** frs

ANITA

JE VAIS A NEW YORK

traduit par E. Bestaux

Illustrations de J. Marianne Moll Simons

Un volume, in-8° couronne rogné, 272 pages sous couverture en couleurs .. .. **480** frs

CALMANN-LÉVY

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI, **PARIS**

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

BERNARD SHAW
LA GRANDE CATHERINE

La Grande Catherine de Shaw n'est pas la diplomate, la réformatrice, mais la femme de faible moralité dont les aventures galantes appartiennent à l'histoire ..... **240 fr.**

BERNARD SHAW
TROP VRAI POUR ÊTRE BEAU

Shaw, dans une piquante préface, raille copieusement les riches et, avec une impitoyable logique, étale leur esclavage.

MAX SCHELER
LA PUDEUR

Pourquoi existe-t-il un lien si intime entre la pudeur et la vie sexuelle? C'est que la vie sexuelle est à la fois l'élément que nous avons en commun avec tous les animaux et pourtant aussi l'élément le plus individuel. La pudeur est comme une résistance au premier (Coll. *Philosophie de l'Esprit*). **330 fr.**

MAX SCHELER
MORT ET SURVIE

Que vaut la théorie de la survie personnelle? Faut-il n'y voir que l'expérience intime d'un élan au-delà des limites du corps ou mieux qu'un fait de conscience ? (*Même collection*). **330 fr.**

GEDDES MACGREGOR
LES FRONTIÈRES DE LA MORALE ET DE LA RELIGION

Sans la morale, la religion dégénère en quelque magie. Mais à la morale, il faut la religion pour lui fournir l'énergie dans sa recherche de l'âme (*Même collection*) ..... **600 fr.**

HENRI GOUHIER
LE THÉATRE ET L'EXISTENCE

Ouvrage destiné à tous ceux qui aiment le théâtre et qui consentent à réfléchir sur ce qu'ils aiment, la meilleure façon d'aimer étant de chercher à comprendre (*Même collection*) ..... **495 fr.**

ROBERT BROWNING
PAULINE, PARACELSE SORDELLO

Poèmes d'une réputation de rare obscurité. Le traducteur nous apporte une aide précieuse pour le déchiffrage (Coll. *Bilingue*) ..... **420 fr.**

KEATS
POÈMES CHOISIS

traduits et préfacés par LAFFAY.
Ouvrage attendu de tous les étudiants. et de tous les lettrés (Coll. *Bilingue*).

ANDRÉ BERGE
LE MÉTIER DE PARENT

C'est le prolongement des entretiens que l'auteur a chaque jour avec des parents inquiets ou embarrassés, soucieux de mieux exercer leur métier de parents (Coll. *L'enfant et la vie*). **225 fr.**

JEAN RIMAUD
AU MILIEU DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

L'auteur du livre déjà célèbre *Education, direction de la croissance* continue de s'inspirer ici de sa riche expérience acquise au milieu des enfants (*Même collection*) ..... **450 fr.**

HENRI DE LUBAC
LA RENCONTRE DU BOUDDHISME ET DE L'OCCIDENT

Le bouddhisme demeure pour le public dit cultivé une terre inconnue. Ce livre dissipera beaucoup d'ignorance et de malentendus (Coll. *Théologie*). **600 fr.**

J.-A. JUNGMANN
MISSARUM SOLLEMNIA
Tome II

Le tome II commence l'explication de la messe elle-même, après le développement de la liturgie romaine traité dans le premier tome (Coll. *Théologie*). **810 fr.**

ANDERS NYGREN
EROS ET AGAPÈ
Deuxième partie

L'auteur, président de la Fédération Luthérienne Mondiale, oppose les deux conceptions de l'amour chrétien, celle de Saint Augustin et celle de Luther, avec leurs manifestations et leurs prolongements sociaux et sociologiques (Coll. *Les Religions*) ..... **990 fr.**

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

Un document bouleversant

RAYMOND MAUFRAIS

AVENTURES EN GUYANE

Le texte intégral des carnets - retrouvés dans la Jungle - du jeune explorateur disparu

1 vol. : **600** fr.

Le plus passionnant récit d'aventures et de découvertes archéologiques

DANA & GINGER LAMB

A LA RECHERCHE DE LA CITÉ PERDUE

I - Au pays de Pancho Villa.

II - Dans la Jungle Maya.

2 volumes - chaque vol. : **600** fr.

Collection

LA CROIX DU SUD

dirigée par

PAUL-ÉMILE VICTOR

JULLIARD

3 romans ont été les révélations de cet été :

JACQUES PERRY

L'AMOUR DE RIEN

" Si je n'avais pas de haine contre les mots galvaudés, je parlerai de **révélation** *".*

R. KEMP *(Nouvelles Littéraires)*

•

LOUIS CALAFERTE

REQUIEM DES INNOCENTS

" Ce qu'il y a de plus âpre, de plus violent : Le roman étonnant d'un **débutant** *".*

ROGER NIMIER *(Carrefour)*

•

PIERRE BOULLE

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ

" Il y a bien longtemps que je n'avais eu le plaisir de lire un livre aussi original.

Et aussi **captivant** *".*

J.-J. GAUTIER *(Réalités)*

JULLIARD

4 ROMANS

JEAN-MARIE CAPLAIN

LE CONQUÉRANT

Un voyage au bout de l'amour
Un Proust existentialiste

JACQUES NELS

LE BAL DES VICTIMES

Tous les drames de l'époque
en une nuit de Paris

ARLETTE PASCAL

FEUX ROUGES

Le sérum de vérité peut-il
tuer l'amour ?

COLETTE PRIOU

LE MIROIR AUX ALOUETTES

Le petit monde
des collégiennes

CORRÉA

Romans

MICHEL DÉON

LA CORRIDA

In-16 : 450 fr.

•

MOULOUD MAMMERI

LA COLLINE OUBLIÉE

In-16 : 420 fr.

•

Dans la collection " FEUX CROISÉS "
dirigée par Gabriel MARCEL

CARLO COCCIOLI

LE JEU

Traduit de l'italien par Philippe JACCOTTET

In-16 : 450 fr.

PLON

Essai

Dans la collection " PRÉSENCES "
dirigée par DANIEL-ROPS

LE TRIOMPHE DU HÉROS

Étude psychanalytique sur le mythe du héros et les grandes épopées
par
CHARLES BAUDOUIN

In-16 : 480 fr.

PLON

MICHEL MOLLAT

LE COMMERCE MARITIME NORMAND A LA FIN DU MOYEN AGE

Étude d'histoire économique et sociale

In-8° carré : 1.650 fr.

Histoire

MAURICE BOUVIER-AJAM

HISTOIRE DES DOCTRINES ÉCONOMIQUES

In-8° carré : 900 fr.

PAYOT - 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106 - **PARIS**

Vient de paraître :

FRANZ ALTHEIM,
Professeur à l'Université Libre de Berlin.

ATTILA ET LES HUNS

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique**, traduit par Jacques Marty, diplômé de l'École des Hautes Études, avec 16 gravures hors-texte .. .. **900** fr.

« Le drame millénaire n'est pas fini. L'avenir verra renaître les conflits entre l'Asie et l'Europe ».

Ferdinand LOT, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut.

C. CHRISTY,
Fellow of the Royal Geographical Society
Member of the African Society

LA GRANDE CHASSE AU PAYS DES PYGMÉES

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Géographique**, traduit par René Thévenin, avec une introduction de Sir Harry H. Johnston .. .. **800** fr.

« Vingt-cinq ans de chasses dans la forêt vierge africaine. »

EDWARD CONZE,
Chargé de cours à l'Université de Londres.

LE BOUDDHISME

Dans son essence et son développement.

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**, traduit par M.-S. Renou, avec une préface d'Arthur Waley et un avant-propos de Louis Renou, membre de l'Institut .. .. **750** fr.

« Pour le Professeur E. Conze, le Bouddhisme est une réalité vivante, les problèmes qu'il traite sont ceux qui nous concernent, c'est notre destinée qui est en cause, nos raisons de vivre. »

Louis RENOU, membre de l'Institut.

K. GUNTHER,
Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université Libre de Berlin.

K. DECKERT,
Chef de Laboratoire au Musée Zoologique de l'Université Humboldt de Berlin.

LE MONDE MERVEILLEUX DES ABYSSES

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**, préface et traduction de René Sudre, avec 155 illustrations .. .. **750** fr.

« La pénétration de l'homme dans les profondeurs de la mer est une des plus grandes conquêtes de la science moderne. »

H.-R. RIEDER

LE FOLKLORE DES PEAUX-ROUGES

Contes et légendes des premiers âges de la vie des Indiens.

Un vol. in-8°, traduit de l'anglais par le Colonel Pinaud .. .. **800** fr.

« J'ai vécu, dès mon enfance, de nombreuses années en Amérique et j'ai mené une belle vie d'Indien libre dans les plaines du Far West. »

H.-R. RIEDER.

G. DE ROMASZKAN,
Capitaine de cavalerie.

GUIDE DU CAVALIER

Un vol. in-8° traduit par R. Jouan, avec une préface de H. Aublet, lieutenant-colonel en retraite, ex-écuyer de l'École de Cavalerie de Saumur, et 136 dessins de l'auteur .. .. **750** fr.

« L'équitation, l'art noble par excellence. »

H. AUBLET, ex-écuyer de l'École de Cavalerie de Saumur.

Réimpressions :

J. BURNET,
Professeur à l'Université de St-Andrew (Écosse).

L'AURORE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**. Édition française par Aug. Reymond .. **900** fr.

EDOUARD GACHOT

LA DISPUTE DU RHIN

De l'Antiquité à nos jours.

Nouvelle édition, complétée par le Lieutenant-Colonel J. Joubert.
Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique** .. .. **800** fr.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

LES MÉMOIRES DE

ÉDOUARD HERRIOT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

JADIS

★★ *D'UNE GUERRE A L'AUTRE*

1914-1936 Un vol. : **975** fr.

Déjà paru :

★ *AVANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE*

Un vol. : **525** fr.

ADOLF HITLER

LIBRES PROPOS

SUR LA GUERRE ET LA PAIX

Un vol. : **850** fr.

Romans

JOSEPH PEYRÉ

GUADALQUIVIR

UNE ARDENTE HISTOIRE
DE LA SÉVILLE DES PROCESSIONS ET DES CORRIDAS

Un vol. : **650** fr.

JEAN ORIEUX

PETIT SÉRAIL

UN ROMAN GAI... SPIRITUELLEMENT LIBERTIN

Un vol. : **395** fr.

HENRI TROYAT

LA NEIGE EN DEUIL

LE GRAND ROMAN DE LA HAUTE MONTAGNE

Un vol. : **390** fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

DEUX SUCCÈS DE L'ÉTÉ :

PEARL BUCK

LE PAIN DES HOMMES

roman 780 fr.

RACHEL C. CARSON

CETTE MER QUI NOUS ENTOURE

690 fr.

DEUX TRÈS BEAUX ROMANS POUR LA RENTRÉE :

CHARLES MORGAN

LA BRISE DU MATIN

traduit de l'anglais par Germaine DELAMAIN

510 fr.

GISÈLE GUILLOT

LA CROIX DES JAUME

540 fr.